

RALMag

Numéro 9

Domage à Camus

L'enculé, *roman suivi de*
Aliène du temps, *essai*
de Patrick Cintas

Novembre 2013

ISBN 9782355542534

ISSN 2103-2734

Édité par © Le chasseur abstrait
12 rue du docteur Sérié
09270 Mazères
www.lechasseurabstrait.com

À propos du concept d' « enculé »

Le mélodramatisme porteur de pain du concept de « l'étranger » a fait long feu. De nos jours, les seuls étrangers sont les émigrés, les exilés et ceux qui, par les temps qui courent, ont perdu leur île.

Dans ce Cahier, Patrick Cintas associe un roman à un essai pour évoquer tout autre chose.

La perspective philosophique n'est pas éthique, et encore moins moraliste. Elle est scientifique. Et le monde devient de plus en plus complexe, car sa limite connue est sans cesse repoussée par les nouvelles connaissances.

Du coup, ce n'est pas l'absurde qui forme le destin de l'homme, mais la fatalité de ses capacités personnelles face aux aléas.

Et « l'enculé » a beau faire, il « l'a toujours dans le cul ! » Réalité tout de même plus proche de la vérité, ou du ressenti, que les pédantes rêvasseries camusiennes qui frisent, c'est le moins qu'on puisse dire, la saloperie pure et simple.

Ici donc, Faulques, plus proche de Roquentin et à la place de l'inconcevable Meursault, subit les outrages de l'existence, mais sans ressentir de nausée et encore moins de dysphorie virginale.

Sommaire

Première partie	7
L'enculé.....	7
Chapitre premier.....	7
Chapitre II	12
Chapitre III	25
Chapitre IV	37
Chapitre V	42
Deuxième partie	45
Aliène du temps.....	45
Psychologie de l'injection causale	46
La mort d'Ulysse	67

Première partie

L'enculé

Chapitre premier

Thomas Faulques avait le réveil facile. Chaque matin, aux premières lueurs, ses yeux s'ouvraient le plus tranquillement du monde, et il avait toujours l'impression d'avoir passé une bonne nuit. Il lui arrivait bien sûr d'avoir de mauvais rêves, mais ceux-ci n'affectaient en rien la qualité de son sommeil. Si quelque chose, malgré tout, s'en ressentait, cela se passait très loin dans son esprit, au fond de lui-même, et comme il ne lui arrivait jamais de s'interroger sur sa personne autrement qu'en termes très ordinaires, il ne souffrait nullement d'être, somme toute, comme tout le monde.

À vrai dire, pas tout à fait comme tout le monde. Il sentait bien qu'il avait de l'avantage sur bien d'autres personnes, au moins sur celles qu'il fréquentait.

Mais cela n'est pas de notre ressort.

En ce matin tranquille, Thomas Faulques se réveilla avec, tout de même, une certaine inquiétude qui le plongea illico dans une longue réflexion, laquelle le dérouta vite, car il maîtrisait mal sa pensée, du moins quand il se fourvoyait dans de tels sujets. En effet, mais telle est la vie, on ne se ressemble pas tous les jours, et des événements nouveaux, de quelque nature qu'ils soient, ont des effets malencontreux sur nos habitudes. Thomas se surprit à sourire en pensant cela. En parlant d'événements, malencontreux par-dessus le marché, il venait d'en vivre un qui sortait de l'ordinaire. La sodomie est peut-être un événement ordinaire pour beaucoup, mais quand cela vous arrive, de vous faire empaler, et sans que vous y ayez consenti, ça surprend !

S'il avait fait de mauvais rêves cette nuit-là, l'évènement en question n'en était que l'amère répétition.

Il n'y eut pas de témoin. Pas qu'il sût. Il n'avait pas crié son désarroi, ni sa douleur, ni sa honte ; enfin, il avait laissé faire. Et c'est bien ce qu'il se reprochait en ce moment. Avoir laissé ce sodomite l'embrocher sans avoir opposé ne fut-ce qu'un ou deux mots de désaccord... Thomas soupçonnait son inconscient de lui avoir joué un sale tour. Il est vrai que cet inconscient, cette fois bien présent, n'avait pas d'ordinaire les faveurs de sa pensée. C'est vrai. Les questions, quand elles se posent toutes seules, ne sont jamais de bonne nature. Mais voilà, les réponses qui leur conviennent sont elles-mêmes d'une nature si complexe qu'on ne trouve pas les mots pour les exprimer.

Une première cigarette l'étourdit un peu. Accoudé à la fenêtre, le regard mouillé par la vive fraîcheur de ce matin d'automne, il renifla dans l'air humide de la cité les senteurs enivrantes d'un vieux rêve de retour à la nature. Un rêve éveillé celui-là, mais le temps, passant, dort quelquefois debout, et ne se réveille plus.

En tout cas, pensa-t-il, les habitudes ont du bon quand on les retrouve. Il s'agissait bien pour lui de recréer son univers. Certes, un tel souvenir ne s'efface pas. On dirait

même qu'il croît, mais quel que fût son volume au bout des ans, son importance quoi ! il ne devrait jamais changer les apparences.

Thomas tenait aux apparences. Il avait lui-même très peu d'apparence, et toute sa force s'y consacrait. Cela expliquait son goût pour les réveils très matinaux, ses journées très occupées, et ses soirées solitaires.

Après la cigarette sans quoi son esprit se mettait à batifoler sans mesure, il se servit un fort café qui le secoua. Puis, tantôt humant l'air de la fenêtre, tantôt tirant une nième bouffée sur la même cigarette, il reprit le cours de ses pensées, et s'embarqua dans de biens étranges vaticinations.

L'heure tournait.

Un coup de feu, soudainement, secoua l'air trembleur du matin, et l'arracha à la torpeur morose qui menaçait de le paralyser. À vrai dire, il ne sursauta pas. Il cligna des yeux, tendit l'oreille sans que cela se vît, perçut, dans le silence accaparant qui l'entourait, un vague murmure comme les branches d'un arbre qui s'affaisse. Mais le silence, plus fort qu'un rien qui le trouble un moment, pesa à nouveau, écrasant cette fois.

Thomas tenta de s'accrocher à d'autres idées. Il y réussit avec plus ou moins de bonheur, le fil de sa pensée se rompant de temps en temps pour lui affirmer le douloureux souvenir. Il sut même, ça et là, rire de son infortune, mais le cœur n'y était pas. Excepté la question d'un hypothétique témoin, même auditif, se posait la question - non pas d'une récidive ; jamais plus il ne toucherait à l'alcool — mais, comment dire, la question du partage du souvenir avec le sodomite lui-même. Les raisons de son geste étaient tellement bien ancrées dans sa tête qu'il ne pouvait être question d'un oubli de sa part. Il n'oublierait pas. Il l'avait même outragé dans ce sens, pour ne pas oublier, que ni lui ni la victime n'oubliassent les raisons, et que ces mêmes raisons persistassent dans leur esprit à tous deux, peut-être jusqu'à ce qu'il se passât quelque chose dont la nature ne pouvait être que définitive. Quelque chose que Thomas redoutait : craquer, tout avouer, non pas les raisons, mais les effets d'un tel outrage sur sa personne, effets destructeurs d'un équilibre qu'il pensait acquis jusqu'à ce que la vie en décidât autrement.

De plus, il s'était laissé surprendre. Quelle imbécillité !

Mais qui aurait imaginé qu'un voisin aussi respectable d'apparence se serait livré sur sa personne à un acte contre nature ?

Imaginer. Imaginer ce qui se passe dans l'esprit de quelqu'un qui a quelque raison de vous en vouloir, est déjà difficile, mais de là à imaginer par quelle dent il va vous faire payer ! Thomas songea que de pareilles choses n'arrivent jamais seules. Une foule de sentiments allait désormais l'oppresser, à moins de prendre le parti d'en rire. Quant à se venger, il ne vit pas de quelle manière cela était possible.

De la fenêtre qui lui servait d'écran pour occuper ses sens, tandis que son esprit s'égarait ailleurs, le grincement des premiers volets ouverts le rappela à la réalité. Il se souleva gauchement du bord du lit et jeta un coup d'œil distrait sur les toits.

Après tout, pensa-t-il, mieux vaut se réveiller tel quel que déguisé en vermine informe et destinée à la poubelle. Au moins, il avait dormi plus que de raison, et son sommeil n'avait été agité ni par le souvenir de cette soirée mémorable ni par la

prescience des sentiments qui s'y grefferaient plus tard, au réveil. Il avait déjà vécu des situations pour le moins inconfortables, et son esprit n'y avait jamais trouvé de quoi cultiver des inquiétudes durables. D'ailleurs, il n'était pas inquiet. Simplement, il redoutait que cela lui arrivât un jour. Et si personne ne lui rappelait les faits, ceux-ci jamais ne le troubleraient outre mesure. Quant à y consacrer lui-même quelques moments de ses réflexions futures, c'était évidemment une question à se poser avec le plus grand sérieux. Ce n'est pas tous les jours, pensa-t-il, que de pareilles choses vous arrivent. Bien sûr, quelle serait sa réaction quand, de retour dans sa province d'origine, quelqu'un s'écrierait, sans donner un sens particulier à son exclamation :

— Oh ! Enculé !

Il riait, non pas physiquement, mais en son for intérieur, quand le deuxième coup de feu claqua. Il demeura un instant immobile, la bouche bée, à l'écoute d'une suite qu'il espéra sans histoire. Un troisième coup de feu lui ôta ses illusions... on assassinait quelqu'un dans la maison ! À moins qu'un gosse, plus matinal que les autres, ne s'exerçât de bon matin à tester son nouveau moyen de faire rager ses aînés.

De l'autre côté du mur, un lit secoué grinçait de tous ses fers, et des voix inquiètes s'élevèrent.

Sortons, se dit Thomas, des fois qu'on pense que ça se passe chez moi. Il sortit sur le palier, une main solidement arrimée au bouton de porte. Ses voisins l'avaient précédé. Il eut comme un regard d'excuse puis, comme les autres, il fit le compte de ceux qui se tenaient sur le palier, identiques au moins par la main qui empoignait le bouton de porte.

Il y eut un moment d'extrême tension, bref, mais révélateur d'un sentiment commun dont la définition échappe au sens même avisé en la matière. Personne ne bougeait, sauf les regards qui s'entrecroisaient, furtifs et curieux, dans la pénombre où ils se rejoignaient pour s'interroger. Thomas s'irrita de subir des picotements sur la nuque, crut un moment qu'on attendait de lui qu'il fournît la réponse à ce chahut, puis se rasséra, car rien de nouveau ne se produisait. Son voisin immédiat faisait jouer le bouton dans la porte, ponctuant les silences, comme un compte à rebours, et rien n'arriva qui confirmât leurs craintes respectives.

Thomas osa un mouvement de la tête, pour signifier la suspension de son attente, et certains l'approuvèrent, car il n'avait pas que des ennemis, qui d'une moue qui en voulait dire long, ou d'un hochement qui n'en disait pas plus. Au bout d'un moment qui parut une éternité, chacun eut le sentiment de s'être laissé abusé par sa soif d'évènement, et quelques-uns reculèrent dans l'embrasure de leur porte, sans toutefois quitter les lieux.

Mais le quatrième coup de feu les conforta dans leur entreprise. Il péta comme un point final à la fin d'un discours. Il fut suivi par le bruit sourd d'un corps qui s'affale sur le plancher, bruit assez peu terrifiant parce qu'il ressemble à bien d'autres bruits dont la nature est différente. Personne, sur le palier, bien qu'en proie aux doutes les plus profonds, n'eut un geste pour se révolter contre la torpeur inhérente à une si longue attente qui se ponctue par un simple bruit indéfinissable.

Thomas se racla la gorge. Il sentait bien qu'il se passait quelque chose dans l'appartement de Blanche. Un assassinat lui parut tellement improbable qu'il ne songea pas à la mort. En fait, il n'entrevoyait rien pour expliquer ce qui se passait. Son esprit

s'était vidé au contact des regards qui le toisaient avec cette insistance qui réclame de l'initiative. Chacun devait penser que cette affaire le regardait lui seul, puisqu'il avait quelque accointance avec la perturbatrice de ce frais matin d'automne, et il consentait volontiers à cette responsabilité. Blanche faisait des siennes, comme cela lui arrivait quelquefois. L'odeur de la mort, un instant répandue, s'était volatilisée.

Thomas pressa le bouton de la minuterie, laquelle tictaqua un instant, puis, tandis que la lumière se faisait, un long et atroce gémissement traversa les murs. Un de ces cris étouffés dont l'origine est reconnue même par ceux qui n'ont jamais vécu la mort.

Quelques dents claquèrent, des mains moites se rencontrèrent pour s'épouser... Thomas comprit alors que Blanche agonisait.

Ce fut Thomas qui ouvrit la porte. Sa tâche ne fut facilitée par personne, à croire qu'il est moins risqué de supporter que d'agir. Quand il réussit enfin à forcer la serrure, cela faisait un bon moment que Blanche s'était tue. Une vague lumière épars sur le plancher éclairait les derniers spasmes du cadavre. Le sang coulait à flot de diverses blessures et il s'en émanait une âcre chaleur. Un drap le buvait doucement.

Comme Blanche tressautait encore, Thomas crut qu'elle était vivante, et il la souleva pour la déposer sur le lit. Entre le moment où il étreignit le corps et celui où il le lâcha sur le lit, il comprit que la mort était dedans, flasque, gluante, et cependant plus douce que la vie dont le muscle se tonifie d'ordinaire. Il pouvait sentir à quel point le corps d'un mort, du moins à cet instant, le dernier, tranquillise l'esprit d'un vivant qui n'a pas encore tout à fait conscience de la mort, ou qui ne s'est pas arrêté à l'idée qu'elle est définitive.

Blanche paraissait maintenant insouciante. Elle le regardait, et il cherchait son regard. Le sang qui baignait sa bouche était un gouffre sans fond. Ses lèvres paraissaient plus pulpeuses ainsi. Un dernier spasme répandit les caillots sur sa joue.

Le cadran d'un téléphone le ramena à la réalité. Quelqu'un posa une lourde main sur son épaule, marmonnant quelques mots qu'il ne comprit pas et, se relevant, il fit face à cette assistance éberluée. Il entendit une femme s'évanouir, puis, suivant son regard, il se précipita dans sa chambrette en hurlant. Il prit soin de fermer la porte derrière lui. Le silence l'entoura. Debout et immobile devant le lavabo, il attendit.

— Personne ne l'a assassinée, Monsieur Faulques. Elle a mis fin à ses jours, sans laisser d'explications. Et puis, à quoi bon des explications ! Elles vous tourmenteraient à ce point que vous risqueriez de perdre la raison.

Thomas reluqua l'inspecteur dont il ne parvenait pas à saisir le regard.

— Je ne perdrai pas la raison, finit-il par dire. Croyez-vous que j'ai été plus choqué que mes voisins ?

— Vous avez des raisons de vous en vouloir ?

— Aucune. Il y a belle lurette que Blanche est morte pour moi. Une aventure sans lendemain. Je ne suis pour rien dans cette histoire. D'ailleurs, tout le monde sait ici qu'elle n'allait pas bien dans sa tête.

— Je ne vais pas bien moi non plus. Mais quand il y a mort, il y a forcément assassin.

— En tout cas, je ne suis pas cet impalpable meurtrier. Peut-être un morceau, mais sans intention de l'être.

— Ah ! si je pouvais recoller les morceaux, fit l'inspecteur. Quel beau meurtrier ça ferait, croyez pas ?

Thomas sourit, mais ne se risqua pas à reconstituer le monstre envisagé par le policier. La nuit n'allait pas tarder à tomber et le sommeil le gagnait.

En partant, l'inspecteur avisa sur une chaise une chemise couverte de sang. Il l'exhiba dans la lumière du lampadaire et lâcha :

— Surtout, ne la gardez pas en souvenir !

Thomas n'éprouva aucune difficulté à s'endormir. Dans son sommeil, il rencontra Blanche qui le saluait, perchée sur un rocher qui pointait sa proéminence au milieu de ce qui lui parut être un lac. Au fond, le ciel se détachait de l'horizon par de vives luminosités qui ne semblaient exister que pour participer à la perfection du contre-jour. Il marchait tranquillement sur la berge, reluquant de temps à autre le rocher, et chaque fois Blanche agitait sa main. Elle semblait même lui parler, mais la distance était trop grande pour qu'il entendît ce qu'elle voulait lui dire. Il comprit toutefois qu'elle l'appelait et il avisa une barque gigotant dans les vagues. Lorsqu'il fut au pied du rocher, il vit Blanche reculer, l'air effrayé. Machinalement, il se retourna, comme s'il sentait soudain qu'on l'avait suivi. Et le "plouf" dans l'eau le rassura. Il rama longtemps sur le lac bleu qui n'en finissait pas d'une berge à l'autre. Le rocher avait disparu. Il pouvait voir la berge qu'il avait quittée s'éloigner doucement dans l'ombre, et de l'autre côté, le sable reculait, avalé par les lumières de l'horizon. Il comprit alors qu'il avait pris la mer.

Au matin, il eut l'impression d'un long voyage qui se terminait. Il se sentait bien. Sans se lever, il alluma une cigarette et s'enivra de la première bouffée. Son sexe, plus raide que jamais, frémissait sous les draps.

Chapitre II

Le temps passa. Thomas Faulques n'avait rien changé aux habitudes qui le confortaient dans l'espèce d'insouciance qui lui servait de fil d'Ariane, d'un bout de la vie à l'autre, et qu'il n'avait pas l'intention de rompre par quel léger caprice irraisonné ! Il savait à quel point on n'est que le personnage de ses doutes ; et s'il cultivait quelques doutes quant au sens de sa vie, ceux-ci n'entamaient en rien sa dure résolution de ne jamais plier dans les moments difficiles. C'est ce qu'il appelait avoir de la personnalité. Il n'en était pas imbu, parfaitement conscient de n'être ni un génie, ni même un bon artisan. Il se sentait simple, à peine au-dessus de la mêlée eu égard à la culture qu'il avait acquise par lui-même, mais rien ne l'autorisait à tenter de se hisser très au-dessus des autres. Il connaissait même quelques personnes qui lui étaient supérieures, dans tel ou tel domaine, pas entièrement supérieures -et il ne s'en fâchait pas, même si ces personnes-là n'étaient pas plus autorisées, à la fin, que lui. La seule question qui soulevât en lui comme une sensation de malaise, c'était de savoir la manière dont il jugerait son attitude présente dans les jours de sa vieillesse. Il s'imaginait hors d'atteinte de la sénilité, et même de l'infirmité, et pensait que son esprit de vieillard serait encore assez valide pour juger du passé avec un maximum de netteté. Comme il n'aurait rien fait de remarquable dans sa vie, du moins aux yeux de ses contemporains, qui ne sont pas les mieux avisés, il se doutait que sa réflexion n'occuperait pas la majeure partie de sa vieillesse, et qu'il aurait sans doute d'autres chats à fouetter. Cependant, sa propre mort constituait pour lui une énigme quant à savoir si elle interviendrait comme une ponctuation finale ou plus terriblement comme une suspension de tout droit à la parole. En attendant ces jours inconfortables dont l'existence pouvait d'ailleurs être remise en cause par une mort prématurée, Thomas en coulait d'autres qu'il estimait heureux, et, en ce nième matin qui ressemblait aux autres, le café avait toujours le même goût, et les cigarettes le même effet sur son esprit. Il meublait les vides avec les moyens du bord.

Quelqu'un montait. À l'hésitation de ses pas, Thomas sut qu'il ne pouvait s'agir que de quelqu'un d'âgé, ou au moins largement pourvu. Il l'écouta monter, s'arrêtant de temps en temps pour reprendre son souffle. Le fauteuil qui lui meurtrissait le dos lui semblait de plus en plus lourd. Félix Ramplon avait certes passé l'âge des efforts physiques, mais ses modestes moyens ne lui permettaient pas les services d'un déménageur. Ses deux mains étant occupées à équilibrer le fardeau, la rampe de l'escalier ne lui était d'aucune utilité. Quand il parvint enfin sur le palier, il se rasséra à l'idée qu'il venait d'accomplir le plus dur de sa tâche. Des yeux, il chercha le bouton de la minuterie. Au fond du couloir, la porte était noyée dans l'ombre. Il calcula qu'il lui fallait d'abord poser le fauteuil, puis presser le bouton. Ouvrir la porte, revenir chercher le fauteuil qu'il pourrait alors faire glisser jusqu'à l'intérieur, celui-ci étant muni de roulettes. Il s'apprêtait quand un rayon de lumière vint scier la pénombre devant lui.

Le jeune homme qui parut dans l'oblique rayon avait l'air plutôt mal en point. Une tignasse hirsute aux gras reflets, une pomme d'Adam qui concurrençait un menton non moins proéminent et des yeux que les verres de lunettes rapetissaient à ce point qu'on eût dit deux trous noirs, à cette distance dépourvus d'expression, mais qui laissaient une impression de profond désarroi. Le reste du corps, dont les contours disparaissaient

dans les bouffées lumineuses du contre-jour, semblait celui d'un pantin qui s'articule de fils et d'une certaine dose d'inspiration, laquelle, pour l'heure, lui devait manquer, et Ramplon pouvait voir à quel point cela comptait que de manquer d'inspiration quand on a des allures de pantin. Il pouvait sentir aussi son odeur âcre de tabac et de cendres qui retournaient aux volutes échappées du bout de son bras ballant.

Ils demeurèrent un moment immobiles, et Ramplon se dit que le jeune homme se trouvait dans la meilleure situation pour le dévisager, lui, puisque la lumière venait de son côté. Il se demanda quelle image naissait dans l'esprit du jeune homme. Il n'était pas lui-même d'apparence charmeuse, mais cela convenait fort bien à sa manie de peindre les nouveaux venus dans son champ de vision. Il n'avait jamais fait son propre portrait, et il redoutait d'avoir un jour à le faire. En tout cas, le jeune homme qui se laissait absorber dans ce contre-jour fortuit n'était pas un modèle d'esthétique.

Au prix d'un effort douloureux, il posa le fauteuil par terre. Comme l'autre ne réagissait pas, il chercha les premiers mots pour alimenter ce qu'il envisageait comme une conversation obligée, mais ce fut Thomas qui se déclara le premier :

— Sapristi ! Vous allez vous éreinter. Je vais vous aider.

Ramplon ne répondit pas. Il vit le jeune homme se détacher de son aura, puis se faire absorber par l'ombre qui les séparait. Quand il fut tout près de lui, il lui sembla moins laid et se reprocha de s'être laissé joué par les effets d'une lumière dont l'ombre accroissait l'intensité. Le jeune homme souriait.

— À votre âge, dit Thomas, les efforts de ce style sont une torture.

— J'ai encore pas mal de ressources, jeune homme. Mais si vous consentez à épuiser vos jeunes muscles, n'hésitez pas.

— Vous en avez encore beaucoup comme ça !

Ramplon fit non de la tête. Il poussa doucement le fauteuil pour montrer qu'il n'avait plus besoin d'aide.

— Si vous voulez, gloussa-t-il, je peux m'asseoir dedans, et vous pousserez jusque dans ma chambre.

Il voyait bien que le jeune homme, plus grand de taille, se pliait doucement pour tenter de le dévisager. Son visage maigre se rapprochait du sien, et il vit alors les deux yeux qu'il avait pris tout à l'heure pour une absence de regard. En fait, le regard du jeune homme était le plus vivace qu'il eût observé jamais. Il y décela même cette sorte de clarté qui n'appartient qu'aux hommes sûrs de leur effet sur les autres. Ce regard aigu balayait ses premières impressions, et comme il se sentait soudain dominé, il ne soutint pas ce regard, détourna le sien qui vint s'accrocher aux longues mains qui se proposaient de l'aider. Il se redressa au mieux. Le jeune homme, maintenant, le toisait. Ramplon crut même deviner dans ce regard une cruauté qui l'écœura. Il balbutia quelque chose qu'il eut lui-même du mal à entendre et, quelque peu dépité, se jeta dans le fauteuil :

— Allez-y, jeune homme ! Poussez ! Mais poussez, vous dis-je !

Thomas éclata de rire, et s'exécuta. D'un coup de rein, il ébranla le fauteuil. L'esprit de Ramplon cahotait étrangement. Il traversa le rayon de lumière qui l'aveugla, épaississant la pénombre suivante, et il n'entendit pas le jeune homme lui dire :

— Ainsi, c'est vous le nouveau locataire. Bienvenue, Monsieur le Voisin ! Je m'appelle Thomas Faulques. Et vous, quel est votre nom ?

Il se rendit compte soudain que le fauteuil s'était immobilisé. Revenant à lui, il se heurta au regard du jeune homme qui répétait :

— Faulques. Thomas Faulques. Je suis un voisin discret, vous verrez.

Ramplon se leva d'un bond. Il se mit à fouiller nerveusement dans le fond de ses poches, à la recherche d'une hypothétique clé qu'il finit néanmoins par trouver.

Félix Ramplon ne se sentait pas vieux, malgré sa soixantaine bien sonnée. Par certains côtés, il se jugeait même identique à ce qu'il avait été du temps d'une lointaine jeunesse. Pourtant, les soucis l'avaient accablé toute sa vie et le malheur enfin avait inauguré sa solitude. Une solitude presque terrifiante qui le conduisait quelquefois à pleurer et à imaginer des fuites sans retour. Souvent, ses réflexions interrogeaient la mort comme une personne présente et, après coup, il se mordait les doigts d'avoir tenté le diable avec tant de facilité. C'était bien ce que lui inspirait la mort, cette chose facile qui peut, si l'on n'y prend garde, se confondre avec la fin du malheur et par conséquent innover le bonheur, quand il s'agit plus froidement d'une absence de vie. Cette peur intense, il l'avait toujours connue, dès l'enfance, et il ne s'y était jamais habitué. Il en avait même importuné son entourage jusqu'à se faire détester et sa vie ne fut qu'une suite de séparations. Et puis, le petit monde qu'il avait constitué autour de lui s'était épuisé, par morceaux dérivants, et il s'était retrouvé seul, à peine connu de quelques voisins qui ne manifestaient pas pour lui de bien chaleureux sentiments.

Pour l'heure, quelques rognons rissolaient dans la cuisine. Il ne songeait ni à la mort, ni aux malheurs que la vie s'ingénie à réinventer chaque fois avec plus de cruauté, ni même à la solitude qui le guettait, toujours soucieuse de l'accompagner sur les chemins du désespoir. Sa chambre empestait l'ail et le vinaigre, mais lui s'en délectait, vivant un de ces rares moments d'insouciance dont il avait, malgré tout, le secret. Il avait pris beaucoup de soin dans l'aménagement de cette chambre, et ce soir, il fêtait son installation. Il fit certes de gros efforts pour forcer son esprit et les verrous d'un moment de tranquillité.

Il n'y avait pas si longtemps, son chagrin était tel que ses voisins s'en étaient inquiété. C'était même à cause de cette amorce de sollicitude qu'il avait décidé de désertier l'appartement qui avait connu son histoire. Il n'espérait pas maintenant retrouver une sérénité enfouie dans les décombres de sa vie et les puanteurs d'une mort prochaine. Il n'espérait rien, sinon se retrouver avec lui-même, se pardonner les fautes et réparer les outrages. C'était ainsi qu'il avait toujours imaginé sa vieillesse.

La friture pétaradait. Il en bavait. Lorsque les rognons lui parurent à point, il les servit avec attention sur la table où trônait un bouquet de fleurs artificielles. Pendant un instant, son esprit fut entièrement occupé à savourer cette odorante nourriture.

Lorsqu'il eut avalé son repas et vidé la bouteille de vin, repu, il s'affala dans son fauteuil et consuma un énorme cigare qui ajouta sa puanteur. Il se sentait bien maintenant, comme chaque fois qu'il s'enivrait, non pas heureux, parce que cela lui était interdit, mais simplement bien, jouissant de tous les replis de sa peau adipeuse qui le démangeait agréablement. Surtout, aucune idée qui se fixe quelque part dans la tête

pour affirmer sa prépondérance sur les autres réalités. À mi-chemin, entre la vie et le sommeil.

La fille arriva sur ces entrefaites. Une intellectuelle qui fait la pute soit pour se payer ses études, soit pour se donner un genre ou bien pour se défouler, voilà ce qui excitait Félix Ramplon. Il l'accueillit avec beaucoup d'égards, comme s'il eût reçu une femme respectable, et, dans son esprit, celle-là ne l'était pas. Il la fit asseoir sur une chaise, et il retourna dans son fauteuil. Elle arrivait plus tôt que prévu, ou il avait laissé le temps passer sans en apprécier tous les détours.

Elle n'avait jamais eu affaire à lui. Elle savait, aux dires d'un de ses derniers clients, que c'était un homme un peu bizarre, certes, mais ne justifiait-elle pas son existence de femme justement par sa propension à satisfaire les bizarreries des hommes, qu'elle connaissait bien pour en avoir connu de toutes sortes ?

Le vieil homme se taisait. Elle crut bon de se taire elle aussi. Elle arrangea vaguement les plis de sa robe autour de ses jambes, pour qu'il les vît et se fît quelque idée de ce dont elle était capable quand on y mettait le prix, et c'était le cas. Elle avait aussi l'art du frémissement de mamelles très développé. Ramplon, lui, ne pensait qu'à son cul, et il s'en faisait une très haute idée.

— Les plus beaux moments de ma vie, contait Ramplon en tirant nerveusement de son cigare les puanteurs les plus atroces qu'il lui eut été donné de supporter — je les ai connus il y a bien longtemps, et je ne doute pas que le temps qui me sépare d'eux n'ait fait qu'ajouter à leur douce jouissance. C'est ainsi. Le temps détruit l'ordinaire et ravive l'exceptionnel. C'est une règle générale que partage la mémoire de tous les hommes. En tout cas, quelle que fût la réelle ambition de ces moments heureux, quel qu'en fût le degré d'exception, je ne les ai pas oubliés, tant s'en faut, et je les revis toujours avec le même bonheur. J'aime cette sensation, où l'ivresse du vin et de la chair se mélange à l'ivresse de l'impalpable, indicible peut-être.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, dit Saïda.

— Tu saurais si tu étais plus vieille.

— Mais si j'étais plus vieille, je ne coucherais pas dans ton lit.

— Si tu étais plus vieille, je te parlerais d'autre chose.

— Vous ne croyez pas que c'est plutôt le vin, ou mes rondeurs.

— Tes angles... Il est vrai que les femmes de couleur m'ont toujours excité. Sa peau était blanche comme l'ivoire, et la première fois que je l'ai caressée, elle était nue certes, mais toute recroquevillée sous les draps, les mains serrées entre ses cuisses et son visage blotti contre ma poitrine. Elle cherchait à pleurer, sans doute pour manifester son éducation, mais je crois qu'elle était heureuse que ça lui arrive, même dans ces conditions. En fait, elle voulait me culpabiliser, pour me dominer, préparant le futur de notre couple avec cette perversité qui n'appartient qu'aux femmes.

Saïda se laissait caresser ; elle écouta jusqu'au bout le récit du vieil homme. Elle ne s'en émut pas, peut-être parce que certains sentiments ne pouvaient être connus par sa nature de femme. Le vieil homme acheva son récit dans une somnolence presque écoeurante qui annula les derniers effets. Elle attarda son regard sur les restes de l'odorant repas, constatant avec regret que les hommes ont toujours du mal à maîtriser les divers aspects de leur apparence pour leur donner la meilleure cohérence possible.

Le vieil homme ne s'était pas endormi.

Elle s'était installée dans la vie de Ramplon, douce et attentive, et, si cela n'avait rien changé dans cet homme, quant à ses préoccupations quotidiennes, il semblait bien qu'il y avait gagné en humeur, qu'il avait moins morose, parfois même sereine. Pas de cette sérénité, qui n'appartient qu'à la jeunesse, qui fait qu'on se sent bien et prêt à recommencer ; une sérénité de vieillard qui trouve le temps moins long et par conséquent moins ravageur. Elle avait apporté sa note personnelle à l'agencement de la chambre, quelques couleurs aussi, et cet indéfinissable où l'on reconnaît immanquablement de la féminité.

Il ne renonça pas à ses goûts pour la cuisine puissante et les vins capiteux. Il avait son opium, comme tout le monde, ce qui la réjouissait, qu'il la démarquât ainsi pour lui rendre hommage. Si son attention de femme était étudiée, lui se fiait à son inspiration pour la reconnaître essentielle dans les détours de leur vie commune. Il avait acquis l'assurance qui lui manquait jusque-là, et elle avait compris qu'elle ne pouvait faire mieux. De son côté, elle vivait des jours tranquilles, mais dans l'attente de toutes les choses qui lui faisaient envie. Elle avait la manie de concevoir la vie par étape, ce qui en principe est très mauvais quand il s'agit d'une projection. C'était de son âge. Lui concevait la sienne comme un fil sans histoire qui avait failli se rompre maintes fois et qui promettait de le faire un jour -sans histoire.

Saïda aimait des toilettes pour le moins audacieuses. Elle aimait se regarder et ne dédaignait pas les regards jaloux. De plus, Ramplon appréciait que sa jeunesse se vît, lui qui ne pouvait cacher les marques de sa vieillesse. Il devait s'imaginer être seul au spectacle de ce corps vibrant, sentant la sève monter en lui, jusqu'à ce qu'elle réclamât de la veine. Et puis, si Saïda était la plus féminine des femmes, elle ne traînait pas avec elle ces mystères de femmes qui n'en sont point. Elle ne cultivait que le merveilleux, ce qui l'éloignait sensiblement du mystère. Il savait tout d'elle.

Elle avait quelquefois l'air d'une enfant, elle se sentait lisse, profonde, presque gouleyante. Elle avait toutes les odeurs possibles, c'est-à-dire qu'un parfum émanait d'elle qui le saisissait chaque fois qu'il respirait sa peau. Elle avait toutes les qualités de l'impalpable, présente et lointaine, à peine vue, à peine touchée, et tellement sensible à ses caresses.

Il lui parlait quelquefois des femmes qu'il avait connues, toujours avec ce respect comme distant et distingué qui la flattait car elle sentait bien qu'il lui était destiné. À travers toutes les femmes, il parlait d'elle, il la touchait, il la contemplait. Et elle savait le lui rendre, avec cette douceur calculée, cette lenteur raisonnée, cette passion arrêtée qu'il avalait comme une drogue. Transporté dans des lieux étranges où son esprit pensait jouir, chaque fois il lui répétait qu'il n'avait jamais connu femme plus belle, et il reconnaissait qu'il s'agit bien là du mérite majeur des femmes.

Un jour qu'elle exhibait ses formes somptueuses, il eut envie d'une boisson forte et regretta d'en manquer. Ce fut elle-même qui proposa de l'aller acquérir chez le jeune voisin dont les silences, disait-elle, l'inquiétaient et suscitaient par là même sa curiosité.

Cet indécent voisinage irritait Thomas Faulques. Qu'un vieillard d'aussi saine apparence se commît avec une Mauresque dépassait son entendement. Lui qui aimait les femmes bien blanches, presque transparentes, avait l'impression douloureuse

d'assister au commencement de la folie. Elle était certes belle, attirante, mais il n'aurait jamais consenti, comme il disait, à lui faire les honneurs de la quéquette. Tout cela le dégoûtait profondément. Il se le reprochait bien de temps à autre car, après tout, cela ne le concernait pas, qu'une fille de rien se jouât des lubies d'un vieil homme. Il reprochait surtout à la vie de lui donner ainsi l'occasion de perdre son temps en préoccupations de second ordre. Quand on frappa à la porte, il se douta que c'était elle. Il avait entendu ses pas de louve aux abois dans le couloir. Elle frappa avec discrétion, ce qui le charma d'abord. D'un bond, il fut à la porte qu'il ouvrit toutefois sans bruit. Elle lui apparut plus belle que jamais, toujours aussi peu vêtue, presque à lui. Il songea que ce qui les séparait maintenant était si ténu qu'il ne dépendait que de lui de se rassasier de ce corps qui devait manquer d'esprit mais débordait à l'envie de charmes et de couleurs.

— Je n'entre pas, chuchota-t-elle. Vous pouvez me rendre un petit service ? Félix réclame un petit verre, vous voyez ce que je veux dire ?

Il ne voyait rien. Il craquait de toutes parts. Il sentait bien que son odeur de sanglier n'était pas le meilleur argument, mais il se rapprocha d'elle, tout proche de la pointe de ses seins. "Juste un petit verre".

Maintenant il se maîtrisait. Elle s'était glissée tout contre lui pour pénétrer à l'intérieur, l'obligeant à se retourner, faire face à la lumière qui venait de la chambre, perdre l'avantage de cette lumière et s'y soumettre. Elle est maligne, se dit-il. Elle n'est pas pour moi.

— Un petit verre ? balbutia-t-il. Mr Ramplon est donc un buveur.

— Pas buveur, Monsieur Thomas. Juste un petit verre.

Le vieux ne devait pas s'ennuyer avec un pareil cadeau.

— Pas buveur, pas buveur, mais il boit ! Dites donc, Saïda ?

— Oui, Monsieur Thomas...

— La prochaine fois que ce monsieur a soif, n'en profitez pas pour attenter à ma pudeur. Encore un peu, et je craquais.

Elle rougit. Thomas courut chercher la bouteille demandée.

— Je ne suis pas insensible, moi, gloussait Thomas. Quand je pense à ce que vous faites dans la chambre d'une morte, et quelle morte !

Saïda secoua la tête pour signifier qu'elle ne comprenait pas.

— Bah ! dit Thomas. Une chambre, ça dure plus longtemps que ce qu'on y a vécu. Je disais ça par principe.

Il exhiba la bouteille. "Qu'il boive jusqu'à la lie ! J'ai renoncé à l'alcool. Il m'a coûté, ce vieil infirme !

— Pas buveur, Monsieur Thomas. Juste un petit verre, vous savez ?

Non, je ne sais pas. Je ne sais pas et ça m'excite.

Il oublia.

C'était une belle après-midi d'hiver, tout inondée de cette lumière avare d'ombre, où l'ombre est transparente et noyée de couleurs. Il piétinait un parterre en bordure d'une allée, à l'abri d'un arbre nu qui avait l'odeur de la terre. Elle lui souriait manifestement mais il n'était pas sûr que ce sourire lui était destiné. Ce qui le troublait, c'est que son regard lui échappât. Sa myopie en était certes la cause principale, mais il se doutait que quelque chose s'était interposé entre elle et lui, quelque chose de troublant justement,

mais d'un trouble malsain, un trouble comme un trou béant qui a l'air de regarder et qu'on ne peut pas ne pas voir, quelque chose d'inévitable et de définitif. Il connaissait cette impression avec toutes les femmes, comme un écœurement dont les origines ne se signaient pas et qui affectaient son assurance ordinaire au point de lui inspirer quelque fuite affolée qui eut bien lieu quelquefois. De près, rien ne la distinguait des autres femmes. Belle, si tant est qu'une femme puisse l'être, eu égard à tant d'autres beautés, et porteuse de charmes dont la femme est, sauf exception, la seule détentrice. Il aimait son odeur, comme l'odeur du pain chaud, mais il détestait, non pas sa voix, qu'elle avait juste, mais le débit incohérent de ses paroles. Sa compagnie l'agaçait. Il la voulait muette mais elle ne l'était pas. Et de tout ce qu'elle chantait, il ne retenait rien que sa propre irritation. Il aurait voulu l'interrompre, avec élégance bien sûr, lui expliquer que les mots ne supportent pas l'abondance des phrases, qu'ils ont de la durée quand on sait les choisir, et que, surtout, ils appartiennent à tout le monde. Mais il n'osait pas, de peur de la brusquer, de la voir s'envoler à tire-d'aile par-dessus les arbres. Elle avait un charme d'oiseau, soucieuse de musique.

Il l'appela Aurore. C'était une ouvrière aux mains calleuses, mais son ventre était moite et ses seins accueillants. Travailleuse, même bavarde, elle avait transformé sa vie naguère peu soignée et encombrée d'éloquents désordres. Il s'était mis à travailler avec ardeur sur le même chemin d'une usine toute proche. Ils avaient l'aisance d'un couple d'ouvriers, une aisance propre, sans excroissances, faite de bon sens et de rêves tangibles. Thomas goûtait cette existence avec une certaine délectation, d'autant qu'il découvrait de nouveaux horizons, pratiquait l'amitié sans viser autre chose que sa propre jouissance, et se satisfaisait que les jours se ressemblassent sans se confondre toutefois. Lorsqu'elle lui annonça que son ventre était plein d'un enfant, il jura simplement de lui en faire d'autres. En quoi elle fut au comble du bonheur.

Ramplon vieillit subitement. Pour quelles raisons, il ne s'en doutait pas. N'était la douce présence de Saïda, tout le dégoûtait, y compris la nourriture à quoi il s'était longtemps accroché pour trouver de l'ivresse. Il n'avait plus le goût de l'ivresse et détestait les insomnies que cultivait sournoisement sa lucidité. Sa mémoire même tenait le coup. Son état de délabrement empirait jour après jour, et, paradoxe, son esprit s'aiguissait. Il eut peur de donner un nom à ce qui lui arrivait, malgré qu'il sût lequel convenait le mieux. Son seul souci était de trouver le sommeil, ou au moins de trouver le moyen de supprimer les cauchemars qui envahissaient ce qui lui restait de sommeil. Quand il se réveillait, c'était toujours en sursaut, aussitôt entouré de clartés, agressé par son intelligence qui lui dictait d'invouables raisons de vivre. Il vivait de ce manque d'aveu, seul, recroquevillé dans sa tête, à peine ému par la présence de Saïda qui s'ingéniait pourtant à le faire mieux vivre. Mais tandis qu'elle serpentait autour de lui, il rapetissait, se mangeait de l'intérieur. Il eut le sentiment que son esprit dévorait sa chair. Il vieillissait plus vite que son intelligence.

À grand-peine, Saïda effeuilla toutes les ressources du bonheur, de ce qu'elle pensait être le bonheur d'un vieil homme. Elle ne comprenait pas ce qu'il cherchait. Elle le regardait s'irriter à fouiller dans son cœur, se passionner même dans cette recherche, et y abandonner chaque fois quelque chose qui disparaissait de sa vie. Elle fit tout ce qui

était en son pouvoir pour le tirer de cette morosité dont il se nourrissait chaque jour, chaque jour plus fébrile et plus proche de la mort.

Ramplon comptait les jours. La mort le titillait. Tous les moments de sa journée étaient marqués par la mort. Au matin, la mort se retirait, lui laissant ses glaces et le soir, elle s'acoquinait avec sa pensée, lui indiquait par quels chemins elle est moins longue et moins douloureuse ; dans la journée, elle se contentait d'une présence silencieuse et sans autre sensation que le silence.

Sa faiblesse finit par le rendre malade. Il s'alita. Et ce fut le commencement de la fin.

Un jour qu'il distribuait du pain à des moineaux affamés et qu'il était assis, piteux, à l'entrée d'un jardin, il vit Saïda de l'autre côté de la rue, qui reluquait une vitrine, les bras croisés dans le dos, et sautillant sur ses pieds. Il l'observa autant de temps qu'elle fut dans cette situation. Il crut même l'avoir appelée, mais maintenant il n'en était plus très sûr. Elle s'éloigna.

Une heure plus tard, elle apparut dans son dos. Il l'admira. Le froid piquant de l'hiver se heurtait à sa peau et n'y laissait aucune trace. Pourtant, elle haletait, comme si elle avait couru. Elle souriait. "Pourquoi sortir, dit-elle. Il fait si froid. Rentrons." Elle le pressa contre lui. Sa chaleur le pénétra, et il fut soudain presque satisfait de ne lui communiquer que le froid terrible de son vieux corps. Elle le pressait contre elle comme elle eut fait d'un enfant. Cela le désappointa à ce point qu'il s'endormit.

Quand il sortit de ce sommeil brutal que le rêve n'avait pas entamé, du moins sa mémoire n'en avait-elle rien retenu que de très reposant, une assemblée de curieux s'était réunie autour de lui. Il chercha le visage de Saïda, et ne le trouva pas. Quelqu'un disait qu'il avait eu un malaise, ce qui le fit sourire. Cependant, son cœur s'affolait. Saïda avait disparu.

Il ne fut pas long à prendre conscience qu'il venait de vivre un cauchemar, un de plus, mais sa résignation était telle qu'il ne broncha pas. Pourtant, il aurait voulu crier qu'il n'avait jamais rien compris à l'amour et qu'il était maintenant persuadé de n'être pas fait pour l'amour. Cela lui interdisait-il, pensait-il, une mort tranquille ! Il n'en finissait pas de mourir, après avoir si peu vécu.

Une robuste femme lui offrit son bras. Il se laissa conduire. Chemin faisant, elle lui expliqua qu'il n'était pas prudent de stationner dehors quand on n'a plus un cœur de jeune homme. Il comprenait qu'il avait dépassé la mesure. Et puis, il vaut mieux mourir chez soi. Elle l'accompagna jusque devant la porte de sa chambre. C'était une femme solide qui avait l'air d'en savoir long sur la vie. Il avait apprécié la dureté de ses muscles. Une pareille musculature dans un corps de femme, songeait-il, c'est admirable. Mais était-elle encore une femme ?

Lorsqu'elle ouvrit la porte et qu'elle l'eut poussé à l'intérieur, le spectacle qui s'offrit à leurs yeux finit de le dérouter. Saïda se faisait planter par un inconnu.

L'homme se redressa d'un coup, l'air effaré, tentant de dissimuler dans ses mains son sexe tendu. Les cuisses encore écartées, Saïda dit quelque chose qu'il ne comprit pas. Puis tout se passa très vite. L'homme récupéra ses vêtements, s'en fut d'un bond dans l'escalier qui l'avalait, d'un coup de poing si violent que la douleur fut entièrement

anesthésiée, Ramplon ferma la porte sur le nez de la femme qui avait assisté à la scène tout immobile dans un corps qui se liquéfiait.

Saïda gisait nue sur le lit. Ramplon jeta son chapeau quelque part dans le fond de la pièce. Il murmurait sa stupéfaction, longeant le lit. Son regard s'était arrêté sur un sein.

Il la frappa jusqu'à ce que les forces le quittassent. Elle ne cria pas, ne se débattit pas. Il la frappa sans discernement. Quand il cessa de frapper, il s'assit sur le bord du lit, tout absorbé dans son épuisement. Puis des douleurs l'envahirent, le ramenant à la réalité.

Il se leva et ferma la fenêtre. Saïda saignait comme une bête dans un lit maculé de sang. Elle sanglotait doucement, tentant de panser ses plaies de ses seules mains que les coups n'avaient pas non plus épargnées. Elle pleurait, mais aucun mot ne sortit de sa bouche. Ramplon était figé, à quelques pas du lit. Il s'aperçut avec horreur qu'il tenait dans sa main sa canne brisée.

Quand Thomas Faulques apprit le drame de la bouche d'Aurore, il éclata d'un long rire qu'il destinait à tout le voisinage, manifestation évidente de sa supériorité en matière de bonne conduite. Son attitude choqua Aurore dont le seul désir, pour l'instant, était d'apporter le réconfort de sa présence auprès d'une Saïda qu'elle imaginait au fond du désespoir. Thomas cessa de rire et, quelque peu enjoué malgré tout, il lui dit qu'elle était la meilleure femme du monde mais que ces histoires ne la regardaient pas. Elle insista, et comme chaque fois qu'elle s'entêtait, il eut peur de la perdre et cessa d'un coup de l'importuner. Elle osa frapper chez Ramplon. Le vieil homme qui lui ouvrit pleurait. Il la frôla et se mit à descendre l'escalier. La rampe vibrait. Toute la maison avait cessé de respirer, guettant l'instant où la main de Ramplon lâcherait la rampe. Aurore n'attendit pas et vola au secours de sa malheureuse voisine.

Ce drame conjugal ne changea rien. Rien ne bougea. Chacun était à sa place. Il semblait qu'on retournait au point de départ. Ramplon pardonna. Et Saïda fit mine d'oublier.

Il avait oublié le nom de l'enfant et, pour l'appeler, il émit un bruit curieux qui étonna l'enfant. Celui-ci quitta des yeux le ballon qui l'occupait et se retourna vers Ramplon.

— J'ai oublié ton nom, disait Ramplon. Dis-moi ton nom, petit.

L'enfant hésita, comme s'il avait d'abord décidé d'aller chercher le ballon qui s'éloignait, puis qu'il avait trouvé la question intéressante et méritant une prompte réponse. Ramplon répétait :

— Dis-moi ton nom.

— Cesse, veux-tu, Félix. Tu lui fais peur, dit Saïda.

Elle était assise près de Ramplon. L'enfant la trouva belle. Il eut peur, c'est vrai, mais de la contredire seulement. Il lui semblait que son visage était celui d'une fée et il lui pardonna de s'être montrée stupide. Il vint vers eux d'un pas décidé et s'appuya contre Saïda. Pour se donner de l'assurance, il enfonça un doigt dans l'une de ses narines.

— Tu ne veux pas me dire ton nom ? disait Ramplon. Ce n'est pas gentil.

L'enfant tentait de s'accaparer le regard de Saïda mais elle ne le regardait pas. Elle s'intéressait à autre chose, qu'il ne devina pas malgré tous ses efforts.

— Je m'appelle Faulques, finit-il par dire. Il s'était adressé à Saïda et ce fut Ramplon qui répondit :

— Faulques, c'est ton nom, je sais bien. Mais ton nom de petit garçon...
L'enfant était agacé.

— Qu'est-ce que tu regardes ? dit-il soudain.

Saïda sursauta. Félix Ramplon secoua la tête en souriant.

— Tu ne m'as toujours pas dit ton nom. Ce n'est vraiment pas gentil.

Maintenant Saïda le regardait. Ses lèvres amorçaient un léger sourire comme si elle lui disait quelque chose qu'il devait être le seul à entendre. Elle avait l'air si doux, et son sourire était si éloquent et pourtant si avare qu'il se mit à l'aimer soudain presque autant que sa mère. Elle lui flattait la joue maintenant et ne le regardait plus. Elle était ailleurs, mais elle avait conservé son sourire et lui disait toujours cette même chose qui le ravit. Son ravissement s'estompa lorsqu'il sentit la main du vieil homme le secouer. Il se déchaîna soudain.

— Faulques ! Faulques ! Faulques ! cria-t-il en s'éloignant, et il fut de nouveau tout entier à ses jeux.

— Le portrait du père ! fit Ramplon. Saïda déposa un baiser sur son oreille. Plus loin, l'enfant l'épiait.

Saïda aimait cette complicité. Et elle eut bien d'autres amants.

Thomas avait installé un moteur à explosion dans la chambre de l'enfant, ce qui ne réjouit guère Aurore. Il avait décrété, avec sa superbe habituelle, qu'il travaillait pour la science, ce qui méritait, selon son humble opinion, tous les sacrifices, à supposer qu'il y eût bien là un autel. Il bravait Aurore pour la première fois et de quelle manière, mais son instinct lui dictait cette fois une bien étrange conduite que la pauvre femme fut bien obligée de supporter. Elle se réfugia dans sa chambre, y installa le lit de l'enfant et, pour marquer son désaccord, transporta les affaires de Thomas dans la chambre où il officiait. Elle opéra pourtant avec prudence car, depuis qu'elle connaissait Thomas, elle nourrissait comme de l'admiration à son égard. Elle ne comprenait pas ce qu'il avait entrepris et elle était désespérée. Ce désespoir était pour elle un signe qui l'avertissait de son infériorité et elle jugea, très opportune, que le temps lui dirait à quel moment elle devrait laisser éclater sa colère.

Thomas n'avait jamais eu de passions de ce genre, ni même aucune passion du tout. C'est ce qu'elle croyait. Il aimait un tas de choses dans la vie, avait même des idées sur tout, et chaque fois elle était captivée quand il s'exprimait sur tel ou tel sujet qui l'absorbait à ce moment-là. Il allait ainsi d'un sujet à l'autre, s'éparpillait en détail et laissait échapper l'essentiel pour lui dire son amour. Elle était fière de ponctuer ainsi les errements de son homme, mais quelle femme ne le serait pas ?

La présence de cette mécanique jeta tout de même une ombre sur le ménage. Lorsqu'elle pétarada pour la première fois, Aurore fit un accès de colère subite. Le moment était bien choisi. Elle était entrée comme une furie et, vexée de parler moins haut que le moteur, elle s'était mise à gesticuler. Thomas crut à une crise d'hystérie. Il avait l'habitude de toujours donner les raisons précises, ou ce qu'il croyait être les raisons d'un événement quel qu'il fût. Il augmenta donc le régime du moteur et comme elle s'accélérait elle-même, il continuait d'ouvrir les gaz. Contrairement à ce qu'il avait prévu, l'être humain a toujours plus de ressources que la machine et, dépité, il coupa le moteur. Les cris d'Aurore le pétrifièrent. Sur le coup, il cessa même de l'aimer. Puis

Aurore se calma, petit à petit, le flot que sa bouche évacuait se rétrécit. Elle fondit en larmes.

— Mais enfin, Thomas, disait-elle. Mais qu'est-ce que tu as dans la tête ? Qu'est-ce qui t'a pris d'amener cet engin ici ?

— C'est pour le bien de la science, fit Thomas.

— Mon Thomas est devenu fou ! gémissait-elle. Et le petit qui est là à se demander si ses parents ne perdent pas la boule !

En fait, Thomas grandissait dans l'estime de son fils, lequel se mit à cultiver de détestables sentiments vis-à-vis de sa mère. Elle l'ignorait, ignorait de même les rapports amoureux de l'enfant et de sa voisine, et ne savait pas qu'il peut arriver qu'un fils soit de la même graine que son père.

Mais Thomas était un charmeur. Il amadoua vite Aurore. C'était une femme simple, sans grande intelligence. Elle s'épuisait en sensibilité, fragile, incapable de raisonner. Elle se laissa convaincre, pas totalement ; elle n'était pas complètement sotte. Elle avait compris ce qu'elle pouvait comprendre. Elle ne se doutait pas, la pauvre femme, qu'elle venait de perdre beaucoup.

Et Thomas se lança dans d'incroyables recherches. Il envahit la chambre de livres, d'outils, de monceaux de papier qu'il couvrait de graphiques étranges, et passait des nuits entières à tapoter sur le clavier d'un ordinateur. Certains jours, il rayonnait, et entreprenait un grand rangement, enfin, ce qui apparaissait tel à ses yeux. Et soudain, il s'assombrissait, laissait croître sa mauvaise humeur, ne se lavait plus, écrasait les mégots à même le plancher. Mais, même au plus fort du désarroi, il ne refusait jamais la compagnie de sa petite femme qui venait se pelotonner contre lui, feignant de chercher à comprendre ce qu'elle n'avait aucune chance de raisonner un tant soit peu.

Une nuit, (l'enfant dormait à ses côtés) elle l'entendit pester. Elle s'assit dans le lit, se morfondant déjà, puis, comme il semblait empirer, elle se décida à le rejoindre.

Elle entra. Il était simplement assis sur un tabouret, les jambes étroitement croisées, en face du monstre. Il parlait tout seul. Elle s'interposa.

— Ah ! fit-il. Sache, ma chère, que je suis proche du but.

Elle aurait voulu être entièrement ravie de l'apprendre, mais le ton de Thomas l'inquiéta.

— C'est que, dit Thomas, à quoi bon s'éreinter dans cette nouvelle invention. Est-ce que j'ai les moyens, moi, pauvre ouvrier, d'exploiter une nouvelle invention, bon dieu ! une invention de cette taille ! et pas un sou pour sa prospérité !

Aurore s'épuisait à comprendre. Cette nuit-là, il vint coucher près d'elle et, s'il ne lui fit pas l'amour, c'est que l'enfant l'en empêchait. Il lui promit que tout rentrerait dans l'ordre dès le lendemain.

Thomas passa donc la journée, c'était un dimanche, à restaurer la chambre de l'enfant. Il évacua le fouillis de carnets et d'outils, rangea l'ordinateur sur le bahut de la salle à manger et couvrit le moteur avec un vieux drap. Dans l'après-midi, trois ou quatre collègues de l'usine l'aidèrent à transporter le moteur à la cave, où, décréta-t-il, il devait finir ses jours, à moins qu'il le vendît si quelqu'un en offrait un bon prix. Et la vie reprit son cours. Thomas concevait qu'il avait vécu un moment de folie. Aurore comprit que cela arrivait quelquefois aux hommes. Et l'enfant, désappointé, vola la clé de la cave pour

rendre visite au moteur avec lequel il entretenait de longues conversations qui le ravissaient. Il s'était même promis de le présenter à Saïda qui ne manquerait pas de lui adresser un de ces sourires charmeurs dont elle avait le secret.

Le mois suivant, Aurore s'éteignait de façon inexplicable, du moins aucune explication ne convainquit-elle le pauvre Thomas. Il l'enterra avec l'enfant mort-né, paya les frais des funérailles, reçut les condoléances des uns et des autres, reprit son travail et soudain, il s'effondra, et personne ne put le tirer de son hébétude. Une page était tournée.

Aurore pourrissait, Ramplon vieillissait et Thomas périssait.

Seule Saïda éclairait ce concert de malheurs. Elle rayonnait, et dans son ombre, l'enfant se fortifiait. Maintenant ils se voyaient tous les jours et, de jour en jour, leur amour grandissait.

D'un accord tacite, Saïda fut chargée de l'éducation de l'enfant. Elle accepta bien sûr cette tâche comme le plus grand bonheur. Thomas vivait maintenant comme une bête, entre son travail à l'usine, qui semblait ne pas lui poser de problèmes, et sa chambre dont il avait définitivement clos la fenêtre. L'odeur qui y régnait était affligeante mais, après tout, personne n'y mettait jamais les pieds. Quand il rentrait le soir, il frappait chez Ramplon, saluait d'un vague sourire et il passait un moment assis par terre avec l'enfant, cherchant à participer à ses jeux. Et quand il repartait, après avoir repoussé l'offre d'un dîner, l'enfant amorçait une crise de larmes que Saïda venait aussitôt calmer. Ramplon, vieux et renfrogné, assistait à ce spectacle quotidien sans broncher. Il ne fit jamais aucun commentaire, même quand Saïda abordait le sujet. Elle fut d'ailleurs prompte à comprendre qu'elle devait, pour des raisons qu'elle ne chercha pas à éclaircir, éviter de parler, quand elle avait quelque chose à dire, ni de l'enfant, ni de Thomas, ni même de la défunte mère. Ramplon était occupé ailleurs et ne tenait pas à s'écarter de son sujet de réflexion. Et quand bien même Saïda aurait su qui il était, Ramplon avait de toute façon perdu l'habitude de partager la moindre de ses pensées. Il n'acceptait plus, de lui et des autres, que des paroles ordinaires dans des conversations ordinaires qu'il n'entretenait que par pure politesse, jamais par intérêt.

Il sortait rarement, et s'il sortait, c'était subitement, sans un mot. Il disparaissait, réapparaissait ensuite pour se figer dans son fauteuil ou sur le bord du lit, ou s'attardant à table, reluquant les restes d'un repas qu'il avait d'ailleurs négligé. Pourtant, ni malaise ni maladie ne vinrent troubler un vieillissement qui semblait ne pas devoir finir. Il se demandait s'il était le seul à souhaiter sa propre mort mais ne voyait aucune raison que cela se pût, même Saïda qui n'y avait aucun intérêt. Sa présence d'ailleurs ne s'expliquait-elle pas par les rapports qu'elle entretenait avec cet enfant qu'il aurait dû détester, qu'il feignait d'ignorer pour ne pas se laisser surprendre à l'observer lui arrachant sa dernière femme. La jalousie ne lui parut pas opportune. Il préféra chercher à donner un sens à ce spectacle. Il y consacra toutes ses journées, repoussant Saïda quand elle venait le provoquer, afin qu'elle fût tout entière occupée à cultiver cet instinct maternel dont il désirait, avant toute chose, saisir le sens, comme si cela devait le soulager de vieillir sans avoir lui-même, autant qu'il s'en souvînt, suscité de tels sentiments. Il n'en aimait que davantage cette femme qu'il avait conquis par quel mystère dont il devait être le siège puisqu'elle était là, tout près, toute à lui.

Saïda, pourtant, ne s'en laissait pas compter. Les amants se succédaient dans son lit, et comme elle avait du charme, et par conséquent un certain pouvoir, les hommes venaient à elle, captivés, et s'en allaient ensorcelés. Sa vie était, somme toute, d'une simplicité déroutante. Elle ne haïssait personne. Elle avait trouvé un fils et un mari et le moyen d'aiguiser ce qu'elle considérait comme le point le plus haut de sa personnalité : son charme. Charme envers un enfant qui la prenait pour sa mère. Charme envers un vieil homme qui ne mourrait pas seul. Charme enfin pour elle-même, avec les moyens du bord, les rencontres fortuites et éphémères qu'elle savait provoquer. C'est cette flamme qu'elle voulait transmettre à l'enfant et elle n'avait qu'un regret : qu'il ne fût pas une fille.

Chapitre III

— La soirée sera belle ! péta Ramplon sur le balcon. La nuit l'envahissait. Il jubilait.

— Tempérée même, pour une nuit d'hiver.

Il disparut dans l'ombre.

Saïda s'attardait à ranger les couverts sur la table. Elle regardait les mains de Thomas Faulques qu'il avait immobilisées, à plat sur les genoux. Il semblait absorbé par d'autres préoccupations que les festivités qui se préparaient. Elle fit de gros efforts pour ne pas rencontrer ses yeux. Il devait la regarder, elle redoutait de le voir ainsi. Ramplon réapparut dans l'embrasement de la porte, repoussant la nuit derrière lui.

— C'est heureux qu'il y ait un enfant pour donner du sens à cette fête, clama-t-il. Sinon de quoi aurions-nous l'air ?

— De deux amoureux, fit Thomas.

Il perçut les frémissements de Saïda. Il insista :

— Bon dieu ! Ramplon ! Ce n'est quand même pas sorcier de fabriquer un enfant. Ne me dites pas que la nature vous a évincé !

— Beuh ! N'en rajoutez pas, jeune homme. A mon âge, vous savez, si la semence n'est point vieille, elle a horreur du futur.

— Saïda est jeune, elle.

— Justement, fit Ramplon brusquement.

Saïda rougissait. Elle prétextait un plat trop cuit et s'enfuit dans la cuisine.

— Nous l'avons fait fuir, s'excusa Thomas.

— VOUS l'avez fait fuir ! Beuh ! Parler de sa jeunesse à une femme qui épuise la sienne à retarder la mort d'un vieil homme ! Vous n'avez pas le sens de la mesure, Thomas. Il vous arrive de délirer. Elle est beaucoup plus vieille que vous, et plus intelligente.

— Pardon de vous avoir provoqué.

— Mon pardon ne vous est pas acquis. Vous ne le méritez pas. Mais, trêve de plaisanterie, mon cher voisin. L'enfant dort-il à cette heure ? Il ne faudra pas oublier de le réveiller au moment voulu. J'ai moi-même de beaux souvenirs de ces réveils nocturnes. Je crois qu'ils augmentent le plaisir de découvrir les cadeaux. Une bonne vieille idée. Une manière de composer le rêve pour qu'il soit ce qu'on veut qu'il soit, et tempérer aussi les nuits moins favorables au repos. Mais les enfants n'ont pas ces sortes de désespoir. Ils nous font vieillir. Les enfants vieillissent d'autre chose, que j'ai oublié. C'est bien pourquoi je suis vieux et fatigué.

— Nous le réveillerons le moment venu.

— Nous serons ivres à cette heure ! Ainsi, j'assisterai à ce touchant spectacle avec moins de regret de n'en être que l'otage.

— Vous êtes bien triste pour un soir de Noël.

— Triste, dites-vous ? Non, je tentais d'alimenter la conversation.

— Je dis que c'est triste de jalouser l'enfance à ce point. Vous êtes un curieux personnage, Ramplon. Vous m'avez toujours intrigué. Vous ne faites rien, enfin, il ne vous arrive rien qui ressemble à ce qui arrive aux gens ordinaires dont je suis.

— Je suis cocu.

— Pour aller dans votre sens, je dirais que la mort m'a fait cocu de même en m'enlevant ma chère Aurore. Que ne donnerais-je pas pour être cocu à votre manière. Je la voudrais vivante, même morte.

— Il m'arrive de la vouloir morte, même belle et séduisante. Mais c'est encore une manifestation de ma jalousie. Paix à l'âme de votre chère femme, mon cher Thomas, et que la paix finisse par convaincre l'âme de la petite Saïda qu'elle est vivante, et fragile comme tout ce qui est vivant, et risqué comme tout ce qui est fragile. Mais peut-être s'est-elle convaincue toute seule que le jeu en valait la chandelle. Voyez ce lit, Thomas. L'enfant respire les saveurs d'une folle d'amour. Ne croyez-vous pas que cela peut influencer son comportement futur ? A l'égard des femmes, veux-je dire ? Le dévier de la route que vous vous efforcez de défricher pour lui ? À moins que cet enfant ne vous appartienne plus. L'aimez-vous, au moins ?

— Il est tout ce qui me reste. Mais que me reste-t-il ?

— Voleuse d'enfants, voilà ce qu'elle est !" dit Ramplon.

Il s'épongeait le front du revers de la main. Thomas sourit. Il se sentait serein. Ramplon n'avait sur lui que cet effet. Son déclin le ravivait.

— Saïda est une gentille petite mère, finit-il par dire. Je crois qu'elle a compris, sans que nous nous soyons concertés sur le sujet, que je la désirais comme la mère de mon enfant.

— Vous auriez pu trouver mieux. Enfin, Dieu l'a mise sur notre chemin. Un vieillard rabougri qui se morfond, un homme encore jeune qui vénère une morte, et un enfant dont le caractère ne se devine pas. Mais elle doit le comprendre mieux que nous. Je mourrai bientôt. Elle vous écouterait, vous deviendrez un fantôme. L'enfant sera tout à elle.

— Il l'aime. Je veux effacer de son petit esprit le souvenir de sa mère.

— Vous la tuez une seconde fois.

— Je la tuerai chaque fois qu'elle reparaitra pour se montrer à un autre que moi. Elle sera toujours fidèle, cependant. Morte, elle est plus simple, plus discrète, et je ne l'en aime que mieux.

— Cultiver le morbide, à votre âge, c'est malsain. Mais nous avons des points communs vous et moi, Thomas, et je bois vos paroles comme si c'étaient les miennes.

— Elles ne le sont pas cependant.

Le fumet des volailles se répandit. Saïda les hêla de la cuisine :

— Ca va être bientôt prêt, messieurs.

— Nous aurons donc des sujets de conversations plus terre-à-terre, lança Ramplon en écrasant son cigare sur le coin de la table.

Il provoquait un moment de silence. Il avait l'esprit vif, et savait que Thomas était retourné dans son univers de veuf éploré. Les clapotements du vin dans son verre le ravirent. Il but de longues rasades puis attendit les premiers effets de l'engourdissement recherché. Il aimait cet épanchement de l'alcool dans son corps, le préférait même à l'état final de l'ivresse qu'il comparait à l'oubli. Sa mémoire s'y justifiait.

— Pour un peu, fit-il au bout d'un moment, tirant Thomas de sa torpeur, pour un peu, je deviendrais alcoolique. Je ne connais rien de plus rassurant que l'ivresse, et de

plus détestable aussi, manière de mieux s'aimer soi-même tel qu'on est. Mais que pourrait l'esprit sans l'infini ! Je promettais une conversation de notre monde...

— J'y songe tout à coup, fit Thomas, mais je ne sais rien de votre passé. Curieux, n'est-ce pas, que je vous conçoive tel que vous êtes, ne sachant rien de ce que vous avez été !

— Vous parlez bien pour un ouvrier.

— Voilà une parole qui ne peut être celle d'un ouvrier. Vous avez sans doute mieux réussi que moi.

— N'en croyez rien. Aucun mépris pour ce que je survole. Cela vous rassure-t-il ? Pas même de l'admiration pour ce qui m'empêche d'aller plus haut. Nous finissons tous plus bas que terre.

— C'est-à-dire que nous mourons. Voilà bien les conclusions de toute philosophie. Elle s'achève dans un mot, au lieu de nous donner quelques raisons d'espérer.

— Espère qui peut, et peut qui croit. Les hommes de ma génération n'ont eu que des devoirs. Quelques-uns sont amers. Les autres ont conclu un pacte avec l'imbécillité. Je souhaite une meilleure réussite à votre génération, quoique je ne crois guère à un changement de comportement. Notre nature magistrale ! La vie se remplit d'objets, jusqu'au jour où l'esprit, par un effet de goutte de trop, se répand ailleurs que dans la vie.

— Félix, mon amour ! cria Saïda du fond de la cuisine. Coupe le jambon et offre du vin à notre ami.

Ramplon exhiba le fort couteau.

— Sa religion lui interdit le porc et le vin, dit-il. Elle nous pourrit, je vous dis. Mange du cochon, mon petit amour, et bois du vin. Mon dieu me l'interdit, mais il ne compte pas pour toi. Compte-t-il pour elle lorsqu'elle ouvre ses cuisses et n'enfante rien !

— Hé ! Hé ! fit Thomas. Son dieu a ceci de commun avec le vôtre : il interdit de tuer. Coupez-m'en donc une large tranche et servez-en-moi une lampée, de votre tonnerre de vin.

— Savez-vous ceci, mon cher Thomas : vos conclusions sont hâtives.

Ils éclatèrent de rire.

Dans la cuisine, les plats mijotaient. Saïda tentait de s'absorber dans les pil-pils. Des deux hommes qui parlaient fort dans la pièce voisine, elle ne percevait qu'une éblouissante fanfare de mots dépourvus de sens. Quand elle pensait avoir deviné le sens de leurs paroles, un mot fusait entre les autres et la démentait. Elle s'empêtrait doucement dans la conversation, participant à la confusion que les deux hommes entretenaient dans son esprit d'un commun accord. Chaque onde l'atteignait en plein cœur. Ils commençaient de se soûler.

— Le seul sujet qui convient à notre état, mon cher Thomas, savez-vous lequel est-ce et pourquoi est-ce lui et pas un autre qui s'impose ?

— Ce que je sais, Ramplon, et vous ne m'ôterez pas cette idée de la tête, c'est que le vin vous va comme un gant et que, quant à moi, il me sert de chapeau avec lequel je vous salue.

— Sapristi ! Thomas ! Ne brûlez pas les étapes. Réservez-vous. La soirée ne fait que commencer et vous songez déjà à nous quitter, de sorte que vous n'avez pas répondu à ma question.

— Dorénavant, je me réserve le droit de ne répondre à aucune de vos questions.

— Et pourquoi donc ! Est-ce que j'ai l'air d'un devin qui pose des questions pour qu'on n'y réponde pas ? Les devins sont des trous du cul, monsieur Thomas, et ne me demandez pas ce que c'est qu'un trou du cul.

— Et bien justement, je vous le demande !

— Les trous du cul sont des devins.

— Vous tournez en rond, monsieur Ramplon. Voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée ?

— Puisque nous sommes au fond, pourquoi pas celui de votre pensée !

— Ceci est encore un effet de votre jalousie. Vous haïssez les devins parce que les devins se sont trompés sur votre sort.

— Touché ! s'écria Ramplon.

Il déboucha une bouteille.

— Mais je vais répondre, dit-il en étouffant le rire qui secouait ses poumons, à la question que je vous posais tout à l'heure. Savez-vous de quoi nous pourrions parler maintenant ? Je réponds : du plaisir.

Il égrena le mot en mimant le mystère, faisant jouer ses lèvres l'une contre l'autre comme si le mot, qui les avait effleurées, leur avait inspiré un simulacre d'amour.

— Du plaisir ? fit Thomas qui lui jouait l'incompréhension. Du plaisir ? Par exemple, Ramplon, vous me surprenez. Ah ça ! je suis surpris que votre bouche n'ait opposé aucune résistance à ce mot délicat qui, si mon éducation est exacte, ne peut plus vous concerner.

— Et bien, détrompez-vous, jeune homme. D'une part, ma bouche a l'habitude de mes mots et ne s'étonne donc point de l'usage que j'en fais. D'autre part, mon âge, celui de mes artères, a le privilège de l'expérience et du bon sens. Tertio, votre éducation en matière de plaisir est on ne peut plus approximative, ce qui laisse supposer mon ascendant sur ce qui constitue vos tentatives de jouissance. Comprenez par là, mon cher Thomas, que vous ne sortirez pas d'ici sans constater l'augmentation tangible de vos connaissances qui concernent le plaisir et ses lois.

— Vous me suffoquez.

— Et je me flatte toujours d'étouffer la révolte dans l'esprit d'un jeune homme que le veuvage n'a pas vieilli d'un iota.

Ramplon forma sa bouche en cul de poule pour ponctuer sa réplique.

— Saïda ! hurla-t-il en se tournant vers la cuisine. Amène-toi, ma chérie. Monsieur Faulques fait son éducation sentimentale. J'ai besoin de toi, chérie, pour faire l'exemple.

— Je peux très bien comprendre sans démonstration, fit Thomas qui avait du mal à rassembler ses esprits et qui sifflait verre après verre dans l'espoir d'y réussir. Le vin me trouble, je le reconnais, mais pas au point de me rendre nécessaire les croquis que vous envisagez.

— Qu'allez-vous chercher là, jeune homme ! Est-il question un seul instant dans mon esprit de quitter le terrain de ma démonstration qui se veut et sera purement imaginaire ?

Saïda se tenait dans son dos. Elle avait posé ses mains sur les épaules du vieil homme. Penchant sa vieille tête tourmentée, il déposa un baiser sur l'une d'elle et y

attarda ses lèvres que l'alcool avait rendues insensibles. Thomas observa la scène avec indifférence.

— Vous devriez avoir honte, dit Saïda sans colère. Vous voilà déjà saouls. Vous auriez pu attendre que le gosse ait sa fête.

Thomas posa sur elle un regard oblique. Sur le coup, il aurait voulu éprouver la honte dont elle parlait avec tant de chaleur, ne fut-ce que pour se trouver un instant l'objet de ses reproches, mais l'idée lui vint qu'il détesterait le partage de cette situation avec l'ignoble Ramplon. Tout ceci l'écœurait maintenant. Il songea à quitter les lieux. Il aurait vite fait de cuver son vin et prendrait le temps d'autres occupations qui lui étaient familières. Il se sentait mal, très mal, mais cette nausée le foudroya et il se mit aussitôt en quête d'un autre verre. Ramplon apprécia ses efforts pour atteindre la bouteille et vint à son secours.

— Ma femme est une pute, fit-il dans l'oreille de Thomas, mais ce n'est que ma femme. Je n'ai aucun pouvoir sur elle, tandis qu'elle en a beaucoup sur moi. Votre cervelle de père comprend-elle cela ?

Il remplit le verre que Thomas tendait devant lui comme un calice, tandis que Saïda se réfugiait dans la cuisine.

— Elle a disparu de nouveau, dit Ramplon. Elle réapparaîtra. Elle calcule tous ses effets avec une précision presque scientifique.

— Vous ne la comprenez pas. Vous êtes malade et vous ne comprenez rien à cette femme charmante. Vous tentez de créer son image comme le complément nécessaire à votre délire, sans laquelle vous n'existez plus. Vous êtes malade et méchant de surcroît. A l'avenir, je me méfierai de vous, Ramplon, comme de la peste. Vous êtes un pion que la cruauté anime à ce point que vous voudriez régner sur tout et sur rien. Vous ne régnerez pas sur cette femme !

Ramplon regarda Thomas très étonné.

— C'est une déclaration d'amour !

— Certes non ! Mais je la respecte et je voudrais vous voir en faire autant.

— Un jeune homme écervelé ne me donnera pas des leçons d'amour.

— Plutôt crever que de vous donner la leçon que vous ne méritez pas.

Ramplon s'enfonça soudain dans son fauteuil, si profond que ses bras émergeaient au-dessus de sa tête, comme quelqu'un qui se noie et qui, animé par ses seuls réflexes, croit que l'air lui offre un meilleur appui que l'eau. Dépit par le tour que la conversation avait pris et nourrissant de vains reproches vis-à-vis du vieil homme, Thomas se leva et tituba vers la cuisine. Il ferma la porte derrière lui, laissant Ramplon seul dans la salle à manger, avec l'enfant qui dormait paisiblement, la tête enfouie sous les draps.

Le vieillard, immobile, ayant tourné la tête du côté de l'enfant, écouta avec une frayeur contenue le léger ronflement qui émanait des draps et regretta que la frêle créature se livrât au jeu du sommeil avec si peu de crédibilité. Il l'appela doucement, mais l'enfant jouait sans faute le jeu d'un sommeil dont la nécessité l'avait d'abord intrigué, puis découragé et enfin, l'avait convaincu de sa nullité eu égard à sa soif de trouvailles inoubliables. Ramplon n'était pas dupe, et il respecta le silence obstiné de l'enfant. Vidant un fond de bouteille, il se demanda pourquoi la vie se démenait ainsi pour lui soumettre des images pleines de significations dont il aurait préféré, même au prix de

l'absurde, ignorer le contenu. Je ne dors pas, moi non plus, quand elle baise, pensa-t-il. Et il se laissa envahir par de cruelles sonorités.

Dans la cuisine, Thomas sirotait le café qui devait le dégriser. Saïda se taisait, tout occupée à ses fourneaux. Il la reluqua un long moment, n'osant troubler son silence. Il pensa furtivement qu'elle devait se nourrir des malheurs de Ramplon. Ses courbes le fascinaient. Une fleur dans le fumier, pensa-t-il, puis il chassa cette pensée, y soupçonnant peut-être l'influence du vieil homme. Il la voyait maintenant couverte de mains qui ondulaient harmonieusement sur sa peau. Seul son visage émergeait de cette foule amoureuse, torturé par le plaisir, glissant doucement vers ce point d'extrême jouissance qu'il aurait voulu appréhender pour en partager avec elle la tangible nécessité. Son érection soudaine interrompit sa réflexion et il se sentit dans l'obligation de dire quelque chose, n'importe quoi qui l'éloignât de ses désirs naissants.

— Je m'excuse pour tout à l'heure, gargouilla-t-il avec une précipitation qui amusa Saïda. Il se vexe de la voir sourire.

— C'est drôle, dit-elle, mais chaque fois que vous entamez une conversation, c'est pour vous faire pardonner quelque chose. D'autant plus drôle qu'il n'y a rien à pardonner. Votre faiblesse convient à Félix. C'est un ogre, Félix. Il faut vous en méfier. Tout est clair pour lui, et il voudrait que rien ne le soit pour les autres. Il s'amuse à vous faire souffrir.

— Vous exagérez, il n'est pas méchant. Je ne connais rien de son passé.

— Pas plus que moi. Et le passé n'explique pas tout.

— Et bien sûr, il sait tout de vous.

— De A à Z. Je lui ai donné les perles. Il en a fait un collier. Voilà avec quoi il m'étrangle. S'il vous offre quelque chose un jour, refusez-le.

— Il m'arrive de penser que sa complexité n'égale pas la vôtre.

— Je sais me défendre, croyez-moi. Je pourrais vous mettre dans mon lit.

— Et vous ne le ferez pas.

— Je vous aime bien comme voisin. Je crois que je ne pourrais pas me passer de vous. Vous m'êtes indispensable.

— Je vous aime bien aussi. Surtout à cause de mon fils.

— Je l'adore, dit Saïda.

Son visage s'éclaira en prononçant ces mots. Elle laissa un moment le silence faire écho à ses paroles puis elle dit :

— Je ne m'explique pas cet amour. Vous permettez que je parle d'amour à ce sujet ? Oui, je l'aime et je ne sais pas pourquoi. Toutes ces questions me troublent l'esprit. Allez donc voir ce que fabrique mon petit mari. Dessoulez-le si c'est possible. Allez ! Allez !

Elle le poussa en riant hors de la cuisine. Il se retrouva nez à nez avec Ramplon qui amusait son regard dans les reflets d'une bouteille qu'il agitait dans la lumière.

— Par exemple, grogna-t-il, vous l'avez chatouillée ! Je vous croyais un peu rentré. Ne vous répandez pas sur ma femme. Je pourrais vous le reprocher un jour. Restons bons amis.

— Ah ! Ramplon, cessez de vomir sur vos malheurs. Si nous parlions de choses moins précieuses pour éviter vos sautes d'humeur.

— Et les aplats de votre esprit sans détails !

Thomas haussa les épaules.

— Vous ne m'avez encore rien dit de votre jeunesse, dit-il. Je sais tout ou à peu près des vieux jours qui vous tourmentent. Ça vous ferait-il pas plaisir d'évoquer vos jeunes années, qu'elles s'épanchent dans votre vieillesse et en garantissent l'authenticité.

— Que me dites-vous là ? J'ai piétiné mes vieux rêves il y a bien longtemps. Si longtemps que je n'en ai même pas gardé le souvenir.

— Je ne vous crois pas. La mémoire est tenace, quand bien même on aurait arrondi quelques angles. Mais si vous voulez vous taire, et bien occupons-nous ailleurs.

— Savez-vous qu'au temps de mon adolescence, j'ai écrit un livre ?

— Un livre ! exulta Thomas. Nous y sommes. Il vous reste quelque chose.

— À vrai dire non.

— Vous l'avez détruit !

— Je m'en suis senti dans l'obligation, plus tard, pour quelque raison obscure que je ne m'expliquais pas clairement, et encore moins aujourd'hui, puisque ça ne me concerne plus. Je crois, au fond, que j'ai voulu me respecter moi-même. Il me fallait une preuve de ma bonne volonté. Et j'ai jeté au feu le dernier souvenir tangible. Sur le coup, cela m'a procuré presque du plaisir, tant je l'avais désirée, cette impitoyable destruction, et parce qu'elle m'avait contraint à de douloureuses hésitations. J'ai écarté le doute par cet holocauste, avec un petit pincement au cœur, tandis que les pages se consumaient. Lorsque le feu s'éteignit, le manuscrit était entier, avec ses pages noires recroquevillées les unes dans les autres, et ma main, plus impitoyable que ma pensée, s'est abattue sur ces cendres. Et que croyez-vous qu'il advînt ? Mon souvenir s'est aplati, tout bêtement.

— Vous en parlez avec un peu de regret, non ?

— Ce que je regrette, jeune homme, ce sont les insondables moments que j'ai passés à écrire. Je rêvais le génie, je le croyais possible, je m'en sentais capable. Mais l'acte qui succède au rêve est toujours une déception, et les pages se sont accumulées, de déception en déception, jusqu'au renoncement. L'œuvre est restée inachevée, informe, et pendant des années, avant que le bûcher ne la dévorât, je l'ai supportée comme on supporte la présence d'un infirme, avec une sorte de dévouement apitoyé qui me décevait. Je ne peux pas aujourd'hui regretter d'avoir aboli cette infirmité puisque j'avais déjà commencé de vieillir.

— Vous ne me direz pas ce qu'il contenait, cet écrit ?

— Si. Mais sa forme m'échappe totalement aujourd'hui. J'aurais voulu ressembler à ce qu'il y a de meilleur et j'ai dû emprunter beaucoup. À cet âge, on emprunte avec la ferme intention de tout restituer le jour où le génie sera le vôtre. En fait, on emprunte à cause de l'impuissance qui est la marque annonciatrice d'un manque de génie. C'est bien ce qui justifie, à mes yeux du moins, la future destruction. Après tout, au moment de détruire, on détruit ce qui ne nous appartient pas. Je me suis donc retrouvé seul avec moi-même et je ne me connaissais pas, ayant consacré toute mon étude à la connaissance d'un bien d'emprunt. Plus tard, on hésite à se détruire soi-même, et on amorce la pente descendante qui s'accélère vers la mort. La vie est inutile, et la mort justifie ainsi sa nécessité.

— Quelle poudre aux yeux ! fit Thomas qui se désespérait. Si j'avais quelque roman dans ma calebasse, dont je serais l'auteur, même emprunté, que de longues heures de lectures je me réserverais aujourd'hui !

— Mettez-vous à l'œuvre. Noircissez des pages. N'avez-vous pas quelque personnage en tête ? Tenez, inspirez-vous de ma personne. Changez le nom, cherchez les raisons de votre choix et exposez-les dans un ordre strict. C'est comme cela que l'on fabrique du roman.

— J'ai bien songé à quelques sujets, mais je crains de m'en attribuer l'origine à tort. Et puis, les mots m'échappent. Ils n'ont plus de sens quand je les écris.

— Cela vous arrive de concevoir la fin de votre roman comme un but. Voulez-vous que je vous révèle un excellent exercice littéraire ?

— S'il ne vous a pas réussi, comment pouvez-vous prétendre à son excellence ?

— Parce qu'il n'est pas de moi. Souvenez-vous que je vous ai dit avoir passé ma vie entière à m'abreuver de la pensée des autres. Là est mon originalité, immobile comme l'ordinaire. Imaginez votre personnage. Donnez-lui un corps, le vôtre, le mien, choisissez-lui le corps qui définit déjà sa réussite ou son échec futur.

— Vous parlez déjà de la fin.

— Non, je ménage le coup de théâtre final. Notre homme, c'est bien normal, écrit un livre, ou tente de l'écrire, voyez selon ce que votre inspiration vous dicte. Mais tandis qu'il écrit, son âme se détache de lui, petit à petit, au fil des mots qui s'accumulent. Il s'en aperçoit ou pas, peu importe. Si oui, vous écrivez un chapitre sur sa découverte épouvantable, sinon vous en écrivez un autre sur l'épouvante que vous cause son ignorance. A la fin, mais il n'y a pas de fin possible, l'homme doit cesser d'écrire, avec le sentiment d'avoir achevé son œuvre. Comme celle-ci est à la mesure de toute créature humaine, elle est imparfaite et par conséquent, toute son âme ne s'y trouve pas. Un épisode tragique relate la séparation de corps entre l'écrivain et son œuvre. Le livre s'en va vivre sa vie d'âme imparfaite et, toujours assis à l'endroit qui lui sert d'écritoire, notre écrivain se morfond. Le voilà vidé de son âme, presque amnésique, mais il lui en reste encore un morceau, à peine tangible, mais dont l'évidence le frappe. À ce point qu'il découvre le sujet de son prochain livre : comment ce reste d'âme va croître dans son esprit, au prix d'un effort surhumain et devenir, petit à petit, une âme nouvelle. Entre-temps, on peut supposer, à tort ou à raison (réservez-vous un chapitre pour en débattre) que l'écrivain est mort et ressuscité. Le premier livre, vous lui donnez un titre qui évoque la mort et le deuxième, un qui soupçonne une résurrection dont vous faites profession de foi. C'est-à-dire qu'au choc des deux livres, qui forment le roman, vous avez inventé la vie. Vous êtes désormais en mesure d'écrire tous les romans qui vous titillent l'esprit.

— Je crois, dit Thomas, secouant la tête, que je ne vais rien écrire du tout. En tout cas rien qui ressemble à cela.

— Désolé de ne vous avoir pas convaincu.

— Je suis coulé, vampire d'homme que vous êtes !

— Et vous m'en voyez ravi. Trinquons aussitôt à votre perplexité et évitons de remuer le couteau dans la plaie.

— Je crains que vous ne soyez pas capable de cette sollicitude.

— Remarquez que le personnage ne meurt pas, ce qui est le rêve de tout artiste. Ce qui témoigne que l'artiste est une absurdité et l'art, un outrage à la raison. Autrement dit, le plus grand tort qu'un homme puisse faire à un autre homme.

— Vous balayez devant votre porte.

— Et je me trouve toujours mieux si j'y réussis. Mais je n'ai pas entendu, si je ne m'abuse pas, votre version sur le sujet.

— Instinctivement, je prendrais le contrepied de la vôtre, si je pouvais. J'écirais simplement une lettre d'amour à ma défunte femme, en y mettant cette sérénité douloureuse dont je sens si bien les effets. Vous comprenez cela, Ramplon, une lettre d'amour ? Imaginez-vous, non pas l'écrivain qui vous sert d'exutoire, mais un personnage de mon acabit, ni brillant ni, je crois, tout à fait ordinaire. Vous me direz qu'il n'écrit pas. Justement, il n'écrit pas de ces sortes de choses que les écrivains écrivent. Il écrit une lettre. Et il ne parle pas de ces sujets qui semblent vous passionner l'esprit, que vous avez loquace. Il parle d'amour. Il écrit une lettre d'amour qui redit ce qui l'a séduit. Il n'en rajoute pas (comment le pourrait-il ?). Il redit simplement parce qu'il s'est aperçu que l'origine de son chagrin réside justement dans cette absence de mots. Ou bien il accumule les lettres, et les collectionne. Ou bien il refait sans cesse la même lettre, pour la parfaire.

— C'est là une préoccupation d'écrivain qui ne concerne pas votre personnage. Disons qu'il accumule. Il n'écrit pas un livre, il collectionne.

— Eh bien souhaitez-moi de longues nuits d'écriture.

— C'est qu'il le ferait, le bougre ! s'écria Ramplon en remplissant les verres.

Ils s'observèrent un moment, les yeux dans les yeux. Ramplon dit :

— Je songe quelquefois aux attitudes possibles de Saïda après ma mort. Croyez-vous qu'elle pleurera ? Mais là n'est pas l'important. Je vous rêve près d'elle, l'un consolant le veuvage de l'autre, et le marmot qui trépigne entre vos jambes en réclamant sa pâtée. C'est peut-être ce qui arrivera, mais cela ne me concerne pas. Quel avenir pourriez-vous avoir, si rien ne le vient pimenter, par exemple si quelque engrenage rebelle vous destine le fauteuil roulant ou je ne sais quel outil en délire qui mette fin à votre vie d'ouvrier, nouveau chapitre. Ou bien c'est elle, au détour d'un passage clouté, ce corps délicieux définitivement abîmé par le sort. Ou bien c'est lui qui vous supprime la vie de cet insupportable marmot, supprimant le lien, ou le ravivant. Les gens de votre espèce sont l'ordinaire de la vie. Il vous faut du tragique, du tragique simple et sans détail, sinon vous sombrez dans l'obscurité qui fait qu'on ne peut rien dire de vous sans risquer de paraître terne et amateur de superfluités. Je vous imagine, et mon inquiétude ne vous relève pas. À moins que je détienne la clé d'un destin digne de votre imagination.

La musique les éclaboussa tout à coup. La fanfare s'était arrêtée au pied de l'immeuble. Ramplon ne broncha pas, soit qu'il fît un effort pour ne rien laisser paraître de son irritation, soit qu'il n'entendît rien de ce qu'il se disait à lui-même. Thomas fila sur le balcon. Une fusée l'aveugla. Tout amusé d'assister à un pétilllement d'images que la musique rendait encore plus délirantes, il se mit à hurler des onomatopées qui paraissaient l'enchanter. Il prenait un bain de cacophonie pour laver les incohérences que Ramplon avait dessinées dans son esprit.

Saïda était apparue près de lui. Elle tenait l'enfant dans ses bras et lui montrait du doigt les différents endroits de la fête, les fusées qui pétaient dans le ciel, les instruments qui s'agitaient sous les casquettes, les robes qui chatoyaient entre l'ombre et la lumière, et les visages rayonnants qui apparaissaient aux fenêtres, peinturlurés ou masqués, complices de la fête et tout le spectacle se bousculait dans la tête de l'enfant qui retenait les couleurs, interrogeait les reflets et cherchait à deviner l'ombre. Saïda riait de toutes ses dents et le secouait tendrement dans son giron, rythmant son enthousiasme comme son intérêt. Dans la bousculade de sensations qui couraient sur lui, il pouvait voir le visage de son père qui clignotait comme une ampoule de guirlande, la bouche grande ouverte d'où rien ne semblait sortir, ou comme si toute la mascarade s'échappait d'elle et se répercutait sur les obstacles dont le ciel était le plus haut. Les bruits s'effaçaient d'un coup quand les couleurs se mélangeaient et tour à tour, un grand trou noir lui occupait les yeux quand la musique venait l'assourdir et le baigner de vertiges. Il croisait des regards, devinait des rires ou des enchantements, l'espace autour de lui se peuplait d'étoiles sonores, les cris exigeaient qu'il rît comme il aurait voulu mais, tandis que ses poumons se bousculaient dans sa poitrine, sa bouche restait muette. Il sentait l'air filer sur sa langue, sa langue se raidir, les lèvres s'étirer jusqu'à lui faire mal. Il agita les bras et donna des coups de pied dans l'air pour pousser le bruit qu'il avait en dedans, le jeter dans cette animation délirante, pourvu qu'il s'y perde, se confonde même avec un reflet de lumière. Il fit si peur à Saïda qu'elle recula d'un coup dans la salle à manger et se jeta avec lui sur le lit. Il s'entendit alors crier et, tout surpris de l'effet qu'il fit sur Saïda, la tira vers lui pour poursuivre son cri dans son oreille. Il la sentit peser sur lui puis il s'enfonça dans cette chair chaude et humide qui l'engloutit d'un coup. Il flottait maintenant dans un silence qui l'étonna. Son petit corps s'apaisa. Elle lui murmurait quelque chose dans l'oreille, qu'il ne comprit pas. En réponse, il enfouit ses mains dans la chevelure qui versait sur lui et attendit que quelque chose vînt les déranger. Les bruits de la rue s'estompaient. Saïda gisait sur lui comme un rêve immobile qui annonce le réveil.

— Ces explosions collectives me ravivent toujours le cœur, disait Ramplon qui avait rejoint Thomas sur le balcon. Tenez ! s'écria-t-il, regardez celle-là qui expose ses seins. Ne croyez-vous pas qu'il y a mieux à faire ? Les mœurs se dégradent, vous dis-je. Quelle idée un jour de Noël !

— Taisez-vous, Ramplon, dit Thomas sans regarder le vieil homme. Vous allez tout gâcher avec votre cynisme de retraité. Je crois qu'il me reste encore un peu d'air. Descendons. Vous valerez avec une de ces filles délurées.

— Vous oubliez votre enfant. Un peu vite, je trouve.

— Au diable les enfants ! Descendons, vous dis-je !

Thomas s'éclipsa soudain. Ramplon écouta sa course dans l'escalier, puis il le vit arracher une fille à la foule et disparaître aussi soudainement dans l'agitation de la rue.

— Est-il fou ? fit Ramplon, rentrant dans la salle à manger. Ce jeune homme va s'user le cœur. Il ne contrôle plus rien. Est-ce que je divaguais à son âge ?

Il se laissa aller dans le fauteuil. Tandis que sa tête s'enfonçait dans le dossier, il vit l'enfant et Saïda sur le lit.

— Je crois que notre jeune voisin s'est évadé ce soir. Ne l'attendons pas.

Elle ne répondit pas.

— Je suis fatigué, dit Ramplon. Vieux, triste et fatigué. Et toi tu sommeilles, rêvassant de la maternité que je ne peux t'offrir. A quoi rêve-t-il, lui ? Pas grand-chose sans doute dans cette cervelle en formation. Son père court les rues aux bras d'une putain qu'il ne baisera pas. Et moi, je monologue, vieux clou que je suis. Un verre de plus ne me fera pas de mal. Deux même, et tous ceux que le bon Dieu m'accordera de boire, jusqu'à ce que j'en crève ! O Blanche, Blanche, ma toute petite, que t'est-il arrivé ? Mais qu'est-ce que tu as fait à ton vieux père ? Est-ce que j'ai mérité cette infortune ?

Le vieil homme sanglotait. Sous ses larmes, le portrait qu'il étreignait s'anima. "Rien n'est de ma faute, mon petit père, dit Blanche de sa voix suave. Et tu n'as pas tort de souffrir. Nous nous aimions tant tous les deux. C'est Thomas la cause de tout. Tu le sais !

— Ah ! celui-là ! si je le tenais ! Mais bon Dieu, il m'échappe chaque fois que je crois l'étrangler pour de bon. Cet homme est une couleuvre !

— Ne crois-tu pas, mon petit père, qu'il t'a encore échappé ce soir ?

— Mais tu es là, toi, ma douce petite. Comme je t'aime !

— Je t'aime moi aussi, autant que je déteste Thomas. Tu avais fait de moi une fille heureuse et bien faite. Il a détruit ce que tu m'avais donné.

— Mais pourquoi ne m'en avoir pas parlé ? Pourquoi avoir agi de cette façon ? Tu serais venu pleurer tout contre moi, je t'aurais consolée, j'aurais reconstruit ta vie, je t'aurais arrachée à l'enfer. Mais tu n'as pas songé à moi. M'avais-tu oublié ? Ce maudit homme t'avait-il ensorcelée à ce point que ton père n'était plus rien pour toi ?

— La honte m'a rendue folle. Mais les morts n'ont pas de regrets. Ils souffrent non pas de regretter, mais de n'être plus rien pour les vivants.

— Tu es tout pour moi. Je te chéris là, tout contre mon cœur.

— Ce n'est qu'une photographie, mon petit père, rien qu'une photo du temps de ma mémoire. Nulle honte se lit sur mon visage.

— Blanche, ma petite ! Mais de quelle honte me parles-tu ? De quoi pourrais-tu avoir honte, ma toute pure créature ?

— Ma bouche souffrirait de te le dire. Je me tairais à jamais.

— Je tuerai cet ignoble individu. J'écraserai sa superbe !

— Mais qu'as-tu donc fait pour l'écraser ? Tu l'as regardé vivre, et tu t'es simplement réjoui de son malheur. Ta passivité ne me console pas.

— J'ai vécu trop longtemps dans le malheur. J'ai appris à pleurer. Aujourd'hui, je hurle de douleur à la pensée que tu aurais dû me survivre. Mais le sort ne l'a pas voulu. Ma mémoire plonge ses mains dans la pourriture qui te ronge. Je t'ai connue si belle, si joyeuse. Jamais je ne t'ai vue pleurer, sais-tu ? Mais quand j'ai vu ce revolver maudit, j'ai compris que tu t'étais cachée pour pleurer, seule, loin de moi, et silencieuse, comme si j'étais sourd ou que tu le croyais. J'aurais entendu tes plaintes, ma petite, et rien ne serait arrivé. Je vieillirais doucement, je ne serais pas devenu la bête que je suis, sentant la mort déjà, mais la vivant sans cesse. Oh ! que cette douleur est atroce !

— Mais je ne souffre plus, petit père, et comme je te l'ai dit, je ne regrette rien. Cependant, ton déclin me tourmente. As-tu l'air d'un vieillard seulement ? Les vieux n'inspirent pas le désespoir. Tu meurs d'une façon si atroce.

— Est-ce que tu n'es pas morte atrocement toi-même ? Je me régalerai sans doute de ma mort, mais je me plaindrai toujours de ne pas connaître l'horreur de la tienne. Ma fille, tu m'as horrifié. Et je ne cesse de t'imaginer dans cette posture épouvantable. Tes sourires grimacent maintenant dans ma mémoire. Je souffre tellement que la haine n'a pas de prise sur moi.

— La haine, petit père, mais c'est elle qui t'arracherait tes angoisses. Ne l'ai-je pas haï ?

— C'est la haine, ma toute petite, c'est la haine seule qui t'a tuée ?

— Non, c'est vrai, mon père. Pas la haine. La honte dont je sentais mon corps pétri. Il ne m'a jamais aimée.

— Mais quel corps, ma chérie ! De quel corps me parles-tu ? Blanche, ma petite, je veux que tu me parles de ce corps. Je veux tout savoir de lui. Ne me cache rien. Blanche, reviens ! Je ne veux pas avoir rêvé. Réveille-toi ! Tu n'as pas le droit d'abandonner ton pauvre père !

Ramplon s'était brusquement levé. Le portrait lui échappa des mains. Il vacillait. Il prit appui sur la table, la tête pendante, qu'il secouait frénétiquement.

— Félix ! Félix ! pleurnichait Saïda derrière lui. Mais que t'arrive-t-il ? Tu as trop bu. Tu devrais te coucher. Voilà où te mènent tes abus.

— Tais-toi, Saïda ! Tu ne comprends pas. Tu n'es pas faite pour comprendre. Tu es faite pour bien des choses que j'estime mais tais-toi, tu ne comprendrais pas. Ma tête est déjà assez embrouillée. Il faut que je sorte. Je vais aller prendre l'air. Je vais marcher. Marcher me fera du bien. Cela occupera ma pensée. Je rencontrerai des fêtards. Sans doute.

— Tu as trop bu, Félix. Il pourrait t'arriver quelque chose...

— Mais quoi ? As-tu une seule idée de ce qu'il pourrait m'arriver ?

Il sortit. Sa pesante carcasse ébranla l'escalier. Assise sur le bord du lit, Saïda mordillait son mouchoir. L'enfant jouait dans ses cheveux. Il lui dit quelque chose qui la fit sourire.

— Tu as raison, mon amour, fit-elle en se levant. Je vais mettre un peu d'ordre, effacer les traces de leur beuverie, et je m'occupe de toi.

Il la regarda s'affairer autour de la table, déplaçant les objets, en emportant d'autres dans la cuisine, poussant les fauteuils dans les coins de la pièce, s'arrêter pour sourire et secouer la tête.

— Tu n'auras pas de mauvais souvenirs, toi. Je m'en charge.

Chapitre IV

Dehors, Ramplon reçut l'air vif de la nuit comme un coup de poing. Chancelant, il déambula autour du pâté de maisons, les yeux rivés au sol. Son esprit finit par s'accoutumer au tintamarre qui s'y fluidifiait. Accélérant son allure, il bifurqua et s'engagea dans une longue rue étroite qu'il ne connaissait pas. Il tremblait de froid mais sa respiration était régulière, ce qui le rasséra. Plus loin, les bruits de la fête ne lui parvinrent qu'étouffés, comme si la nuit prenait de l'épaisseur. La rue s'obscurcissait au fur et à mesure qu'il avançait. Les yeux lui piquaient légèrement, d'un agréable picotement qui fait croître des larmes chaudes, comme si la vie s'opposait avec obstination au froid contraire des aspects lugubres de la nuit. Ramplon chassait des fantômes, et s'ils s'éloignaient au point qu'il n'en distinguât plus le flottement, il les rappelait à lui. Il avait ses chiens.

Comme il l'avait souhaité, la nuit le tranquillisa, et quand il fut assez tranquille pour supporter l'immobilité, il s'assit sur une borne, redoutant le froid seulement. Il s'engonça autant qu'il pût dans son manteau et alluma le cigare qui signalait sa présence. Quelques passants furtifs traversèrent son regard comme des chuchotements discrets. Seuls le froid mordant sa chair et l'affreux cigare qui brûlait sa bouche lui semblaient réels. Il s'isola un moment dans cette réalité perverse, y goûtant du bout des lèvres comme on goûte à l'amertume agréable du fiel. Il avait besoin de palper la réalité mais pas toute, de peur qu'elle s'opposât à son désir de solitude tranquille.

Au hasard de sa promenade, il croisa une rivière où l'on s'égaillait. Observant d'un œil avide des corps nus qui secouaient l'eau, il crut de nouveau être la victime de son délire.

Il poursuivit son chemin en riant de lui-même. Plus le froid le torturait et l'exposait au délire, plus il se sentait capable de résister au bavardage de son inconscient pervers. La rivière clapotait entre chacune de ses pensées. Il y fixa le rythme de son délire.

Au bout de l'allée qui bordait la rivière, il vit de la lumière, comme un point d'orgue à sa promenade. Elle l'attira comme une mouche. Il s'y noya avec délice, buvant la nuit que ses yeux fermés lui offraient. S'il avait été plus jeune, et s'il avait senti des muscles dans sa chair, au lieu de cette intolérable paralysie, il se serait mis à danser. D'ailleurs, diverses musiques se rencontraient ici, mêlant leurs rythmes, abolissant le rythme d'où elles naissaient.

Il chercha du regard un coin pour s'asseoir, qui ne fût pas pénible à ses vieux os, et avisa une murette qui donnait sur l'oued. La nuit l'emplissait de son calme et il ne regretta pas les morsures du froid. Le cigare brûlait ses lèvres, puis il sut qu'une de ses larmes était un pleur.

Blanche lui apparaissait de nouveau, grimée comme un personnage de théâtre. Elle rayonnait d'un sourire de jeune fille qu'il savait être son œuvre, brandissant toutefois des lambeaux de chair pourris. Il eut un petit cri qu'il tenta d'étouffer dans ses mains. Mais la figure s'imposait de plus en plus, absorbant toute la lumière. Non seulement il vieillissait, mais il perdait la raison. Non pas qu'il devînt fou et débile. Sa tête était lucide, toute pénétrée de cette clarté qui ne se raisonne pas justement et dont la cruelle netteté est due à une abondance de détails que la mémoire, même fatiguée et douloureuse,

retient et énumère sans se tromper. Il lui arrivait ce qui arrive quelquefois quand le malheur domine : il n'y avait plus en lui de place pour le doute, et ses certitudes ne cultivaient que d'angoissantes questions. Il ne fit rien pour chasser ces démons. Il oublia le froid et son corps cessa peut-être de trembler. Tout absorbé dans sa cruelle tristesse, il ne vit pas qu'une ombre gesticulait dans l'allée.

Thomas Faulques luttait contre une terrible nausée. Il s'était penché sur le sol pour s'en défaire mais les hoquets sonores qui secouaient sa poitrine ne baillaient que du vent. Il rouspéta amèrement, s'adressant à son corps meurtri, lui reprochant la perversité qui voulut qu'il conclût l'ivresse par une telle nausée. Derrière lui, la fille avait perdu soudain connaissance et s'était écroulée dans l'herbe humide. Elle semblait dormir, mais le sommeil avait arrêté son corps au moment où celui-ci s'affalait sur le sol. Elle avait l'air d'un pantin désarticulé, presque obscène. Quand Thomas, renonçant à ses tentatives, se retourna, il éclata de rire en l'apercevant. Il songea, non moins rieur, qu'excepté de furtifs baisers dont elle l'avait défait avant de se pendre à son bras, il ne l'avait même pas touchée, non pas même un attouchement qu'il se mit à espérer. Se jetant à genoux, il la secoua. Elle émit un râle affreux de sonorités et d'odeurs qui l'affecta à ce point qu'il renonça. Il se releva, tituba jusqu'au bout de l'allée où une tache de lumière blafarde s'arrondissait.

Ses pas pesants se heurtaient dans sa tête, augmentant sa nausée. Il aurait voulu fixer sa pensée sur une idée quelconque, ce qui eut été possible si la fille ne s'était endormie, mais la douleur l'occupait tout entier, se signalant chaque fois par une augmentation d'intensité.

Le visage torturé de Ramplon le foudroya tout net, lui parvenant comme un coup de massue. Il demeura un moment immobile, les yeux comme accaparés par ce visage dont les contours étaient avalés par l'ombre. Il allait ouvrir la bouche, dire quelque chose dont il n'avait pas encore la moindre idée, et la tête de Ramplon se souleva, lentement, inondée de lumière. Ses yeux noirs crevaient la lumière. Thomas frissonna quand il comprit que ces yeux-là ne le regardaient ni avec l'étonnement contraint auquel Ramplon l'avait habitué, ni même avec cette cruelle indifférence dont le même Ramplon savait jouer. Thomas était sidéré par la nouveauté et épouvanté par ce qu'il reconnut être de la haine.

— Ramplon... balbutia-t-il. Il fait si froid. Nom de dieu, à votre âge !

Ramplon ne bougeait plus. Il avait l'impression d'avoir parlé le premier, sans rien dire, cela lui procura une brûlante satisfaction qu'il savoura avec délice. Thomas paraissait se désarticuler.

— Ramplon, nom d'une pipe ! Excusez-moi, mon vieux mais je suis un peu ivre...

Cette familiarité choqua le vieil homme, qui glissa brusquement de la suave délectation à peine esquissée à une colère rentrée qui le fit rougir.

— Vous êtes mal, mon vieux, continuait Thomas. Le sang vous vient à la tête, je crois. Vous pâle comme un mort d'ordinaire !

— Vous en parlez avec légèreté, de la mort, jeune homme, dit Ramplon d'une voix tremblante. Parce que vous ne la voyez que chez les autres. Croyez-vous pas qu'elle vous concerne autant que moi ?

— Oh ! ça va, Ramplon. Vous allez encore me seringuer dans un dialecte que mon état m'interdit de comprendre. Voyez pas que je tiens à peine debout ?

— Votre familiarité m'enquiquine, au moins autant que mon jargon vous défrise. Un jour, vous paierez vos impertinences.

— Non mais dites donc, Ramplon ! En voilà des manières de me gâcher la vie ! N'ai-je pas assez de malheurs, qu'il me faudrait encore endosser les vôtres. Vous n'aurez pas ma signature.

— Calmez-vous, voyons. C'est vrai qu'il m'arrive de me montrer odieux sans raison. Je me le reproche toujours.

— Odieux et cruel ! fit Thomas. Vous êtes débile ou je me trompe.

— Débile ? Vous voulez dire que je perds la raison ? Celle qui pousse les hommes dans l'entêtement à vivre, certes. Mais vous savez quelle raison m'innerve.

— Ramplon, une fois pour toutes, et que jamais ce sujet ne revienne dans nos conversations si nous en devons entretenir encore : Blanche était une adorable fille, je n'ai rien compris à son geste, pas plus que vous, et le mieux est de ne rien chercher à comprendre. Quand vous êtes venu vous installer dans sa chambre, j'ignorais que vous étiez son père, et quand je l'ai appris, j'ai simplement pensé que vous héritiez de ce maudit local. Vous vous êtes empiffré des bruits qui couraient sur les circonstances de sa mort, vous vous êtes effectivement cherché une raison, mais vous ne l'avez pas trouvée parce ce que je ne consens pas à devenir votre raison.

— Moi, ce que je sais, c'est que chaque fois que vous touchez une femme, elle en meurt. Ainsi ma pauvre Blanche, qui s'est plainte de vous, et la modique Aurore qui ne vous est pas revenue bien cher à ce qu'on m'a dit.

— Vous n'arriverez pas à me vexer, Ramplon.

— Et si vous avez touché à ma petite Saïda...

Ramplon s'était dressé d'un coup en disant cela d'une voix fiévreuse.

— Si vous avez touché à ce bout de femme...

— Je ne dis pas que ça ne m'est pas venu à l'esprit, mon vieux. Je crois que je vous ai jaloué. J'ai aussi revu et corrigé mon opinion à ce sujet, depuis que je sais le martyr que vous lui faites souffrir. J'ai peut-être une influence maligne sur les femmes, mais je ne les bastonne pas avant de les faire périr. Ah ! Ah !

— Vous pouvez bien rire, Thomas. Vous pouvez rire autant que vous voulez, cela ne vous soignera pas.

— Mais qui doit se soigner ? Vous êtes malade de haine, parce qu'il vous faut bien être malade de quelque chose. Vous voulez qu'on vous plaigne, mais qui peut plaindre ce ventre gonflé de perversités. Mettez-vous dans la tête que je suis un homme ordinaire.

— Blanche est morte par votre faute. Vous avez tué sa petite âme d'enfant.

— Je n'ai jamais tué personne, et cela n'arrivera pas. Je me vante de posséder une grande maîtrise de mes nerfs, et c'est heureux, car si j'écoutais ma conscience en ce moment où je vous parle, je vous ferais disparaître de mon existence et peut-être bien même de celle des autres.

— Blanche était toute ma vie.

— Blanche avait sa vie à elle, mon vieux. Elle ne vous appartenait pas. Nous en avons déjà parlé, et nous avons conclu alors de ne plus aborder ce sujet. Souvenez-vous. Je croyais bien avoir réussi à vous faire entendre les voix de la raison. Ah ! Ramplon, nous sommes stupides. Ce doivent être les effets de l'alcool. Nous ne sommes pas faits, ni vous ni moi, pour de telles beuveries. Notre charpente ne sait pas résister. Rentrons tous les deux.

Thomas prit le bras de Ramplon. Sous la froide humidité du tissu, Ramplon s'était durci comme un caillou. Il se dégagea brutalement de l'étreinte amicale de Thomas.

— Cette fois, vous ne m'aurez pas, Thomas, lâcha-t-il. Vous n'aurez rien de ma conscience ni de ma raison. Je ne vous concéderai rien qui contredise mes certitudes. La haine n'est qu'un sentiment. Il me réchauffe le cœur, mais mon cœur voudrait vous arracher le cœur.

— Vous ne m'arracherez rien du tout, et certainement pas ma bonne humeur. D'ailleurs, plus vous échauffez et plus je gagne en vigueur. Voyez, je me nourris de votre désarroi.

— Vous avez l'habitude, nécrophage !

— C'est ça, le mot est lâché. La conversation fait un petit détour par la préhistoire. Ça augmente le sens. En tout cas, peu m'importe si vous voulez crever cette nuit. Vous crèverez sans moi. Je ramasse la dormeuse ou je récupère la mise. Je crois qu'elle n'est plus bonne pour ce qu'on la paye. Je vais m'endormir sur mon argent, ce soir.

Thomas mima un théâtral salut et s'éloigna. Ramplon bredouillait. Au prix d'une grande douleur qui lui traversa le dos, il s'ébranla lourdement derrière le jeune homme, enfilant des mots obscurs dont la suite témoignait de son incompréhensible tourment.

— Si vous mourez ce soir, disait Thomas, prenez soin de vous recommander à dieu. Il a tant de choses à vous faire payer, ce nécrophage !

Thomas disparut dans la nuit. Ramplon abandonna sa vaine poursuite. La rage lui avait fait oublier le froid et l'humidité dont son vieux corps souffrait atrocement. Il s'était arrêté dans l'ombre, tournant le dos à la lumière, et son regard scrutait l'ombre, n'y voyant rien que de l'ombre, comme si son tourment l'avait rendu aveugle. Il s'égara dans le gouffre de ses pensées.

La fille était sortie de son éthylique perte de connaissance. Assise dans l'herbe, elle avait ramené ses jupes autour de ses jambes et grelottait en silence. Elle secouait la tête comme pour en chasser les vapeurs importunes. Elle vit alors l'ombre de Ramplon, une ombre immobile et pesante qui lui inspira quelque frayeur. Elle s'éclipsa comme un animal.

Ramplon retourna s'asseoir sur la murette. Sa rage s'était éteinte. Il était dépité, honteux même. Il s'était conduit comme un dément, ce qui ne lui ressemblait pas. Sa haine, cependant, ne se trouva pas diminuée par les reproches qu'il s'adressait maintenant. Des reproches qui ne lui faisaient pas violence pour autant, et le confortaient dans l'idée que ses esprits lui revenaient avec facilité. Goûtant ce terrible moment sans morosité, il réussit à balayer les incohérences obsédantes qui lui arrivaient du fond de son âme. Il abordait une sorte de tranquillité douloureuse qui lui paraissait aussi désirable que le sommeil, mais il ne désirait pas dormir. Il rêvait éveillé, maîtrisant le rêve et lui dictant sa conduite. Il pourchassait des souvenirs très anciens dans une âme de

chasseur, en reniflait les odeurs lointaines comme un animal les perçoit, et soupçonnait un incalculable bonheur au bout de cette traque confortable, sans embûche et sans faille.

Thomas était revenu.

— Cette salope ne m'a pas rendu mon argent, dit-il, mais ce qu'elle m'a dit de vous m'a inquiété. Je vous ramène chez vous.

Ramplon lui offrit le spectacle d'une tête étonnée.

— Vous n'allez pas bien, mon vieux. Rentrons.

— Rentrer, dit Ramplon dont la voix était bien celle d'un vieillard. Rentrer ? Je suis bien ici. La colère que je vous ai fait supporter m'a quitté aussi soudainement qu'elle m'a pris.

— Je m'en réjouis. Soyez sûr que je m'en réjouis, mais je me sentirai mieux lorsque nous serons bien au chaud, devant une tisane.

— Pffff ! dit Ramplon en souriant. Cent cinquante épices ! Non, je rentrerai le moment venu. J'ai bien le temps de voir le jour.

— Ce n'est pas le jour que vous verrez au bout de la nuit.

— Vous n'avez que ce mot-là à la bouche !

— Délirez si ça vous chante, mais faites l'effort de vous ressaisir. Saïda doit s'inquiéter. Nous lui avons fait faux bond.

— Elle se drolote en compagnie d'un bambin.

— Oui, mais nous ne la dérangerons pas. Nous nous mettrons au lit.

Ramplon se frappa le front.

— Je vous hais, Thomas. Je vous hais et je vous maudis.

— Ne recommencez pas, Ramplon. Je ne suis pas une pierre et j'ai du mal à vous supporter. Mais de là à souhaiter votre mort.

— Elle vous délivrerait parce que je vous hante.

— Je ne crois pas moi non plus aux fantômes. Faites un effort et levez-nous cette carcasse refroidie. Cette nuit ne sera pas sans conséquence sur votre santé. On croirait que vous vous méprisez.

— Je me mépriserais si cela devait vous coûter.

— Mais que voulez-vous donc me faire payer, Ramplon ? Les fruits de votre imagination délirante ? Ils sont amers, verts comme la mort, ils n'ont rien bu que les soleils de pierre dont on croit orner les tombes. Cessez de me statufier. Je ne suis pas votre héros, pas plus que Blanche n'est votre création. Je sais ce que vous avez raté, mon vieux, et je vous plains, mais quelque soit votre tristesse et le degré de votre folie, je ne vous permets pas de m'assommer avec vos délirantes suppositions qui m'agacent. Vous comprenez ? Vous êtes une mouche à merde et vous me prenez pour un cadavre. Mais je suis bien vivant et capable de vous faire mal si je veux.

Disant cela, il poussait Ramplon du bout des doigts. Celui-ci versa par-dessus la murette. Thomas pensa : "Mais que fait-il ?", puis il entendit la dégringolade du corps entre les rochers. Il pensa : "Qu'ai-je fait !" et se penchant par-dessus la murette qu'il étreignait douloureusement, il vit Ramplon qui gisait plus bas, comme une ombre, immobile et énorme. Il regarda vers l'autre rive puis de nouveau l'endroit où gisait Ramplon. Des larmes d'effroi, comme une sueur, troublaient son regard. Il ne vit plus rien qu'un brouillard qu'il traversa comme une furie.

Chapitre V

Sa bouche s'était asséchée au point de lui faire mal. Ses jambes étaient secouées de violents spasmes. Une de ses mains flottait dans l'eau. Il ne savait pas laquelle, et l'angoisse s'empara de lui, d'un coup, tandis qu'il cherchait à le deviner. Il aurait voulu se sentir capable d'un mouvement, mais il savait que c'était impossible, que son corps lui échappait et que rien de ce qu'il maîtrisait encore n'y pouvait quelque chose. Cette absence de corps l'effraya, et l'idée qu'il allait mourir l'occupa tout entier, abstraite, abolissant toute sensation et toute autre idée qui aurait pu adoucir ses derniers moments. Il se dit : "Je vais avoir une mort horrible". Et la douleur s'amplifia, par crans, irrésistiblement, lui criant la cruelle vérité avec une force qui l'en convainquit. Il cessa de lutter et en même temps, il s'apaisa. Il entendit d'abord sa respiration, comme une suite irrégulière de hoquets affreux, puis la vue lui revint et il vit Thomas descendre le long du parapet. Il regarda cette ombre s'agripper aux rochers, glisser entre les ombres d'autres ombres, venir à lui avec une lenteur étrange comme si elle devait s'éterniser ainsi, descendant vers lui et s'éloignant de lui. Il fut presque joyeux lorsque Thomas arriva enfin à se dépêtrer de cet enchevêtrement d'ombres calculées pour le faire souffrir. Il avait un air ahuri qu'il ne lui avait jamais connu jusque-là. Il parlait sans s'interrompre, sinon ravalier sa salive, mais Ramplon ne l'écoutait pas, il sentait sa voix, il la sentait s'amplifier dans sa tête meurtrie, et il se rasséréna enfin en se disant qu'il venait d'échapper à la mort.

— Ramplon, nom de dieu ! Que vous arrive-t-il ? Dans quel état êtes-vous ? Nous sommes d'absurdes personnages, je vous le dis. A quoi nous mènent nos conversations ! Il ne faut pas bouger. Chercher du secours. Les médecins sont à la hauteur de ce genre de pépin, croyez-moi. Il ne faut pas que vous preniez froid. Le froid, voilà l'ennemi dans ce genre de situation. Ne faites rien. Avez-vous mal ?

Ramplon n'avait plus mal. Il se sentait bien même.

— Ne dites rien, fit Thomas dont l'affolement réjouissait le vieil homme. Mes questions me rassurent, c'est tout.

— Si je pouvais vous les arracher, qu'elles ne vous servent plus !

La réponse paralysa Thomas, puis :

— Ne parlez pas, Ramplon, dit-il. Ne dites rien. Même à l'article de la mort, vos paroles puent votre esprit détraqué.

— Je vous ai dit que vous sentiez la mort à plein nez, narguait Ramplon. Je vous l'ai dit et voilà ce que je deviens. J'ai contracté la maladie qui ne vous ronge pas, vous.

— Taisez-vous, Ramplon. C'est un stupide accident.

— Un accident ! Comme la mort de Blanche est un suicide, et celle d'Aurore un malentendu avec la nature. Et vous pensez que cette fois on vous croira ? Vous songez encore à tromper le monde. Mais vous pouvez trembler, jeune homme : je ne mourrai pas avant de leur avoir dit la vérité et ils m'entendront d'une autre oreille cette fois ! Ils ne se moqueront pas d'un vieillard sénile. Ils écouteront un homme détruit. Ils seront effrayés par cette destruction, et s'ils ne me plaignent pas (pourquoi me plaindraient-ils ?) ils ne manqueront pas de vous faire payer tout le mal que vous pourriez leur faire.

— Vous débloquez, Ramplon. Je crois que vous allez mourir.

— Et cette certitude, vous pensez qu'elle m'étonne ! M'est-il venu un seul instant à l'esprit que vous êtes venu ici pour me porter secours ? Vous me pensiez mort, pardi ! Une chute pareille ! Vous vous demandez comment un si vieux corps a pu opposer une telle résistance. Résistance bien inutile, je crois. Mais votre crime ne sera pas parfait cette fois.

— Mais de quel crime parlez-vous, vieil imbécile ? Êtes-vous fou ? Et vous iriez raconter ça, pour que votre haine s'en abreuve à jamais. Cela ne se voit que dans les romans à bon marché. C'est de la tragédie pour fonctionnaire. Personne ne vous croira, vieux fou. Ne m'a-t-il pas semblé que vous vous êtes jeté volontairement ? Mais je ne vous crois pas capable d'un suicide. Vous n'avez pas contrôlé un geste de recul, ou vous avez cru qu'il y avait un dossier à la chaise, et vous avez commis la dernière chute, qui vous est fatale, rien de plus. Rien de plus, vous entendez ?

— Personne ne croira ce raisonnement. On vous accusera.

Thomas admira le calme du moribond. Il eut un geste de dépit et regarda le vieil homme en souriant :

— Vous me faites marcher, rit-il. Sacré Ramplon, vous me la faites payer, votre folie, n'est-ce pas ? Allons, relevez-vous, et cette fois, rentrons pour de bon. Nous avons besoin de dormir tous les deux.

— Pauvre Thomas ! souffla Ramplon. Vous perdez le sens des réalités ou bien vous êtes d'un cynisme terrifiant. Vous me brisez le corps sur les rochers et maintenant il vous semble, à ce que vous dites, que c'était pour rire. Et de chasser la mort comme une servante.

Cette réflexion exaspéra Thomas.

— Soit, dit-il. Si ça vous amuse de mourir comme Elpénor, dormez en paix. Moi je rentre me coucher. C'est douillet chez moi.

Il escalada les rochers vivement et bientôt il arpentait d'un pas alerte les rues noires de la ville, l'esprit tout occupé à la pensée d'un sommeil réparateur. C'est le mot, songea-t-il. Il faut réparer. Ce qui l'amusa. Cependant, il n'était pas au bout de ses émotions. Ayant conclu en lui-même une fin quelque peu sommaire, il allait, d'une rue à l'autre, presque flânant malgré un pas rapide. Et il se heurta presque à Ramplon, lequel se tenait tout droit, les bras croisés sur la poitrine et le reluquant de cet air qu'il prenait toujours quand il cherchait à avoir le dernier mot, ce qui était toujours le cas, on s'en souvient, quelque fût l'objet de la conversation. Thomas frappa dans ses mains, non pas pour applaudir, mais comme font certains pour manifester l'étonnement que leur cause un événement abrupt.

— Mais quel diable êtes-vous, Ramplon ! s'exclama le jeune homme.

Il bouscula Ramplon, mais celui-ci s'opposa. Thomas sentit une force incroyable le soulever de terre et l'y contraindre de nouveau avec une autorité saisissante. Il retrouva un air d'étonnement hagard et muet qui égailla le vieil homme.

Et puis tout se passa très vite. Thomas s'était senti soudain envahi par une incalculable faiblesse et il constatait presque sans réaction la subite puissance musculaire du vieillard. Il fut précipité sur un banc qui le blessa, supporta de puissantes mains qui le contraignirent dans son affligeante immobilité puis l'horreur le saisit, foudroyante. Il se débattit de toutes ses forces, ragea contre la vanité de ses

mouvements, hurla jusqu'à se faire mal, mais la vérité s'imposa, inévitable et définitive. Puis son souffle s'éteignit. Il laissa tomber sa tête sur le banc. Le vieillard haletait, grognait, débitait un monologue inintelligible. Thomas demeurait inerte. Toutes ses forces l'avaient abandonné. Il reçut la semence du vieillard avec un soulagement honteux mais réel.

Le vieillard se retira. Thomas ne bougeait pas. Il gisait à plat ventre sur le banc. Son derrière semblait une tache de lumière. Ramplon se rajusta, soufflant comme une bête entre ses dents serrées. Il s'attarda un moment, regardant Thomas d'un air apaisé, attendant peut-être une réaction qu'il aurait voulu violente, mais le jeune homme ne bougeait plus.

Ramplon s'éloigna. Thomas put le voir longtemps, marchant d'un pas frémissant sous les réverbères, puis il ferma les yeux. Un cri naissait au fond de lui. Il crispa tous ses muscles pour l'étouffer. Il sentait maintenant le froid mordre dans ses fesses nues.

Là-haut, Saïda déposait un petit santon dans la crèche. L'enfant se tenait près d'elle, les mains sur les yeux.

— Maintenant tu peux regarder, dit-elle. L'enfant Jésus est né.

Son cœur s'emplit d'un immense bonheur au spectacle des yeux émerveillés du petit Thomas qui se demandait par quel mystère le santon était apparu entre les autres santons.

— C'est parce que tu as bien fermé les yeux, dit Saïda.

Deuxième partie

Aliène du temps

Autant te dis-je des satires, que les Français, je ne sais comment, ont appelées coq-à-l'âne, en lesquels je te conseille aussi peu t'exercer comme je te veux être aliéné de mal dire...

Joachim du Bellay - Défense et illustration de la langue française.

Psychologie de l'injection causale

"Je n'ai pas vu les calosomes !" dit Angèle (car je lui montrai cette phrase).

"Moi non plus, chère Angèle, - ni les chenilles. - Du reste, ce n'est pas la saison ; mais cette phrase, n'est-il pas vrai - rend excellemment l'impression de notre voyage..."

André GIDE - *Paludes*.

I

Les nations pédagogues l'emportent toujours sur les courants doctrinaux qui la traversent ou tentent de l'atteindre depuis d'autres territoires. Il n'est pas difficile de comprendre sur quoi reposent ces courants vectoriels : leurs tentations, leurs convoitises, leurs aspirations, leurs exigences, etc., ne sont pas en cause ici. Pas plus que leurs moyens doublés le plus souvent de cruauté, d'actes désespérés, d'abus inacceptables et de pratiques algiques aux masques rituels ; la littérature quotidienne, dont les fins sont prospères et promises à plus de triomphes encore, ne se prive pas d'en dramatiser, selon d'ailleurs des règles toutes goebbelsiennes, les évènements croissants et la constance délétère. Les nations pédagogues, dont les visées ne sont pas, *en comparaison*, forcément respectables, suivent plutôt le fil des convictions conçues comme les échelons d'une croissance logique rigoureuse ; et quand la rigueur vient à manquer, on fait alors appel à des intentions difficilement contestables.

II

Une illustration flagrante de la *méthode* occidentale consiste par exemple à revenir sans cesse à la religion chrétienne par le détour d'une *justification* des miracles. Cette protestation est une tentative adroite et très documentée de *moderniser* une religion qui sent le moisi depuis longtemps. Depuis Luther, on n'a pas cessé, de ce côté de la contestation, de trouver, en quelque sorte, d'autres raisons de croire. Du coup, le miracle est un mythe, là où l'athée en nie tout vertement l'existence. Si le miracle est quelque chose, alors il est. Et comme il n'existe pas, parce qu'il n'est pas "croyable", il - j'abrège - faut le *démythologiser*. Ainsi la foi demeure ce qu'elle est, inébranlable, et la *crédibilité* des Écritures s'en trouve augmentée, du moins d'un point de vue moderne, c'est-à-dire à partir d'un monde où Dieu est remplacé par l'abstraction mathématique ou le plaisir immédiat, selon les espèces et les moments. La modernisation des religions passe par une critique constructive des *conneries* écrites en un temps où elles ne devaient d'ailleurs pas être beaucoup plus crédibles mais où la menace était plus tangible et plus proche. La justice inquisitoriale ne s'exerce plus chez nous, mais elle est encore efficace dans les territoires d'où nous vient la meilleure contestation de notre *genre de vie*. Celui-ci, par démythologisation plus ou moins consciente et intentionnelle, est devenu le

meilleur garant des libertés individuelles et de la vie tranquille qui s'ensuit. Qu'on soit des citoyens *responsables* comme les Américains ou des sujets *assistés* comme les Français n'est qu'une question de détail, de doctrine secondaire qui ne remet pas en cause les fondements de l'édifice occidental (qui est la seule supériorité actuelle).

III

À ce genre de nation, il suffit de dire "non" pour s'en exclure. Ce dépouillement, qui ne va pas toujours sans difficultés, - mais que sont les difficultés comparées au danger ? - est d'ailleurs assez peu pratiqué par des ressortissants plus soucieux peut-être de confort que de raison. Par contre, une fois exclu, on n'appartient plus à rien puisque ce "non" équivaut aussi à un refus des dictatures de l'esprit. L'*habeas corpus* ne concerne que les signataires réguliers, les baptisés de la Constitution, les spectateurs du boulevard national. Si on peut légitimement espérer changer les dictatures quand on y est inclus, rien n'autorise l'esprit occidental à croire qu'il peut, par le simple exercice de sa pertinence, changer quoi que ce soit à la progression lente et précise de la société où il a vu le jour ou qu'il a adoptée pour ne pas paraître trop étranger aux filiations héréditaires. De là à dire "oui", en accompagnant sa déclaration de réserves réputées non écrites, on a vite fait en somme. Car au fond, ne visons-nous pas plutôt l'amélioration sensible que l'anéantissement pur et simple ? Nous ne construisons plus depuis longtemps, nous édifions autant par habitude que par incapacité à imaginer autre chose. Le commerce du rêve s'installe à l'endroit exact où nous sommes impuissants à ne pas rêver. Ces plongées dans le sommeil cathartique ont l'avantage de nous régénérer, nous réservant aux moments de reproduction que nous avons aussi améliorés puisque nous pouvons dès maintenant envisager de nous reproduire sans y prendre du plaisir. On s'accroche encore à des principes de droit civil qui ne recouvrent plus rien de véritablement important, mais *le dialogue est engagé*. L'accroissement de nos possibilités prend un virage géométrique. Nous accusons les effets d'une accélération prometteuse. Mais comme nous sommes encore en guerre, cette fois économique mais toujours fratricide, les territoires étrangers en payent les frais, ce qui leur donne à penser qu'ils sont aussi sur le pied de guerre, et ce n'est évidemment pas le cas. Le monde s'est organisé autour de notre impossibilité matérielle de dire "non" et le "non" des étrangers n'y figure même pas comme paramètre : au mieux, c'est une anecdote, au pire, un prétexte.

IV

Pour vivre, donc, en Occidental, qu'on le soit ou non, par conviction, filiation ou erreur congénitale, il faut accepter les injections de substance ; on s'en nourrit tous les jours, plus ou moins consciemment, à peine révolté par la quantité et la diversité des *solutions*. Parmi ces solutions, les imaginaires ne sont pas les moins dangereuses tant elles apparaissent finalement comme de purs produits de divertissement. Une psychotechnie est donc mise en œuvre, mais sur quels fondements à ce point apodictiques ? Traquer la drogue, la substance paralysante et exutoire, va devenir l'objet incessant, pour ne pas dire obsessionnel, de toute réflexion qui prendra pour sujet les raisons de vivre ou de continuer d'exister. Si ce "non" imprononçable est tout ce qui reste de l'intention de se révolter, c'est bel et bien le suicide qui marque les prolégomènes à l'intention de vivre. Injecter, c'est paralyser l'acte suicidaire ou en préparer le terrain sacrificiel. Si le Droit est

la partie visible de la nation constituée, le Suicide en est la vie cachée, d'autant que l'attente lui donne finalement raison.

V

De la nécessité du rêve comme système alimentaire à une pratique somme toute eugénique de la disparition, la vie est conçue comme partie d'un tout, comme pièce non dotée du pouvoir de mettre en échec les pièces plus efficaces et plus prospères d'un système qui peut jouer à n'importe quel jeu pourvu qu'il soit démonstratif, démythologisant, inhibiteur et palliatif. Conditions qui exigent la plus grande rigueur dans le traitement des révoltes et des maladies internes au système et plus encore vis à vis de tout ce qui se foment dans cet ailleurs nourricier dont les poisons agissent comme des catalyseurs du moindre défaut de la cuirasse.

VI

En Occident, et c'est une constante, la *croissance* est fonction de la *modernisation* des concepts vieux comme le monde, de la *démocratisation* des aspects flagrants de la vie communautaire et sans doute de la *culture* des moyens d'exister pour espérer. Moderniser, démocratiser, espérer. La leçon est la plus efficace qui n'ait jamais été donnée à l'humanité, à la diversité qui la donne à son tour à l'esprit en proie à des velléités d'uniformisation. Leçon qui ne s'arrête sans doute pas là, tant va la cruche à l'eau. Politiciens, commerçants et religieux, comme larrons en foire, décrivent des graphes facilement résolus par le rêve et le silence des landiers que nous sommes. Comme il n'y a pas d'Orient, comme cet Orient n'est pas l'Orient mais ce qui reste après que les lois se sont appliquées à ces ensembles conquis à la fois par le même rêve et un silence toutefois moins docile, la géographie du monde ne se dessine plus sur une carte mais dans un espace complexe où le transport et la communication sont vecteurs tandis que les flux économiques et les courants d'idées forment les territoires de tous les conflits.

VII

On n'en finirait pas de décrire cette nouvelle aventure de l'homme dans la propriété de l'homme qui ne laisse rien aux animaux et peu à ses semblables. La même douleur existentielle marque le front de ceux qui ne sont pas assez fatigués pour s'arrêter enfin, en marge d'un luxe qui apparaît comme le meilleur moyen, face aux propositions miraculeuses et sanctifiées, de calmer la douleur et de tranquilliser l'embroussaillement neurologique qui nous guette. Le corps entre en phase aqueuse à la dernière seconde d'existence et au premier instant d'anéantissement. On voit bien que si nos seigneurs occidentaux et les princes de l'ailleurs vivent au-dessus de nos moyens, nous avons quelque rapport avec la masse gluante des animaux et des hommes qui en sont réduits à les imiter pour survivre. Le traitement n'est pas le même, pourtant, selon le degré de modernisation, selon l'ampleur de la démocratisation et selon la teneur en air libre de cette espérance qui fait les beaux jours des prophètes, des saints et des exemples de probité spirituelle.

VIII

La vie comme maladie de l'esprit. Et la mort comme angoisse. C'est tout ce qui nous reste à un moment donné de cette existence caractérisée par les conditions qu'imposent la liberté surveillée, le peu de chance d'établir un lien d'égalité entre deux êtres dont l'un se sert de l'autre, et la dose d'humour ou d'abandon qu'il faut avaler pour croire un seul instant que la fraternité est possible en dehors d'un combat. À quoi correspondent presque parallèlement la modernisation (liberté), la démocratisation (égalité) et l'espérance (fraternité).

IX

Ces rencontres de contenus significatifs et signifiants ne sont pas dues au hasard. Il ne s'agit pas de *rencontres objectives*. La leçon occidentale s'établit sur une recherche dense et précise qui a déjà affûté ses couteaux dans sa propre chair. Les applications se déplacent simplement vers d'autres ensembles, elles concernent maintenant la totalité de l'humanité. Rien n'est plus possible en dehors de ces calculs savants. Pas un seul territoire n'esquive ni n'a les moyens d'esquiver ces compositions infaillibles. Autrement dit, toute *guerre du pauvre* est vouée à l'échec. Peut-on, en cas de pauvreté, d'étouffement, de maladie incurable, attendre que ces *crises de désespoir* finissent par changer le cours d'une Histoire qui n'est plus la nôtre mais celle qui est prévue ? La puissance de destruction de l'Occident est telle et la menace de l'Ailleurs est si probable, que notre "oui" l'emportera toujours sur les "non" dont la somme n'atteindra jamais la hauteur humanitaire d'un "non" capable de tout changer, et pas seulement l'Histoire.

X

On s'attend en général à un effet de vases communicants. On accepte le martyre de populations entières sans trop se mobiliser contre nos propres armées et nos contingents entrepreneuriaux. Petit à petit, songe-t-on, il y aura moins de morts injustes et plus de compréhension mutuelle. On y arrivera, à cet équilibre... Mais rêve-t-on vraiment d'un équilibre entre la force et le droit d'exister, ou d'une stabilisation de l'épreuve endurée au profit de la tranquillité de l'esprit, du corps, des œuvres, des institutions, des souvenirs, de l'attente même que nous promettent nos actes aujourd'hui comme si demain n'était pas possible autrement ? Détordre un fer à cheval est une épreuve de force, mais le remettre à l'endroit relève de l'interprétation abusive de ce qu'on peut attendre de la précision et de la clarté.

XI

Mais la question, s'il s'agit d'en affiner les chances de réponse claire et précise, n'est-elle pas plutôt : que se passerait-il si leurs princes ne nous ressemblaient pas au point quelquefois d'en avoir honte ou du moins de s'en cacher par tous les moyens que la coutume et la tradition proposent à leur esprit en déroute ? Leurs princes, pourquoi ne sont-ils pas nos alliés dans ce que nous attendons de nous-mêmes ? Saura-t-on jamais, pour répondre pertinemment à cette question, qui sont-ils avant d'être des princes ? On en reviendrait sans doute à penser qu'ils sont eux aussi de notre côté du monde, fabriqués et conditionnés comme nous naissons. Au bout de ce compte de l'exercice humain, il se pourrait bien que leurs sujets soient infiniment isolés, parfaitement en

marge de l'humanité à laquelle ils n'appartiendraient plus que par un fil biologique facile à rompre à l'issue d'une habitude nonchalante de la *vérité scientifique* agissant à l'endroit même où s'est exercée la complexité inachevable de la philosophie un peu vite reléguée aux oubliettes comme moyen d'attente.

XII

Notre crédulité, sur laquelle repose nos achats, pourrait bien servir un jour de moyen d'entreprendre la division de l'humanité à l'avantage de la tranquillité des consciences. Les plus grands crimes humanitaires ont été commis par l'Occident. Les Arabes avaient le sens d'un commerce bienveillant. La leçon ne les a pas servis finalement eux-mêmes et notre *complexité* apparaît maintenant plus proche de la nature humaine. Nous avons gagné dialectiquement avant de nous imposer. La religion révisé ses conneries avec des réticences d'enfant gâté, l'état s'empare du domaine humanitaire pour accroître sa crédibilité, et la masse incroyablement passive dont nous sommes l'explication promet de ne pas attenter à son existence parallèle à des misères franchement indiscutables, elles.

XIII

Évidemment, on pourrait remonter aux origines pour chercher puis trouver les premières ébauches de ce monde trinitaire. Les sciences dites humaines (comme s'il pouvait y en avoir d'autres) fourmillent d'explications qui, une fois vidées de leur substance molle, n'expliquent pas ou en tout cas ne suffisent pas à convaincre tout le monde, même après avoir éliminé, comme à l'encan, le monde trop enclin à l'ignorance des connaissances fondamentales.

— Qu'on s'évertue à établir des chronologies toujours mises à l'épreuve d'un temps spatialisé pour les besoins de la cause,

— qu'on trace les cartes colorisées par le temps malgré les efforts de spatialisation, — qu'on trouve ce qui se savait intuitivement,

— qu'on retrouve ce qu'on avait perdu de vue ou de temps,

— que la trouvaille surgisse du néant ou de l'emploi méthodique des ressources rassemblées à grands frais, etc.

— au bout du compte ce qui est *dicible* peut à la rigueur servir d'exemple, de point d'appui, de ruse ou de procédé pour continuer comme si la connaissance, peu conforme au savoir en dépit des efforts de coïncidences où l'analogie reprend ses droits, contenait aussi les complexes jubilatoires qui ont tant d'importance au moment de choisir.

XIV

Trop de sciences finit par limiter la science comme on clôture un pré aux vaches. Elles finissent seulement par être bien gardées. On n'explique pas ainsi leur existence. Qu'il s'agisse de garantir à l'humanité toute l'énergie dont elle ne dispose pas, de mettre sur pied les moyens du voyage extragalactique, d'assurer le bien-être par le soulagement des douleurs et le remplacement cybernétique qui vaut toujours mieux qu'une jambe de bois, qu'on enfrenne les simples règles du respect dû à l'être et à l'existence dans des intentions louables au fond, après réflexion, ou vu l'impossibilité de faire autrement, que

certains se sentent même du coup plus proche de Dieu et de tout ce qu'on fourre dans cette pâtisserie nourricière d'espoir, —ce fatras de sciences plus ou moins exactes ne rejoint pas, même en allant au plus simple, le plus enfantin des graphes donnant satisfaction de graphe à l'esprit qui le contemple comme un pur produit de l'esprit pour une fois certain d'avoir atteint *quelque chose*.

XV

Mais sont-ce là des raisons suffisantes pour s'en remettre maintenant, comme je vais tenter de le faire, à une psychologie dite *littéraire* dont les usages quelquefois désuets ne font pas florès chez les ouailles trop occupées à balayer le dallage de leur temple, ni en terrain voué comme par fatalité joyeuse à l'observation et l'expérimentation objectives des faits ? Pourtant, il suffit d'un peu d'humanité pour ne pas prendre le risque de se *déshumaniser*, c'est-à-dire de trop donner à ce qui existe peut-être et pas assez à ce qui pourrait avoir un sens. Ici, la psychologie littéraire ne donne rien à l'allégresse religieuse et peu à la jubilation scientifique. C'est que le bonheur tourne le dos, par définition semble-t-il, et que les cris de joie de la philosophie sont aussi, par esprit dialectique, des silences d'angoisse.

XVI

Réfléchir (se tourner vers l'objet en question), sinon penser (en concevoir le verbe), c'est d'abord se débarrasser des carcans de son époque. Or, le plus évident, c'est la science. Je n'ai pas dit la théorie, qui n'est pas forcément scientifique ni *ipso facto* d'origine scientifique. Je n'exclus donc pas les positionnements philosophiques. Par contre, les croyances de toutes espèces, de par le caractère naïf voire niais de leurs conceptions, et à cause des pratiques qui en entretiennent la survivance, ou pire la persistance, ne sont pas invitées à modérer le cheminement conséquent de l'esprit au travail d'un peu de clarté jetée non pas sur l'ombre mais sur l'objet lui-même.

XVII

La *modernisation*, dont les sciences, aussi peu organisées que possible, sont le fer de lance, est empreinte d'une religiosité chargée sans doute de boucher les trous ou de mettre de la lumière à la place de l'ombre. La rigueur dite scientifique s'aplatit devant les nécessités contingentes. Ce jeu n'a pas de règle et pas de spectacle. C'est un jeu mécanique, un mouvement interne, c'est la fragilité conceptuelle d'une activité dont le champ d'application est trop stratégique et pas assez humain pour être crédible, pour inspirer une confiance telle qu'elle se confonde avec la croyance qui l'appelle. À tout prendre, l'Occidental choisit le bien-être.

XVIII

Comment concevoir le bien-être sans en moderniser le lit conjectural ? Et comment faire table rase sans risquer d'y perdre la langue ? La fragmentation qui s'ensuit est un concours de circonstances. La poésie demeure ce qu'après tout elle a toujours été ; mais les sciences se créent, se transforment, disparaissent ou résistent à l'épreuve des applications. L'Histoire s'en trouve chamboulée périodiquement et le partage des terres continue d'alimenter la chronique. La modernisation consiste essentiellement à calmer la

douleur et à pallier les mutilations et autres problèmes fonctionnels. Comme elle n'a aucun pouvoir sur l'esprit autrement que par la joie d'acquérir et de posséder, la religion joue le rôle de dame de compagnie, attentive aux détails qui finiront par avoir de l'importance. On n'a pas pu concevoir un Occident sans religion parce que la science ne produit que des instants de bonheur, un ravissement qui ne tient pas devant l'exigence de réponse que pose la question d'une existence finie dans un monde infiniment concevable.

XIX

La *démocratisation*, qui échoue chaque fois qu'elle pousse un peu loin le bouchon égalitaire, joue avec l'homme cisailé par l'optique des facilités et la promesse des utilités. L'empêchement, qu'il soit d'origine juridique ou religieuse, réserve la contrainte aux résistances trop documentées. Comme l'homme est d'abord un survivant, il s'approche plus vite de la *facilité* que de ce qui menace son horreur des situations complexes ailleurs qu'au spectacle où il a aussi son rôle à jouer. Démocratiser, c'est commencer par garantir cet accès rapide et modique. On n'envisage pas de démocratiser dans une complexité intrinsèquement croissante, ce qui satisferait les tenants d'une poésie radicale, par exemple. Se couler dans un lit est tout de même plus agréable que d'en creuser les apparences à deux doigts du rêve qui attend que le sommeil reprenne ses droits.

XX

De même, on ne comprendrait pas que quelque chose d'aussi facilement acquis n'ait pas quelque *utilité* immédiate. On ne consent jamais à attendre dans ces conditions. Or, *l'attente* est le principe qui rend possible la démocratisation. D'autant que cette attente est en grande partie occupée par le travail ou ce qui est une conséquence du travail, les loisirs ou le chômage. La démocratisation n'est pas autre chose que la pacification des mœurs. De nos jours, les troubles viennent de l'extérieur, sous forme d'attentats qu'il est difficile de prendre pour des actes de guerres (ce qu'ils sont). On a aussi affaire avec l'avarice de ceux qui possèdent l'essentiel. L'esprit alors coule facilement vers des horizons moins démocratiques qui d'ailleurs ne déplairaient pas aux puissants. Comme quoi le terrorisme de l'étranger pourrait bien servir une contre-démocratisation. Car la démocratisation n'est pas, comme la modernisation, une nécessité existentielle pour l'Occident. Elle n'est peut-être qu'un accident de l'Histoire. Le peuple demeure l'objet de toutes les attentions, qu'il s'agisse de lui faciliter la vie, ou de la lui prendre, ce qui la complique toujours. Des décisions planent au-dessus de ce débat presque secret.

XXI

À moins de se mortifier carrément, je ne vois pas comment un être humain normalement constitué pourrait se satisfaire des propositions religieuses, évangéliques en ce qui nous concerne, pour *faire face* à la réalité qui fait de nous des instants d'une humanité impossible à *dire*. L'*espoir* ne naît pas de la prière, au contraire il la prête à tous les remaniements rituels dans une espèce de quête de la perfection qui ne peut que s'achever en délire. La proximité de l'oubli rend les manipulations délicates. On a vite fait de sombrer dans l'abus des substances non symboliques. Avaler ce qui est ou n'est pas

le corps divin n'atteint pas le cœur même de la question qui est physique. À ce stade, une évaluation des substances est inévitable. Et à ce train, la prise en main des moyens de l'espoir par l'état est une nécessité. La justifier relèvera du discours juridique tant que la pratique de l'injection causale ne sera pas devenue d'un usage courant. De la maîtrise opératoire dépendra le sentiment d'appartenir à la fraternité promise par les affiches...

XXII

Science-fiction ? Aujourd'hui, on veut nous faire croire que boire de l'alcool est mauvais pour la santé et qu'en n'en buvant plus du tout, on ruine tout un secteur de l'activité économique. Autrement dit, en buvant l'alcool sans y chercher l'ivresse mais seulement un plaisir n'ayant rien à voir avec le plaisir tel qu'il se conçoit par exemple dans un lit, on essaie de procurer ce qui n'a aucune chance de pallier l'espoir ni de condamner à un oubli qui se traduit par des frais hospitaliers inacceptables par la *fraternité*. Alors on boit pour oublier. Ce qui alimente le système hospitalier en charges supplémentaires et consolide carrément une activité économique qui ne demande qu'à continuer de se nourrir de la différence. L'Occident, comme on le voit, est à la recherche de l'espoir, d'un espoir à la mesure de ses ambitions évangéliques. Mais ni l'hostie ni aucune drogue n'y participent, au contraire on pourvoit à l'oubli. Ce qui détruit dangereusement la construction sociale. Sans atteindre l'enrichissement de fabricants de drogue difficilement surimposables au-delà d'un raisonnable qui impose du coup sa pertinence. Quand ils sont *imposables*.

XXIII

C'est sur ce terrain glissant qu'un peu de *psychologie littéraire* peut éclairer, sans prétention cognitive mais simplement comme moyen d'*action*, —c'est philosophiquement *défendable*—, ce que l'Occident met à la merci d'un *étranger* qui n'a pas dit son dernier mot : la religion, le fascisme et l'oubli. La thématique ici en jeu se complète :

- modernisation /liberté /religion ;
- démocratisation /égalité /fascisme ;
- espérance /fraternité /oubli.

XXIV

Dans ce tableau synoptique, on croise ce qui me semble représenter les trois *divagations*, pour reprendre un terme mallarméen, qui précarisent clairement l'Occident, lequel d'ailleurs ne se prive pas d'en jouer, à titre romanesque, quand c'est de l'intérieur qu'arrive le vague à l'âme. Il n'est pas un roman, un drame, écrit ou projeté, qui ne s'en inspire de près pour gagner du terrain sur la banalité et l'anonymat. Des croissances narratives emplissent les dialogues de personnages de plus en plus porteurs d'idées sous le prétexte qu'ils sont *représentatifs* des sentiments coureurs de l'aventure quotidienne. Ces fictions se vident de tout contenu proprement artistique pour laisser le champ à une *esthétique de l'éthique* qui a remplacé l'élan peut-être naturel de l'homme vers tout ce qui sort de l'ordinaire, le merveilleux par exemple, ou la complexité chatoyante de la diction forcée par le verbe lui-même.

XXV

Comme il s'agit non pas de réfléchir, et moins encore de penser, mais de choisir entre plusieurs idées dont les unes sont bonnes et les autres mauvaises, on a vite fait de s'exhiber avec les siens ou au contraire de plonger dans les épanchements d'une solitude qui, de nécessaire par instant, devient la commande de l'instant. À ce jeu (de hasard), le gagnant ne gagne rien (Hemingway) d'autre que l'équanimité ou le rôle, loin des vociférations du pamphlet et des brisures de mots échappées d'un dernier moment qui n'en finit pas. L'atténuation des pratiques et des conventions procède d'une méthode d'ordinaire appliquée à l'enfant dans les moments choisis pour son éducation : la menace de privations se précise avec l'âge, toutefois, et on ne manque pas d'en vérifier l'infailibilité, surtout que l'entourage, prêt à beaucoup, ne l'est pas à tout. L'enfance se conclut par une trahison et non pas par la perte d'une innocence trop liée à des considérations palliatives du mystique (avec ou sans Dieu - religion ou poésie).

XXVI

La première divagation touche à la liberté, au droit d'exister et de se constituer si ce n'est déjà fait : c'est la *foi*. La *rigueur* des raisonnements théologiques est à ce point perverse que, reconnaissant par exemple que le Christ est objet de la science au même titre que l'homme (parce qu'il s'est fait homme), il n'est cependant point *démythologisable*. Chaque fois que la religion semble avancer, autrement dit améliorer ses moyens de communication, un arrêt est finalement prononcé au moment où le doute pourrait légitimement s'appliquer à la proposition en cours. Et quand la religion s'arrête de penser, elle impose la foi comme seul recours *désormais*.

XXVII

Ces raisonnements se déroulent comme un spectacle. Ils sont soumis à une dramatisation, insoutenable en ce qui concerne les christianismes. Cette durée qu'on interrompt dès l'instant où l'esprit se sent inspiré par le doute systématique, est la contremarche de la foi, le butoir qui impose sa hauteur, l'explication de l'ascendance dont ces démonstrations se remplissent par seul souci d'écrasement. Apportant de l'eau au moulin de ceux qui s'inquiètent pour l'avenir de leurs croyances, sans toutefois convaincre l'ensemble des *ministres* qui considèrent que la *tradition* a fait ses preuves, cette facilité rejoint l'utile et pourquoi pas l'agréable quand elle tombe dans l'oreille des suiveurs dont on ne saura pas s'ils sont sincères ou si, sur ce terrain essentiel à la survie, ils ne sont que le portrait de leurs mentors.

XXVIII

Car à la foi qui est incroyable, s'oppose la symétrie du doute. Seulement voilà, ce n'est pas la place du doute, ce n'est pas en s'exerçant à cet endroit de la pensée qu'il a des chances d'atteindre le cœur de la question posée par la divinité, à laquelle la foi répond *pour empêcher les autres de répondre*. La religion agit par prolifération. Si son influence a diminué, loin de tomber en désuétude, elle a gagné en densité, d'autant que l'Islam, éternellement *nouveau*, principe même de la *nouveauté* en matière religieuse, propose

une autre influence dont la pauvreté et le désarroi pourraient bien s'accommoder finalement. La question n'étant pas de savoir ce qu'on gagne au change (ou ce qu'on y perd), la foi comme loi de composition se porte bien. Ses applications sont nombreuses, tant son efficacité est spectaculaire. Elle a sans doute (mais comment le savoir si...) gagné d'autres domaines de la passion, même des passions les moins méritoires (nous n'en manquons pas).

XXIX

La foi est un outil dialectique puissant avant d'être une tradition, c'est-à-dire l'abscisse de la tranquillité. Elle s'en prend aux fondements même de la liberté. On la retrouve jusque dans les *intimes convictions* que la justice assène quotidiennement à l'innocence et à la raison. Priver l'esprit du droit à poursuivre sa pensée, non seulement fait le lit de la religion et des institutions qui s'en inspirent, mais surtout pose la question des limites à ne pas dépasser sur le terrain des modernisations en tout genre. Les religions occidentales ne sont plus les ennemis majeurs de la liberté, mais la foi, qui les instaure dialectiquement comme psychologiquement, est le cancer de la modernisation. On n'a pas fini, malgré la beauté moderne de nos laboratoires, de ménager ce moment sensible et périlleux de nos raisonnements. D'autant que la foi se pose aussi en combattant des risques que la modernisation annonce au détour de ses inventions. La foi serait perverse (elle pervertit le raisonnement) et menteuse (elle entretient une chimère), ce qui l'éloigne de la narration, de l'imagination, du rêve, de la fantaisie, de tout ce qui fonde l'activité artistique toujours visée par des considérations morales nettement abusives.

XXX

Coincé entre la nécessité d'inventer sans cesse pour alimenter le moteur même de l'Occident et le risque que le doute fait courir à la foi, il n'est pas étonnant que l'Occident ait choisi d'associer le commerce à la liberté. La connaissance est ainsi laminée soigneusement par ses applications et le pouvoir ne change pas de mains. La puissance militaire est un des produits de cette activité minutieuse. Le spectacle continue, avec la différence infime que la *parole* n'est plus l'apanage des grands. Mais c'est une parole brisée qui nous parvient, quand elle arrive à se faire une place au soleil qui finalement n'éclaire que la profondeur de ses blessures, autre spectacle dont la foi se nourrit *religieusement*.

XXXI

Ce qui revient sur le tapis, en ces temps de guerre économique entre les états de l'Europe et les états *européens* unis d'Amérique (l'Occident, ne serait-ce pas tout simplement l'Europe ?), ce sont ces "réticences" historiques au "commerce et liberté" qui prévaut sur toute autre posture. L'éventail de ces divergences fraternelles va assez *naturellement*, comme dans une conversation chargée de l'approfondissement et de l'épuisement du sujet, de l'étatisme mercantiliste (colbertien) français aux ressources toujours vives du totalitarisme allemand, en passant par la législation "organique" de l'Espagne, toujours un peu catholisante et roublarde, et le goût du Pouvoir qui acoquine l'Italie avec le Vatican. Les nations européennes concernées par ces réticences, qui n'en sont pas moins soumises à des efforts d'adaptation, sont les anciennes dictatures de

l'Europe, toutes responsables, à des titres et degrés divers, du massacre généralisé qui a marqué à jamais l'Europe sans possibilité d'oubli majeur : la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne, l'Italie, et j'en passe. La résistance au libéralisme d'inspiration essentiellement anglo-saxonne prend sa source dans ce qu'il y a de moins exemplaire d'un point de vue humaniste : le fascisme et ses variantes nationales. Le communisme, à la fois humaniste et totalitaire, n'a pas résisté à l'épreuve du temps historique ou aux flagrances de la critique, et n'a joué que le rôle de résistant (efficace et héroïque) et d'opposant (rarement judicieux et franchement douteux).

XXXII

Si le rêve de la jeunesse a été violé par les fascismes, il a été brisé par le communisme. En ces temps d'adaptation et d'urgence, les "deux partis" sont imprégnés de ces ignominies, sans parler du passé bonapartiste qui figure toujours au Panthéon comme une amélioration notable du système mis au point par les monarchies. L'Histoire, plus que les données géographiques, parcourt la pensée européenne comme si elle était chargée de l'innervier dans le cadre d'une irrigation conçue pour faire exister l'Europe en dépit de la réussite libérale qui préfère inonder le monde de ses produits et de sa mentalité "protestante".

XXXIII

De l'autre côté de l'Atlantique, on s'est déjà *amusé* à imaginer ce que serait devenu le "monde" si les puissances de l'Axe avaient gagné la Seconde Guerre mondiale. Si l'on en croit Philip K. Dick, il se serait alors trouvé un romancier pour imaginer le contraire et toute la machine policière se serait mise à la poursuite de ce manuscrit iconoclaste. Alors que jamais les puissances "alliées" n'ont cherché à réduire l'influence de Dick sur la pensée de ses contemporains. Imagerie sans doute, spéculation philosophique ou méditation sur l'*action* au détriment de la *connaissance*. Le *Maître du Haut-Château* n'aurait alors qu'une valeur esthétique que le lecteur pourrait estimer en fonction d'une idiosyncrasie plus marquée par les problèmes personnels que par l'influence de l'Histoire sur les comportements électoraux.

XXXIV

Le fascisme ne commence pas par le *mépris* mais par l'idée qu'une partie de l'humanité est réellement inférieure et donc utilisable et destructible. Le mépris naît de l'échec de la pensée fasciste. C'est un recours appliqué à une haine inassouvie et à l'offense causée par la survivance qu'on *désire* anéantir ou soumettre sans réelle possibilité de se mettre à l'œuvre maintenant que l'Histoire a parlé. Il est vain d'attribuer à cette posture politique les qualités d'un sentiment qu'on peut toujours espérer raisonner par l'éducation ou l'explication. Une idée se combat. Mais quand elle a pris racine dans son propre échec, il devient nécessaire de négocier avec le mépris. Sale boulot qui revient au politique par délégation. Car on s'en lave les mains.

XXXV

Toute société abrite des mœurs pacifiques et d'autres qui le sont moins ou pas du tout. On ne légifère jamais, ou du bout de la langue, sur ce qui touche aux domaines paisibles

de la vie sociale. Par exemple, on ne s'attarde pas trop à réformer le droit sur l'héritage parce que cette pratique n'inspire pas le désordre : elle est respectée par ceux qui héritent et ignorée par les autres. La paix s'ensuit, à ce niveau en tout cas. Et quand il est impossible de légiférer sur des droits sensibles ou carrément belliqueux, l'exécutif envoie la troupe et bastonne. Par exemple, il paraît improbable de laisser le citoyen dire ses quatre vérités au magistrat qui possède non seulement le droit de ne pas les entendre (dans un sens judiciaire) mais encore celui d'appeler à la rescousse les forces de l'ordre et du pouvoir. Le combat est inégal et peu suivi d'ailleurs.

XXXVI

Par contre, bien des domaines du droit sentent la poudre et, si l'on se garde de légiférer à leur propos parce qu'on risquerait un chamboulement non souhaité, on est prêt à faire des concessions, à passer l'éponge, à arrondir les angles. Certaines communautés, étrangères le plus souvent, savent jouer de cet instrument pour obtenir ce que la loi ne leur donne pas, ce qui est une espèce de victoire. Mais le pouvoir demeure entre les mains qui ont donné, il n'y a pas d'autre conclusion possible, sinon on imagine assez bien le massacre (Haro sur le baudet !).

XXXVII

Au fond, les revendications d'ordre philosophique sont traitées comme des cas d'individus et les contraintes exercées par les communautés sont considérées comme des phénomènes sociaux. À l'individu, on imposera un magistrat au front buté ; la communauté se verra adjoindre les services de spécialistes, quelquefois des maîtres en matière d'analyse sociale un peu poussés à devenir au moins momentanément des inventeurs de solutions *pacifiques*. Du coup, les questions les moins *intéressantes* font la une à l'avantage de l'intérêt national qui est tout quand l'individu n'est plus rien, ce qui est le cas le plus probable si le débat est national. Quand l'individu est tout, il est seul et donc dénué d'intérêt. Plus sociable, il compromet sa pureté mais gagne en influence, celle-ci pouvant aller jusqu'au vote. Fou ou mort, on a vite fait de le caser. Brrr...

XXXVIII

Selon que l'on s'en prend à l'Ordre en individu *posté* (guetteur tranquille ou franc-tireur tendu) malgré l'universalité de la demande, ou en communauté disséminée en dépit de la relativité de l'exigence, on est traité de vaurien ou de partenaire social. Il n'est donc pas étonnant que le *mépris* prenne sa source chez l'individu et qu'il soit si bien maîtrisé par les communautés qui peuvent alors utiliser l'individu pour les opérations secrètes ou plus banalement marginales. Les marques de mépris sont les signaux qui bornent l'entreprise de démocratisation.

XXXIX

La société, au lieu de chercher à les éliminer, sauf dans le cas d'un individualisme patent, y négocie les tenants et les aboutissants de sa moralité, comme une fable qui érecte sa petite leçon au bout de sa démonstration. L'égalité n'est plus conçue comme partage équitable mais comme répartition intendante, et seule la légitimité de cette *péréquation* peut-être discutée, principe qui s'accorde mal au discours individuel même

s'il est le plus parfaitement rationnel. Les penchants communautaires y cultivent les abus d'inégalité dans le cadre d'une impunité somme toute assez bien définie par la pratique exécutive et juridique. Le risque de fascisme étant ainsi écarté, l'expression totalitaire devient pure littérature et banalité événementielle.

XL

Et le mépris devient un spectacle nourrissant à la fois la révolte qu'il inspire et la sympathie qu'il entretient. Tandis que la foi menace sérieusement la modernisation et donc l'existence de l'Occident, le mépris ne remet pas en cause les principes fondateurs de la démocratisation. Au contraire, il en assure les réactions salutaires et les apaisements exutoires. La morale est sauvée par l'individu (action) et la leçon conserve ses prérogatives grâce aux communautés *menaçantes*. Bien géré, le mépris garantit une démocratisation tranquille à défaut d'être juste.

XLI

Seul l'individu intransigeant souffre de cet état de fait. Mais il n'a pas de prise sur ce phénomène ou c'est le phénomène qui le maîtrise. Il n'y a pas d'autre alternative à l'isolement de l'individu. Seuls ses droits sont reconnus. Jamais sa raison. À lui de choisir de mépriser ou d'être méprisé, petite aventure personnelle sans conséquences universelles ni même sociales, ni influence sur les avancées démocratiques. Le mépris sert le politique, il ne peut qu'arranger l'individu (amélioration) ou le desservir (exclusion). Cette calamité n'agit pas comme une maladie qu'on peut guérir ou qui peut détruire. C'est un mal nécessaire et la démocratisation, entreprise occidentale, y nourrit sa constance de guerrière.

XLII

Si nous nous entendions universellement sur l'essentiel, et peut-être aussi un peu sur l'existence, les guerres se limiteraient à des luttes intestines, - la mort en serait d'ailleurs changée, et n'aurait qu'une influence limitée sur la marche de l'humanité vers on ne sait dire aujourd'hui quel devenir qu'on aurait alors imaginé ou sciemment découvert. Cette entente globale paraît primordiale ; sans elle, on ne conçoit plus rien d'universellement entrepris mais comme nous n'en avons pour l'instant aucune idée, force est de nous rabattre sur ce temps présent fourbi d'Histoire qui sert de marbre à nos éclaboussures et nos titillations.

XLIII

Sur quoi porterait cette globalisation ? L'internationalisme a lamentablement échoué, mais il ne s'en prenait pas aux nations. L'Islam, d'abord bon comme le pain, continue de prêcher la conquête de l'homme et il crée le païen qu'on égorge comme un cochon. La mondialisation promet la diffusion mais ne s'oblige pas à garantir un minimum vital à ses travailleurs. La philosophie elle-même ne trouve plus le chemin des conceptions et se cantonne dans le désir. La culture a remplacé le faux concept de race. Tout semble fausser les vases communicants qui apparaissent si naturellement au fil de la découverte et de l'aventure. Même le mal entre dans la complexité logique des choix pragmatiques. Comment ne pas se satisfaire quand on est sur le point de l'être totalement

(consommateur) ? Et pourquoi ne pas se révolter quand il ne s'agit plus que de se venger (injustice) ?

XLIV

À la place des ententes qui se profilent sans se donner, les négociations se multiplient, provoquant la pire des fragmentations jamais vécues par le vortex des civilisations. La terre (Géo), comme lieu, devient une proposition froidement économique et politique. L'éthique est un dogme et l'esthétique un profit. L'action bute sur des frontières inacceptables en cas de voyage et durement ressenties par le voyageur condamné à l'attente. La connaissance se complique de conditions dont on ne sait rien puisqu'elles ne nous concernent pas. Nous sommes devenus étrangers au temps, c'est-à-dire que nous nous sommes définitivement éloignés de l'idée même d'Orient. Le monde s'est occidentalisé en profondeur. D'où son image diabolique entretenue fébrilement par les derniers combattants d'un *dieu encore inexplicable* que le *dieu incompréhensible* a détrôné. Qu'espère le diable de cette lutte qui n'a plus rien à voir avec la tentation mais avec le désir ? Il se trompe, comme tous ceux qui sont aimantés.

XLV

Nous ne savons même pas dire avec plus ou moins de certitude si l'étranger est une conséquence de l'Occident, si celui-ci saisit simplement, comme cela arrive de temps en temps aux empires, *une opportunité qui risque de ne pas se présenter deux fois*, ou si au contraire l'Occident est né de l'humanité qui le désire. Aussi peu renseignés que possible sur ce terrain comme de la chose divine, il nous faut bien éprouver le sentiment qui nous impose la théorie axiomatique comme si elle était le fruit de l'intuition ou de l'évidence. L'Occidental s'installe comme il peut dans son Occident, en fonction des recommandations et des privilèges qui le déterminent, et l'étranger y profile des jetées qui l'occidentalisent sans lui donner les clés.

XLVI

Et s'il il est clair que le christianisme œcuménique est bel et bien (esthétiquement comme moralement) la religion de l'Occident, le prosélytisme religieux n'a pas fini, entre évangélisation, islamisation, brahmanisation, etc., de secouer jusqu'au trouble les eaux pauvres en idées de cette terre riche seulement en matière première et en main-d'œuvre. L'Occident y mesure avec une précision d'enfer la croissance industrielle et la qualification des personnels. Sans compter qu'il est en train de mettre la main sur une consommation de pauvre vérifiée par une simple application arithmétique : un rien multiplié par beaucoup, c'est beaucoup. Ce qui donne d'ailleurs à réfléchir sur notre propre technique infinitésimale : beaucoup divisé par le rapport du peu à beaucoup, c'est peu pour les uns et beaucoup pour les autres. C'est d'ailleurs la seule vérité occidentale qui fait rêver les princes de l'étranger. Que n'échangeraient-ils pas contre cet avantage appréciable ? L'esclavagisme est une entente qui n'a rien à voir avec la foi ou le mépris mais que la foi et le mépris entretiennent au détriment du simple droit à une vie *décente*.

XVLII

Quoi qu'il en soit, et au-delà des découpages géoéconomiques et géopolitiques, nous sommes en présence d'une humanité qui semble cultiver son Occident. Elle laisse à imaginer ce que pourrait être l'Orient avec assez de marge pour que tout le monde l'y trouve à sa manière. Elle complique jusqu'à la tragédie la vie de tous ceux qui y vivent en étrangers. Elle est une au fond, désirante et désirée, incapable de conceptualiser mais habile à mythifier et à démythologiser. Elle insinue la foi comme finalement le seul ducroire de la liberté tributaire de la modernisation. Elle entretient le mépris à la surface des luttes égalitaires agissant comme le fumier de la démocratisation. Qu'en est-il de l'espoir ?

XLVIII

La poussée modernisante élève son élite dans la foi et le mépris, assurant ainsi des airs de liberté qui n'ont jamais été vécus avec cette intensité dans les temps historiques tels que nous les connaissons. Ménageant des espaces où l'égalité joue le rôle de milieu de culture, elle favorise les émergences scientifiques et technologiques (la technologie étant de plus en plus l'ensemble des applications scientifiques à l'invention et de moins en moins le corps des métiers qui ont constitué pendant longtemps la substance même du savoir encyclopédique). Accessoirement, elle fait le lit des philosophies pourvu que celles-ci n'envisagent plus l'universalité des idées comme condition de leur validité. On préfère aujourd'hui une philosophie axée qui a peu de chance de toucher l'esprit s'il n'est pas *concerné* par des détails aussi peu quotidiens que possible. Mais sur le terrain de la fraternité, on est dans le brouillard relationnel. Un spectacle s'impose.

XLIX

Si l'espoir et l'oubli complètent l'attente légitime des foules et de l'individu, l'autre arrive comme la seule réponse à soi-même ("*Me ressembles-tu vraiment ? J'ai peine à le croire.*"). Et pourtant, il s'esquive, ne prend pas de sens, sert de lit ou d'exutoire, de confesseur ou de conseiller. Le païen (foi) et le sous-homme (mépris) rejoignent ici l'Occidental dans le cadre d'une sélection visant à l'élitisme. Les *moyens naturels* y côtoient les *ressources légitimes* dans un discours prolix en contradictions et en authenticités. Le Droit superpose l'espoir comme la Religion conditionne la modernisation et comme l'Ordre s'impose à l'esprit en cas de démocratisation et d'égalitarisme.

L

Là encore, les vieilles nations européennes se distinguent par leurs *réticences*. La perspective d'une intégration de l'étranger à ce niveau de l'action et de la connaissance n'y fait pas l'unanimité. La part réservée aux héritiers de haut sang est majoritaire par principe, augmentée d'une marge de sécurité qui réduit encore l'espace où l'étranger peut encore espérer ne pas sombrer dans les succédanés de l'oubli. Le conservatisme des foules consolide cette construction. Le sang est associé sans contestation à l'élite. Peu d'entre nous y voient vraiment d'inconvénients au moment de voter *secrètement*. En Occident, il faut toujours tenir compte que l'idée exprimée à haute voix a peu de chance de s'exprimer dans le secret de l'isoloir. Les étrangers votant rarement sur l'essentiel...

LI

Ici, on ne rejette pas forcément les théories eugénistes pour les *bonnes* raisons. On contourne plutôt les éléments de réponse pour n'en retenir que la conclusion. L'élitisme, qui n'interdit pas en soi l'égalité autant des chances que de survie, est mâtiné d'héritage, de sang, de lignée. Certes, on ne se chapeaute pas comme en terre mahométane. Mais on a nos signes distinctifs. On semble d'ailleurs y tenir comme à nos organes vitaux. Le principe est donc fortement dénaturé. Nous n'hésitons pas : choisir les plus naturellement forts, les fabriquer dans des éprouvettes, non. Ni la nature ni la science ne nous inspirent au moment de choisir ceux qui vont tenir les rênes de notre voyage existentiel. Mais l'enseignement de la nature et les réussites officielles ne manquent pas de fournir les arguments collatéraux.

LII

Les successions sont préférées aux accessions. On se méfie des nouveaux riches comme des nouvelles idées. Nous appartenons à un royaume flanqué de leçons de choses et d'expériences floues. Nous végétons entre l'air pur, de plus en plus rare, et la fiction de l'air pur, en croissance. Et c'est dans cette marge étroite, entre la *justice* proposée par l'eugénisme et le *droit* imposé par les mœurs (mettons), que l'élitisme occidental promeut ses recrutements nécessaires. On comprend mieux dès lors de quoi sont chargés les enseignements de la foi et du mépris : l'oubli se distingue maintenant par la doctrine qui l'éloigne de toute théorie trop *juste* et de toute contestation aussitôt considérée comme spoliation, du *droit* d'hériter.

LIII

La part de l'étranger dans cet exercice de la citoyenneté est négligeable, tout juste bonne à modérer la critique dans le sens d'une reconnaissance plus proche de l'abandon que de l'acquisition. L'idée de communauté y trouve un sens, certes, mais l'individu, fondé à croire d'abord en lui-même, est condamné à l'examen à la fois de ses origines et de ses capacités productives. D'où une production de plus en plus consommable, donc marquée par la reproductibilité, et une création en voie de disparition constante comme exemple de *ce qu'il ne faut pas faire*. Le modèle n'apparaît pas clairement mais la modélisation est établie avant même la mise en hypothèse des courants à explorer.

LIV

Gare, donc, à celui qui ne partage pas la foi en vigueur ; gare à celui qui devient l'objet du mépris ; gare à l'exclusion par manque de privilège, de recommandation ou de niveau intellectuel. Il n'est pas difficile, dans ces conditions, de mesurer la menace qui pèse sur soi et sur les siens - activité de pur topographe de la vie quotidienne en danger d'exclusion ; ce voyageur de surface n'a pas droit à la profondeur, droit fondamental soigneusement omis dans les rêves de charte communautaire. Si l'on se sent assez étranger à ce système, il ne reste plus qu'à en contourner les limites qu'il nous impose alors avec la force de la loi et des mœurs, quitte à user de moyens *parfaitement* inadmissibles - dont la poésie. Il faut s'attendre à des *signes* de rejet, s'y préparer d'abord, en approfondir la portée réelle, trouver la martingale comme moyen de bord à user jusqu'à la corde.

LV

Mais la lutte entre l'étranger et ce qu'on suppose être le non étranger (notion qu'on dégage par *comparaison* et non pas par calcul ni exercice de la logique) n'est pas aussi claire ni aussi définitive qu'une Saint Barthélemy. Dans un monde qui à la fois recherche le succès et s'efforce de s'adapter à toutes les attentes qui sont autant de contradictions, les limites ne sont jamais tracées comme on géométrise un ghetto.

LVI

Si l'étranger *ruse* pour passer entre les gouttes de l'amertume existentielle, son hôte (en admettant que ce soit l'hôte qui fait office de non étranger) n'en sait pas moins mettre le moins d'énergie possible à combattre les inconvénients qui découlent de cette présence certes *indésirable* mais contenue dans les limites du *raisonnable*. Là est la pierre de touche, ce désir qu'on raisonne, cette adolescence d'une maturité qui devrait trouver ses fondements ailleurs que dans une jeunesse marquée par les coups de pieds au cul et le bourrage de crâne.

LVII

Quand l'étranger ne peut guère qu'adresser les formulaires dont la teneur décide de son avenir, ce qui l'éloigne de sa supplique, l'hôte prend l'initiative d'un dialogue dont il possède les clés, même s'il consent à examiner l'à propos et la convenance des comportements que l'étranger rapproche comme l'expression d'un désir. *L'Occident est le seul endroit de l'humanité où l'on peut encore discuter*. On évitera alors de se trouver dans la situation de l'individu aux prises avec sa propre alternative, situation au sens où l'emploie les tragédies du théâtre en comparaison avec celles, moins dicibles, de la vie telle qu'elle se compte en unités de temps.

LVIII

Ces situations sont bien connues. Chacun les joue quotidiennement. Il s'agit de ne pas dépasser les limites, certes, mais c'est plus facile à dire pour l'étranger qu'à faire pour l'hôte qu'il envahit d'occupations coûteuses. Ce dernier est d'autant plus intransigeant que sa situation économique se rapproche de celle de l'étranger (cela exclut-il l'étranger riche, l'investisseur, l'apporteur de quelque chose ?). Plus on descend dans l'échelle sociale et plus âpres sont les luttes de proximités, plus argumentées aussi comme j'ai tenté de le montrer dans les "Fragments d'une conversation fragile". Plus haut, on se soucie sérieusement de ces échauffourées qui ternissent l'image "droit de l'homme" (*droit à la vie en fait*) dont l'Occident s'est affublé sans discours préalable sur son droit à s'exprimer au nom de l'humanité, des peuples et de l'individu.

LIX

Rien ne vaut alors ces montées aux créneaux de ceux qui se croient investis d'une mission pour faire tomber une fièvre qui en effet ne crève jamais l'écran au-delà du massacre anecdotique. Que contiennent en substance ces discours fragmentaires renvoyés par le son et l'image (ce qui limite la perception, *idée* fondamentale on le verra dans l'essai suivant, et rend possible justement ces discours de la philosophie ordinaire) ? Voici un petit tableau pour aider à la compréhension :

INTÉGRISME	FOI	OECUMÉNISME
TEMPLE	SCIENCES	LABORATOIRES
VIOLENCE	MÉPRIS	NÉGOCIATION
VOTE	POLITIQUE	ARMES
EUGÉNISME	ÉLITISME	PRIVILÈGES
PRODUCTION	ÉDUCATION	UNIVERSITÉS

LX

Certes, il est toujours un peu vain, surtout en matière littéraire, de dresser des cartes pour tenter de *mieux expliquer*. Littérairement, expliquer cela revient toujours à poser clairement les hypothèses de lieu, de temps, de personnage et d'écriture. Est-il bien *utile* de commenter, je suppose par voisinage de côtés et d'angles, par graphes accomplis d'un bord à l'autre, cette grille où l'Occident est circonscrit à la manière d'un pot au feu mis sur le papier (recette) ? Qu'il suffise ici d'en dégager quelques traits, quelques *caractères*, quelques essais, sachant que la littérature est un mélange savoureux, explosif, obscène, délicat, etc., entre une dose de merveilleux qui étonne et une part de psychologie qui réclame l'identification.

LXI

Cette construction en dallage n'est pas satisfaisante. Elle reprend tout ce qui vient d'être dit sans en donner la géométrie. Elle limite les possibilités de dissertation. Et surtout elle ne rend pas compte de la psychologie occidentale dont les applications ont bouleversé le monde et les conceptions du monde. Je veux dire que cette grille ne suffirait pas, par exemple, à écrire le roman qui se pointe à cet horizon de personnages déjà nommés, déjà vécus, entièrement situés dans le fracas des dénouements.

LXII

Est-ce la foi qui a tué la civilisation arabe, fleuron de la modernité, ou son expansion par arabisation qui trouve encore des adeptes dans cette géographie de l'étranger exemplaire ?

Est-ce le mépris qui a tempéré les perspectives racistes de l'Europe confrontée à ses propres étrangers ?

La démocratie raciste et élitiste, parfaitement égalitaire, garante de la liberté et source de fraternité, est-elle encore possible aux USA et quels hasards historiques en favoriseraient l'application ?

LXIII

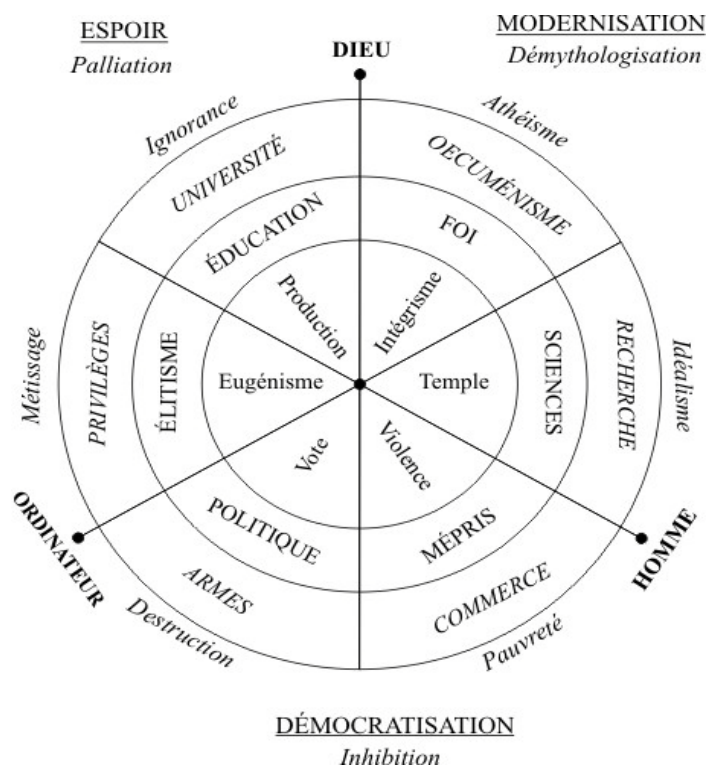
L'Occident est aussi le lieu des pires questions. Certes, son pouvoir d'adaptation au monde, qui est peut-être celui du capitalisme, témoigne de l'ampleur des discours possibles à tout moment. Qu'une situation militaire pose clairement ses hypothèses de résolution, et l'Occident peut choisir la plus grande violence (il en a les moyens) comme

les plus longues négociations. Mépris reflété par le discours politique qui s'apaise dans la pratique électorale et s'accomplit dans l'action militaire.

LXIV

Partant du petit tableau ci-dessus (qu'il faudrait calculer, raisonner et poétiser pour en donner, du moins à ceux qui sont capables d'abstraire, d'exemplariser et de dramatiser, une "meilleure idée"), on peut résoudre littérairement toutes les *situations* individuelles et collectives qui appellent une solution réelle, naturelle ou imaginaire. On gagnera ici un peu de place et de temps à laisser l'imagination et l'intelligence (j'allais écrire *le temps*) en user comme bon leur semble. On se prendra peut-être alors à rêver d'annexes uniquement ou majoritairement constituées de textes littéraires.

LXV



LXVI

Finalement, j'en resterai là pour l'instant. Diagramme ou mandala, cet encerclement littéraire de l'étranger figuré comme point central (qu'on pourrait retourner comme un gant) satisfait assez mes désirs de discours et de narration. Je me laisserai bien aller, comme au début dans les "Fragments d'une conversation fragile" (que j'ai eue avec un *facho*, m'effaçant, dit le personnage, *a contrario* de La chute) à explorer encore une

dramaturgie donnée par la parole quotidienne comme réponse à la confrontation avec l'étranger et son destin de thème littéraire.

LXVII

Peu enclin à enfermer le temps dans une explication du temps, ni l'espace dans la sensation de déplacement, je conçois que le "roman de l'étranger" n'est pas si facile à écrire. Pourtant, c'est souvent lui qui inspire le narrateur (ou le poète quand il narre) un moment poussé hors de lui par la véhémence des reproches faits à son nombril. Dehors, le style se frotte à des personnages dont l'un au moins est étranger, sinon il ne se passe rien. Et surtout, s'il n'existait pas, nous n'aurions plus à saisir au vol de l'inspiration la possibilité d'y rencontrer l'"universalité" dont sont pétris les héros.

LXVIII

La leçon ne s'arrête pas là sans doute. Elle n'épuise pas le sujet, que celui-ci soit un SDF, une passante, une rencontre fortuite, le plaisir trouvé dans une obscurité à ce point parfaite qu'on est incapable d'en désigner le précurseur une fois la lumière faite sur les ébats. Sont-ce des variations sur un même thème ou des thèmes dont le mode est le même ? La plupart du temps, quand on gratte le récit, il reste l'histoire, rarement un langage. Et les histoires s'accumulent. Quand on pense que le langage pourrait être le seul au fond ! Que dire alors des idées, de ce qu'elles rendent possible à dire, de ce qui reste une fois qu'on n'y pense plus ? On n'a pas fini d'inventer ce que le savoir suppose, ni de contempler ce que la fiction interpose entre le rêve et la réalité. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit bien des personnages de l'étranger.

LXIX

L'Occident ayant procédé depuis belle lurette, - avec quelle efficacité ! - à la colonisation du monde, cette invention du savoir et cette fiction spéculative ne sont rien d'autre que les outils littéraires d'un empire sur l'existence des hommes. Il n'y a qu'à jeter un œil sur la production littéraire contemporaine : quand le texte ne nous donne pas une leçon comparative (la comparaison est tout de même plus facile à communiquer que le calcul ou la logique) chargée de donner un sens à nos engagements (politiques et contractuels : mariage, achat, héritage, etc.), on ne nous livre guère que le spectacle de la souffrance intérieure où c'est plutôt le narrateur qui est aux prises avec les éléments de son autodestruction. L'image même de l'Occident ne ressort pas de cette activité fébrile et monumentale. Il faut la chercher ailleurs. L'étranger qui nous la donne volontiers est alors taxé d'insuffisances telles que la religion, le retard historique, l'étroitesse de vue. Ce qui est assez juste puisque l'Occident demeure un modèle, et vain toutefois si la conversation, cette fois vaste et profonde, n'a pas lieu. Que le roman finisse par devenir ce lieu où la rencontre a quelque chance de garantir l'inachevable qui est le propre des chefs-d'œuvre, est une utopie.

LXX

Il ne nous reste qu'à évoquer d'autres possibilités que l'invention du savoir et la fiction spéculative. J'imagine que ce roman, aiguillonné par tout ce qui résiste à l'Occident, ne produira pas les chefs-d'œuvre attendus de la part des meilleurs poètes, mais qu'une

existence de poisson dans l'eau s'installe toujours à la place de la modernité chaque fois qu'on souhaite nager en eaux profondes et rapides. Thomas l'obscur n'atteindrait pas le rocher dans la mer et de là, il ne pourrait encore éviter les attouchements de reconnaissance sectaire.

LXXI

Le feu ou la lumière. Brûler sur place ou ne plus voir... venir. Ce serait donc le sens à accorder à ces injections causales qui modèlent notre psychologie. Au lieu de lutter contre la folie ou les défauts de caractère, le personnage, au-delà de sa disparition de voyelle, serait le texte d'une révélation de soi au sein d'une communauté peu préparée à des consécration parallèles et aussi peu prometteuses d'y consacrer l'essentiel de son temps dans un avenir flambant neuf. Et si l'avenir de la littérature consiste dès maintenant en bûchers exutoires et en torches vivantes, si aucune chance n'est accordée au dialogue de l'inquiétude avec l'étrange, - est-on au moins en droit d'en diffuser les nouvelles à défaut de la poésie véritable ?

La mort d'Ulysse

...des efforts insensés furent faits pour établir une Démocratie universelle. Ce mal surgit nécessairement du mal premier : la Science. L'homme ne pouvait pas en même temps devenir savant et se soumettre. Colloque entre Monos et Una - Edgar Poe.

— Tu n'as pas ça si j'y peux t'en empêcher, que j'lui dis. Le baladin du monde occidental - John Millington Synge.

Un jardin d'arbres fruitiers : des mandariniers, un citronnier, on aperçoit les scintillements des oliviers au loin. Une jarre est posée sur la murette d'une aire de battage qui forme l'orée du côté jardin. Côté cour, un chemin descend vite. La nuit tombe. Le ciel est rose. Monos (Baladindoc) est debout. Una (Chasure) est couchée sur une jarapa.

MONOS - Ah ! Migraine...

UNA - Mon pauvre Monos ! Juste au moment où...

MONOS - ...où j'allais répondre à vos objections. De quoi était-il question ?

UNA - Si votre migraine le permet...

MONOS - La douleur s'assoit dans ma pensée comme si elle était chez elle.

UNA - Nous nous éloignons de notre sujet.

MONOS - Soyons sérieux.

UNA - Vous ne pourrez pas oublier cette douleur. Allons nous coucher.

MONOS - Une si belle soirée...

UNA - ...gâchée par mon attente.

MONOS - Vous m'attendiez ?

UNA - J'attendais ! Oh ! Partons. J'ai sommeil.

MONOS - Vous dormirez malgré moi.

*

Nuit. La chambre d'un hôtel moyen, éclairée par la lune et par une chandelle. Au fond, une fenêtre : on aperçoit les toits de la ville et les collines environnantes. Côté jardin, oblique et dosseret vers la scène, le lit ; un tapis au milieu ; un fauteuil confortable côté cour, tourné comme le lit vers l'intérieur, dos oblique au public ; ces deux lignes de force désignent le centre de la chambre, seul point où les personnages se croisent. Una est couchée sur le lit ; Monos se dirige vers la fenêtre.

UNA - Que faites-vous ?

MONOS - Chaque fois que j'ouvre une fenêtre sur Brindisi...

UNA - ...vous pensez à Virgile et...

MONOS - Je m'en veux de relire sa mort sans pouvoir en faire autant.

UNA - Vous êtes jaloux ?

MONOS - En un sens, qu'il faudrait préciser. Mais qu'y puis-je ? Il y aura toujours ce que j'écris et ce que j'ai voulu écrire.

UNA - Nous nous éloignons de notre sujet.

MONOS - J'aime votre obstination, ma mie.

UNA - Mon pain ! Venez-vous recoucher. Laissez la fenêtre ouverte. Oh ! non, pas pour l'air de la ville qui est saturé de fragilités mentales. Pour les rideaux, que j'aime voir bouger.

MONOS - Vous parlez si bien de nos ambiances !

UNA - Mais nous ne parlons plus de notre sujet...

MONOS - ...depuis que cette migraine...

UNA - ...vous en empêche.

*

MONOS - Je ne dors pas.

UNA - Moi non plus.

MONOS - Si nous en profitons...

UNA - ...pour revenir à notre sujet.

MONOS - *Ce qui fonde l'Occident à croire que...*

UNA - *...qu'il détient la vérité et qu'il est donc investi d'une mission. Qui dit mission, dit commandement.*

MONOS - Vous y croyez, vous, à cette mission ? En quoi consiste-t-elle au juste ?

UNA - Nous avons déjà parlé de cela. Est-il bien utile d'y revenir ? Vous avez oublié votre mal de tête ?

MONOS - Oh ! L'image de ces capillaires qui s'obstruent ou refusent leur élasticité à mon sort. Je n'en dors plus. Si j'étais seul...

UNA - ...comme Virgile à Brindisi...

MONOS - ...comme je l'ai déjà été avant de vous connaître. Avant de savoir que vous finiriez par compter plus que...

UNA - ...la ville ?

MONOS - La ville, oui, où je suis connu pour la rigueur de mes raisonnements. Elle vous reproche de me distraire. Elle ne me comprendra plus quand vous aurez fini votre oeuvre.

UNA - Elle comprendra que j'existe. Parlons d'autre chose. Nous parlions de...

MONOS - ...cette après-midi. Vous adorez les kakis et les nèfles. Vous êtes une enfant quelquefois.

UNA - Ne parlons pas de moi.

MONOS - Des autres ?

UNA - De cet autre qui est entré dans la ville.

MONOS - Nous l'avons suivi, vous et moi.

UNA - Quelle honte quand j'y pense !

MONOS - Vous êtes douce où les autres ne le sont plus.

UNA - Vous revenez sans cesse à moi et nous avons à parler de...

MONOS - Comme il était nécessaire de parler de... ! Sans cette conversation, nous ne sommes plus nous-mêmes et vous demeurez ce que vous êtes : une belle femme.

UNA - Pensez à votre migraine si elle ne pense plus à vous !

MONOS - Mes anévrismes ! L'indescriptible réseau de ma résistance à l'immobilité. La paralysie nous guette tous. Ne devrions-nous pas fermer la fenêtre et tout oublier ?

UNA - Pour attendre quoi ? Vous m'éloignez de nos conversations comme si j'en étais le personnage nécessaire !

MONOS - Soit ! Gardons la fenêtre ouverte. Nous y ferons peut-être des observations. Il se passe toujours quelque chose dans la rue quand il ne s'y passe plus rien.

UNA - Nous nous aimons.

MONOS - C'est ce que vous dites toujours quand la douleur vous remplace. Vous pensez me ramener à vous en invoquant notre possible désir l'un de l'autre.

UNA - Vous n'avez jamais rien trouvé à y redire. On vous surprend plutôt à la fenêtre en train d'essayer de distinguer l'ombre de ce qui s'y cache. Il ne se passera rien.

MONOS - Est-il possible que ce que vous pensez n'ait pas d'importance à mes yeux ?

UNA - Est-ce moi qui pose la question ?

MONOS - Ou bien me la retournez-vous. Si je pouvais dormir, là, en ce moment...

UNA - ...Vous dormiriez et je ne dormirais plus. Il faut que l'un veille sur l'autre, tant ce que l'un pense de l'autre n'a aucune importance à ses yeux. On devient aveugle dans la dernière seconde d'existence.

MONOS - Il fallait donc que...

UNA - ...vous fussiez mort.

MONOS - Ma mie !

UNA - La mie, ce doit être la chair, je suppose. On dit "ma mie" comme on ne dit pas "mon amour".

MONOS - On ne dit pas assez qu'on s'aime.

UNA - Ou on dit trop ce qu'on n'aime pas. Vous vous êtes levé pour aller à la fenêtre. Vous ne vous en approchez plus.

MONOS - Nous sommes seuls, vous et moi. Cette chambre, sa porte, son couloir perpendiculaire, sa possibilité d'escalier, de vestibule. Nous sommes dans un hôtel.

UNA - Ou nous sommes chez nous et Brindisi nous a vus naître.

MONOS - Ainsi, celui qui est entré dans la ville et que nous supposions...

UNA - ...n'en être jamais sorti. Ainsi ?

MONOS - Si nous l'avions interrogé au lieu de le suivre comme si nous ne le suivions pas...

UNA - C'était parfait !

MONOS - Et inutile.

UNA - Il avançait non pas plus vite mais mieux que nous.

MONOS - Nous ne l'avons pas perdu de vue, toutefois. Nous savons où il crèche, comme dirait...

UNA - ...ces amis que vous trouvez dans la rue après les avoir repérés depuis la fenêtre.

MONOS - Ma mie ! Je suis romancier.

UNA - Je vous voulais poète.

MONOS - Vous êtes bien ce que je craignais que vous devinssiez ! Une...

UNA - Un...

MONOS - Ne nous disputons pas !

*

MONOS - De loin, nous ne lui donnions pas d'âge. Il pouvait ressembler à n'importe qui.

UNA - Vous voulez dire : à n'importe lequel d'entre nous.

MONOS - Pourquoi lui ? Nous ne nous sommes même pas posé la question. Ce fut une belle après-midi. On ne sait rien de l'après-midi si on s'éloigne de la Méditerranée. Porte de l'Orient ! Où en étions-nous restés ?

UNA - Vous vouliez mesurer avec exactitude.

MONOS - Avec la plus grande exactitude possible. Je ne suis pas curieux de connaître ce reste ! Il me suffit de savoir que la quantité s'approche du nombre donné par la raison.

UNA - Vous avez d'abord raisonné ?

MONOS - J'ai d'abord comparé. Nous sortons tous pour explorer le réel. Nous appelons cela l'expérience. Il s'agit le plus souvent d'un voyage. Un rapport du temps à la distance. Nous ne saurons jamais ce que nous avons franchi mais nous connaissons assez le temps qu'on a perdu. Nous avons perdu de vue notre sujet. Nous y étions en plein quand il est apparu.

UNA - Resplendissant de soleil !

MONOS - Comme un arbre qui porte ses fruits. Vous vous intéressez aux hommes. Ils vous perdront, ma mie. Vous et moi...

UNA - Nous parlions de lui ! Il soulevait la poussière du chemin et on le regardait passer. Nous étions trop loin pour mesurer cette minute d'attention portée sur celui qu'on ne connaît pas. Nous parlions justement de lui. Nous l'avons peut-être inventé.

MONOS - Une hallucination collective à deux ! Je n'y crois pas. Nous étions plutôt...

UNA - ...sur le point de conclure quand le soleil nous l'a donné d'abord comme une lenteur trop persistante pour passer inaperçu. Vous veniez de me parler de la fragmentation. Je ne me souviens plus de votre introduction. En même temps, vous cueilliez les kakis et j'évoquais pour vous l'éclatement des fruits.

MONOS - C'est pourtant simple ! Dire, je dis bien "dire" que l'infini n'est pas un produit imaginaire ne veut pas mieux dire que le fini n'en est pas moins complexe.

UNA - Vous devenez abstrait. Il n'y avait pas de fenêtre et vous vous serviez des branches d'un mandarinier où des abeilles vous agaçaient. Bien, admettons que j'étais disposée à vous comprendre.

MONOS - Commençons par cette naïveté : si cet espace que je perçois et dont je ne doute pas de l'existence ni de la physique, si cet espace se finit, alors se pose la question de savoir ce qui "se trouve" (notez l'intention poétique) au-delà de cette limite extrême. S'il y a autre chose, cette chose, c'est sans doute la même chose et il nous faut alors reconnaître que nous n'avons pas atteint la limite. Mais s'il s'agit vraiment de la limite, alors ce qui se trouve "derrière" ne peut être que rien.

UNA - Mais rien, c'est encore quelque chose !

MONOS - Non, justement ! Rien, ce n'est rien. Rien, ce n'est pas "quelque chose", sinon ce n'est plus rien. Tout s'achève "quand" il n'y a plus rien. Notez les circonstances de l'expérience : la question est de savoir ce qui "se trouve" LÀ ; la réponse se réfère au temps. Cette immobilité de l'homme devant la limite témoigne de la complexité de son Chant poétique. Celui-ci n'est pas encore allégorique ou simplement exemplaire. Il est, comme on a déjà dit. Il est toujours et à l'instant. Vérité et évidence. Cette zone est un fragment. Elle touche aux limites, ou plutôt elle prépare le terrain de nos attouchements.

UNA - Et les autres fragments ?

MONOS - Vous n'avez rien compris !

UNA - Je comprends que le fragment en question est relatif à notre perception !

MONOS - Il n'est fragment que d'être approximatif et donc fragmentaire.

UNA - Le néant, c'est la mort. Nous serions plongés dans la mort si la mort était quelque chose. La circonstance de lieu demeure et c'est chacun de nous qui donne un sens au temps. Comme si le temps n'était qu'un tournoiement et que le fait de l'arrêter instaurait le lieu de notre existence. Heureusement, nous oublions.

MONOS - L'oubli est le creuset de la foi ! Nous croyons aussi, beaucoup plus qu'on ne croit ! Nous sommes construits dans la croyance et déconstruits dans l'oubli. D'où ce jeu incessant et tragique entre l'espoir et le désespoir. Où finit l'angoisse ?

UNA - C'est à ce jeu que l'Occident excelle en réponse. On ne croit plus aux vieilles recettes. Nous sommes le spectacle d'un autre paramétrage du bonheur. Il ne suffit plus de croire. Nous acceptons la possibilité d'une existence approximative. Ce que nous conservons de la religion, c'est sa nécessaire palliation. Nous pallions les plus hautes douleurs par l'exercice d'une espèce de tranquillité qui offense la fragilité de l'étranger.

MONOS - Comme vous revenez à notre sujet, ma bonne Una ! Je vous reconnais.

UNA - Il n'est peut-être pas trop tard pour lui parler. Par quoi commencerions-nous ?

MONOS - Il ne peut pas comprendre. Il ne saisit que le détail et l'accumulation de ces recherches. On ne détruit pas l'étranger par assimilation.

UNA - Vous voulez donc le détruire ! Je mangeais les fruits de vos arbres cette après-midi. Le soleil n'en finissait pas de redescendre. Ce monde circulaire se présente comme un haut qui promet ou menace de ne jamais se finir et un bas qui est notre horizon. Nous savons reconnaître ces crépuscules. La nuit est le jour et le jour est la nuit. Nous avons choisi de dormir la nuit ou quelque rythme biologique nous l'impose, peu importe après tout. J'adore penser en votre compagnie quand nous ne faisons pas autre chose. Mais nous sommes rarement seuls. Un témoin nous importune ou bien c'est nous qui crevons la surface de notre propriété quand quelque chose ou quelqu'un se signale à proximité. Vous me parliez de l'Occident, de sa leçon, de sa promesse. Je vous écoutais en mangeant les fruits de votre jardin. Ils illustraient, je crois, votre propos. Ma bouche...

MONOS - Taisez-vous ! Excusez ma brusquerie, mais quelqu'un vient de passer !

UNA - En pleine nuit ?

MONOS - Là, dans l'ombre du promontoire.

UNA - On distingue des feuillages. Quelle immobilité ! On croirait que le monde vient de s'achever comme on abandonne la toile au regard. Il semble qu'on ne peut pas aller plus loin.

MONOS - Vous ne regardez pas ! Ce pourrait être lui.

UNA - Ou un chat.

MONOS - Il nous a encore fait perdre le fil. Je n'ose imaginer où nous en serions s'il n'était pas intervenu.

UNA - Il serait plus juste de dire que nous étions sur le point d'intervenir dans son existence, remettant ainsi à plus tard des conclusions provisoires toujours moins incertaines. Je ne vois rien.

MONOS - Vous ne regardez pas assez !

UNA - Pas assez ?

MONOS - Si j'appelais un domestique, il verrait ce que je vois. Vous ne voyez rien parce que vous ne voulez rien voir. Il vous a troublée quand il s'est approché de nous. Vous vous comportiez comme une adolescente qui découvre ce que les autres savent d'elle.

UNA - Ou bien c'est la nuit qui m'indispose. Je préfère l'après-midi. Le sommeil n'y est plus le sommeil. Si je ne craignais pas le ridicule, je dirais que c'est le soleil. Mais toutes les langues...

MONOS - Je le vois ! Il porte la même chemise. Il n'a pas trouvé l'endroit qu'il cherchait. Il nous a déroutés plus d'une fois. Cette même manière de regarder de bas en haut.

UNA - Comment voyez-vous ce que je ne vois pas ? Vous inventez !

MONOS - Il est là, vous dis-je ! Si je l'appelais...

UNA - N'importe qui répondrait à votre appel. Les péripatéticiennes...

MONOS - Il ne comprendrait pas. J'aurais beau lui expliquer, prendre le temps, mettre les formes, rien n'y ferait. Il demeurerait fermé à mes calculs, à mes raisonnements, à mes comparaisons. Il n'en percevrait que la rigueur, dans le mauvais sens du terme, l'incohérence et les métamorphoses résiduelles. J'ai déjà vécu...

UNA - Vous me l'apprenez !

MONOS - Vous ne savez pas tout. Nous nous rencontrons quand tout est déjà joué. Vous êtes alors le facteur de la précipitation ou de l'attente. Je ne sais pas encore...

UNA - Je n'en saurais pas plus moi non plus. Vous le voyez toujours ?

MONOS - Comme vous ne le voyez toujours pas. Je m'étonne que vous ne m'aidiez pas un peu. Comme je prépare vos fruits, les pelant, les épépinant, les coupant, en retenant les saveurs et les coulures.

UNA - Nous ne retrouverons plus le sommeil cette nuit.

MONOS - Nous trouverons le soleil cette après-midi.

UNA - Dans notre langue. Pas dans la sienne.

MONOS - Encore lui !

UNA - Mais vous voyez ce que je ne vois pas !

MONOS - Je désire tellement ne pas voir ce que vous voyez !

UNA - Comme si je ne voyais pas tout ce que vous voyez !

MONOS - N'épuisons pas le sujet. Pas si vite !

UNA - L'aube nous révélera un massif de fleurs.

MONOS - Ou l'homme que nous recherchons.

UNA - Je ne le recherche pas ! Je ne désire plus l'approcher. Nous nous sommes presque touchés...

MONOS - Dans ces cas, les habits n'ont plus d'épaisseur, plus d'existence.

UNA - Vous êtes jaloux.

MONOS - Non. Mais je consacre de plus en plus de temps à mesurer ce qui nous sépare parce que vous me tenez à distance. Il pourrait bien servir vos projets.

UNA - À quoi pensez-vous ? Vous feriez mieux de reconnaître que vous ne voyez rien parce que je ne vois rien. Laissez votre domestique à son sommeil de pacotille !

MONOS - Vous vous emportez encore une fois, ma chère Una. Je ne voudrais pas...

UNA - ...dépasser les bornes au-delà desquelles le rien n'est pas quelque chose. Je comprends mieux l'impossibilité de diviser le zéro. Je m'imagine assez avec mon petit couteau cherchant le fruit à couper et ne le trouvant pas. Je ne couperai rien tant que je n'aurai pas mis la main dessus. Par contre, ne pas pouvoir percer cette paroi qui me sépare du néant, je ne comprends plus. Et je ne trouve même pas la force de la peupler de mythes. Je reste avec mon petit couteau en l'air, comme s'il n'y avait plus personne pour assister à mon caprice d'enfant. Je m'en souviens encore, tellement c'est proche de moi, ce moment fragmenté d'instant que je ne reconnais pas au son de votre voix. Vous préférez les leçons d'éthique à mes tourments d'oiseau blessé. La chair devient... inconsommable.

MONOS - Vous allez oublier la leçon...

UNA - Cet étranger sur la route, maintenant cette ombre que vous prenez pour lui ! On n'en finira jamais. Le monde serait donc une sphère plus ou moins exacte plongée (c'est une image) dans le néant qui n'a pas, par définition, d'infini. On comprend que la totalité de nos étrangers soient de fervents croyants !

MONOS - Croire, c'est croire que l'infini...

UNA - ...existe ?

MONOS - Que l'infini est probable alors qu'il est imaginaire. Quand je pense par où nous sommes passés pour concevoir ce que nous concevons ! Sans l'infini, pas de calcul. Mais comme on ne peut rien lui comparer, la métaphore impose ses niaiseries. Il n'y a guère que la logique qui ne s'en laisse pas compter.

UNA - Brindisi... une logique de logicien.

MONOS - Une logique de... penseur.

UNA - Nous excluons le poète ?

MONOS - C'est le poète qui pense !

UNA - Que pense-t-il de l'étranger ? Que lui destine-t-il pour perdurer dans sa mémoire d'homme de passage ou d'immigration ? Vous ne répondez plus. Notre conversation s'épuise en inachèvement ou en inaccomplissement.

MONOS - Dites que c'est de ma faute si...

UNA - Je n'ai rien dit. Je ne vois rien, du moins pas ce que vous voyez. Et je ne perçois pas dans les limites que vous cherchez à...

MONOS - Je ne vous impose rien ! D'ailleurs, je suis un spéculateur, pas un inventeur comme tous les écrivains...

UNA - ...secondaires.

MONOS - Si vous voulez...

UNA - ...être cruelle.

MONOS - Votre cruauté...

UNA - ...mon théâtre féminin.

MONOS - Vos rencontres fortuites...

UNA - ...la préparation de leur terrain.

MONOS - Si j'avais su...

UNA - ...vous lui auriez adressé la parole. Au lieu de cela, vous avez ralenti jusqu'à le perdre de vue.

MONOS - Encore une relation lieu/temps. Je m'y attendais.

UNA - Vous êtes si...

MONOS - ...attendu ? Prévisible ?

UNA - Non : égal, inchangé, comme s'il fallait maintenant s'attendre à ce que vous ne teniez plus vos promesses.

MONOS - Je n'ai rien promis depuis...

UNA - ...que je ne promets plus moi-même. Mais j'avais l'excuse de la douleur...

MONOS - La douleur ! Vous n'aviez que l'expérience du chagrin. On ne peut pas passer sa vie à s'amouracher du premier venu.

UNA - Il venait. D'où ? Nous ne le saurons plus.

MONOS - À qui la faute ?

UNA - Quand ? Nous ne l'oublierons plus.

MONOS - Vous me plagiez !

UNA - Non. je m'identifie. Comme si vous étiez le texte de ma propre aventure et que j'étais moi-même l'auteur de cette possibilité.

MONOS - Je ne le vois plus. Je ne l'ai peut-être jamais vu.

UNA - Vous l'avez vu cette après-midi. J'en témoigne.

MONOS - Vous n'en parlerez qu'à moi-même.

UNA - Et vous ne vous en prendrez qu'à moi.

*

MONOS - Ma mie, à cette heure, il est trop tard ou trop tôt.

UNA - Trop tard pour espérer et trop tôt pour recommencer. Que voyez-vous ?

MONOS - Un profil hanté par la différence.

UNA - Vous insistez !

MONOS - Ce monde doit avoir un sens ! Comment imaginer qu'il n'en ait pas un ? Ou bien c'est au-dessus de mes forces ou bien nous nous égarons. L'impuissance et la déroute. C'est finalement ce qui nous arrive. Si la vie ne s'achevait pas aussi...

UNA - ...aussi bêtement...

MONOS - ...non ! Aussi vite, aussi tôt, aussi... exagérément !

UNA - Alors vous ne trouveriez plus le temps mais le chemin. Nous savons déjà cela !

MONOS - À un moment donné, nous passons du corps à quelque chose qui a toutes les chances de n'être rien. Donc, nous ne passons pas.

UNA - Quel pauvre jeu de mots !

MONOS - Je ne joue pas ! Le temps s'arrête à deux doigts de notre mort. Toute l'explication doit être là.

UNA - Pourquoi pas dans un de ces fruits que j'ai tant de plaisir à renouveler ?

MONOS - Imaginez mon impuissance. Et la mesure de ma déroute. Que vous reste-t-il alors ?

UNA - Le veuvage ! Vous ne cessez vraiment d'exister qu'avec ma propre disparition.

MONOS - Comment se peut-il que le non étranger ne laisse pas sa trace dans la mémoire de l'étranger qui se nourrit de ce nombre croissant de disparitions ? Il...

UNA - ...l'étranger...

MONOS - ...nous devance d'un rien. Si vous pouviez voir ce visage qui croit se cacher dans l'ombre de la nuit, vous comprendriez de qui je veux parler.

UNA - Seulement, mon bon Monos, je n'ai pas votre acuité... visuelle. Vos yeux dans la nuit y trouvent ce que votre imagination refuse à votre pensée.

MONOS - Ce n'est qu'une sensation. Comme si je réduisais le champ de ma perception pour toucher également les bords où tout finit, s'achève, recommence par reflets et rebonds, par itération.

UNA - Vous décrivez un cas de folie circulaire !

MONOS - Description. Vous avez lâché le mot. Si je n'étais pas tant obsédé par les conversations, c'est-à-dire par ce qu'on sait, je n'attacherais ma personne qu'au train des choses. Pourquoi ne trouvons-nous pas la force de nous contenter de la surface des choses ? Nous avons inventé la profondeur et les choses n'en ont pas. Elles ne demandent qu'à se laisser décrire et nous nous en servons pour les expliquer. Nous n'avons qu'une seule véritable idée : la vie éternelle. et il nous semble qu'en approfondissant, on pourrait répondre à cette attente peuplée par les choses. Jusqu'où irons-nous pour conserver cette propriété ? Nous irons loin, mais pas assez longtemps.

UNA - Oh ! la belle définition de la vie.

MONOS - Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Cette après-midi, quand il est apparu, les circonstances...

UNA - Vous ne saurez plus rien de cette complexité. Nous ne nous souvenons que du récit. L'apparition, comme vous dites, au beau milieu de notre conversation. Puis ce temps que nous n'avons pas mesuré, qui ne ressemble plus à du temps maintenant qu'on en parle. Enfin, nous revenons sur nos pas et, sans nous égarer, nous retrouvons notre bonne habitude de ne jamais nous coucher sans avoir cherché à reformer nos idées. À une heure, vous ouvrez la fenêtre, où que nous nous trouvions et quel que soit le temps.

MONOS - Je vous l'ai déjà dit : pour dormir, il faut trouver le soleil.

UNA - Ça ne marche pas dans toutes les langues.

MONOS - On ne perdait pas de temps à rechercher toutes les équivalences.

UNA - Un livre des Concordances ! Vous en avez toujours rêvé. Vous avez toujours eu ce besoin de retrouver le fil chronologique.

MONOS - Temps !

*

MONOS - J'ai bien peur, ma mie, que notre oiseau se soit envolé.

UNA - Aurait-il profité de... (*elle rit*)

MONOS - Ne vous amusez plus ! Il fait encore nuit à cette heure. L'été, on rencontre des promeneurs. L'été se passe entre l'insomnie et la sieste.

UNA - Sommes-nous au printemps ? Ces fruits...

MONOS - Je me demande où l'on va quand on ne sait pas où. Sans doute jusqu'au quai. On s'engage dans l'obscurité de la digue, franchissant cette dorsale de béton et de roches. L'après-midi...

UNA - ...des pêcheurs à la ligne apparaissent où on ne pensait pas les trouver. Vous déconseillez toujours ces croquis où le temps surgit en chapeaux de paille. Il n'y a pas d'araignées au bout de ces fils qui scintillent verticalement.

MONOS - Des bouchons flotteurs. Médiocres symboles non pas de l'attente mais de ce qu'on attend de l'attente. Nous n'y sommes pas. Nous nous arrêtons toujours au milieu des filets qu'on ravaude.

UNA - Nous n'avons pas d'histoire.

MONOS - Nous SOMMES l'Histoire. Il en serait la contradiction alors que nous voulons le réduire à l'anecdote. Il a traversé le jour, écrasé de soleil, puis la nuit l'a dissous.

UNA - Et vous ne vous demandez plus où il est passé. Recouchons-nous, sans rien faire cette fois !

MONOS - Nous ne nous désirons plus. Nous avons seulement besoin l'un de l'autre.

UNA - N'est-ce pas plus...

MONOS - ...nécessaire !

UNA - Ce n'est pas ce que j'allais dire !

MONOS - Vous auriez cherché à changer la vérité en évidence. L'évidence d'une trouvaille, je vous connais. Que la nuit paraît...

UNA - ...interminable.

MONOS - Non. Je sais trop qu'elle se termine quand commence le jour ! Deuxième évidence. Tout à l'heure, je disais : Je me demande où l'on va quand on ne sait pas où. En quoi consiste ma naïveté ! La nuit, interminable ? Non. Je voulais dire : impensable, sans mesurer les effets d'une pareille hypothèse. Je sais seulement qu'elle se propose à la pensée en attendant de s'achever, promettant d'exister encore avec les mêmes personnages indistincts. Je pèse alors toute l'importance d'un nom, s'il était prononcé. Mais nous réduisons au silence même nos tentatives de nommer l'étranger. Ressemble-t-il assez à quelqu'un pour être pris pour un autre ?

UNA - Interminable. Dans ces conditions, on ne construit plus, on cède à l'improvisation. Nous avons fini par nous mettre à courir.

MONOS - Vous êtes si insaisissable dans ces moments-là ! J'ai cru vous perdre.

UNA - Ah ! Vous et votre vue ! La distance amenuise le corps qui continue de s'éloigner. On ressent le temps, non plus comme l'attente ou le désespoir, mais comme la question de savoir s'il est encore temps. Oui, je courais à sa rencontre. Je me disais que cette conversation m'appartenait, qu'il me suffisait de le toucher pour me croire propriétaire de ses réponses et que votre stupeur portait déjà les fruits de ma fugue. Le chemin montait. Il redescendait...

MONOS - ...l'étranger, je suppose...

UNA - ...l'étranger. Il redescendait et son corps retrouvait le temps perdu à demander son chemin. Une dernière fois, il s'adressa à un passant pour lui demander si le numéro

qu'il cherchait était aussi éloigné que le laissait entendre le numéro du porche où ils s'abritaient.

MONOS - Tiens ? Cette séquence ne me revient pas.

UNA - Votre vigilance, mon cher Monos...

MONOS - Je suis rarement vigilant. J'ai plutôt de la chance mais je passe pour un militant.

UNA - Vous ? Militant ?

MONOS - Vous ne comprenez pas, bien sûr. Il faut posséder les outils de la création pour comprendre. Un simple crayon...

UNA - ...et une feuille de papier...

MONOS - ...posée à plat devant soi...

UNA - ...comme s'il s'agissait...

MONOS - ...de continuer. J'ai toujours cette impression d'avoir interrompu ma relation à l'objet pour cause de contingence. Je m'y remets avec d'autant plus d'ardeur que...

UNA - ...que la contingence en question est lourde de conséquences. Je vous envie.

MONOS - Vous ? Una ?

UNA - Votre facilité.

MONOS - Parlons-en. On en viendrait à évoquer votre influence sur mes travaux.

UNA - Je ne vous interdis pas les fenêtres, celle-ci en particulier, que je reconnais quand j'y découvre les traces de la ville.

MONOS - Nous ne revenons pas assez souvent.

UNA - Vous rêvez de revenir seul.

MONOS - Détrompez-vous ! J'ai besoin...

UNA - ...d'un reflet. Je suis l'exactitude même quand je ne suis plus moi.

MONOS - Nous avons tant besoin...

UNA - ...de ne ressembler qu'à soi...

MONOS - ...l'espace d'un matin. Le voyez-vous poindre ? On le reconnaît à la disparition de toute trace de découragement.

UNA - Une aubade...

MONOS - ...est toujours un chant d'adieu. Nul ne sait s'il reviendra. Et s'il revient, à la nuit tombée, sa sérénade recommence ce qui a à peine commencé. Nous n'en finirons jamais. C'est moi qui vous envie de prendre plaisir à la morsure des fruits. Les gens vous regardaient.

UNA - Ils me voyaient ?

MONOS - Ils vous regardaient parce qu'ils vous voyaient. Ils ne me regardaient pas parce que je les voyais.

UNA - Comment traduire cette double posture : regarder et ne pas regarder ?

MONOS - Mais en personnages, ma mie ! Il n'y a pas d'autres moyens. Vous ne prêtez pas assez attention aux regards qui vous déshabillent. Vous ne voyez que l'insecte qui ne voit pas votre bouche et sa gourmandise. Ils (les insectes) finissent déconcertés par votre voracité. Je les voyais tournoyer dans l'ombre où ils se ressemblaient tous. Les gens ne comprenaient pas. Ils attendaient votre beauté, sans connaître les raisons profondes de cette attente. L'étranger passa à ce moment-là.

UNA - Ils durent lui en vouloir !

MONOS - D'abord, ils ne répondirent pas à sa question. Ils reculèrent sous les arbres. Ils pouvaient reconnaître chaque détail de leur apparence.

UNA - Je n'ai pas vu cela.

MONOS - Vous l'avez vu ensuite. Il se passa une bonne minute. Vous étiez aux prises avec l'insecte.

UNA - *L'hyménoptère strident*. Vous vous souvenez de cette nouvelle ?

MONOS - Un récit tout au plus. Je ne l'ai pas retenu.

UNA - Vous l'aviez écrit en pensant que jamais vous ne vous approcheriez plus près que la moindre de mes confidentes. Les moyens de la séduction occupaient votre temps consacré aux recherches nominales.

MONOS - Vous n'avez jamais vu ceux qui vous voyaient. Maintenant, vous voyez le moindre changement. Il suffit d'une minute plus longue que les autres. Ils prononcèrent le premier mot et il parut déçu.

UNA - Je finissais de tourmenter l'insecte avant de poser ma langue exactement à l'endroit qu'il venait d'explorer pour atteindre la pulpe. Je fermai les yeux.

MONOS - Ils trouvèrent d'autres mots. Il ne paraissait pas convaincu. Vous avez eu ce désir inexplicable de le rencontrer.

UNA - Je voulais le toucher comme on touche un rehaut sur la toile pour s'assurer que c'est de la peinture et non pas un artifice mécanique. La vue avec la vue et la mécanique avec les autres !

MONOS - Étrange étranger en effet. Il en est de moins bizarre. On les voit moins mais ils intéressent moins aussi. Il suffit d'un de ces riens qui modifient l'attitude au point de la rendre inconvenante ou simplement déplacée. Il semblait se moquer de leur retenue. Il portait un chapeau de cuir et désignait les choses et les êtres avec un bâton si noueux qu'on ne pouvait s'empêcher de le prendre pour un pèlerin. Mais quelle eût été sa destination rituelle ? Il ne paraissait pas pouvoir supporter la comparaison. Quelque chose le distinguait, peut-être un signe qu'ils voyaient et que la distance et le soleil nous interdisaient de reconnaître. Le fruit finissait son existence dans votre bouche, dernière bouchée.

UNA - Je l'ai suivi sans le désirer, j'en suis sûre. Il entra dans le porche pour interroger un habitant. Je ne vois pas d'autre mot pour le désigner celui-là !

MONOS - C'est que votre pensée se précise à l'approche de cette chair. Je comprends.

UNA - Vous ne comprenez rien ! Je suis passée...

MONOS - ...à un cheveu !

UNA (elle rit) - Vous vous souvenez de ce détail ! Vous sembliez courir après moi !

MONOS - Je voulais...

UNA - ...vous désiriez...

MONOS - ...vous prévenir.

UNA - Me prévenir ? Mais de quoi ? De quelle possibilité qui m'eût encore rapprochée de ce que je voulais...

MONOS - ...désirais...

UNA - ...attendre en lui ? Nous nous sommes retrouvés chez nous !

MONOS - Nous ne sommes pas sortis depuis. Nous avons attendu la nuit.

UNA - VOUS avez attendu la nuit. Toujours ce terrain préparatoire aux sérénades.

MONOS - Propitiatoire.

UNA - Comme vous voulez ! Nous avons oublié de dîner.

MONOS - Je ne comprends pas. D'habitude, quelqu'un frappe à la porte et entre sans attendre la réponse qui est toujours la même.

UNA - Personne n'est entré cette fois. Un oubli ?

MONOS - Nous avons payé la semaine.

UNA - Je voulais dire : Qu'ont-ils oublié ?

MONOS - Qu'ont-ils changé dans leur mode opératoire ? Personne ne nous a prévenus. Mais vous n'y songiez pas, nourrie de fruits et d'aventures...

UNA - ...extraconjugales, je sais. *Je ne regrette rien.* Je reviens toujours.

MONOS - Pardi ! Je n'ai pas bougé, moi !

UNA - Mais vous ne m'attendiez pas. Je ne vous surprends jamais.

MONOS - Je vous revois sans cesse. Mes arbres, le lit, la rue où je vous rejoins finalement. Ma vie circulaire. Mon effort circonstanciel pour retrouver le point de rencontre. Cette incroyable douleur une fois par jour.

UNA - Je vous plains tous les jours mais vous n'écoutez pas.

MONOS - Je voulais...

UNA - ...vous désiriez...

MONOS - ...que vous me vissiez au lieu de...

UNA - ...vous reconnaître, je sais. D'ailleurs, j'entre en catimini. Vous êtes déjà couché...

MONOS - ...et vous sentez... la poule !

*

La terrasse devant la chambre. La ville par-dessus un bougainvillier. Una est assise à un guéridon, en peignoir. Elle sirote pensivement un café au lait. Monos arrive dans les feux de la rampe, avec sa canne et son chapeau à la main.

UNA - Vous en venez !

MONOS - On ne peut rien vous cacher. J'aime ces matins où on ne rencontre que des chiens.

UNA - Vous ne l'avez donc pas trouvé. Des traces ?

MONOS - Même pas. Mieux vaut ne plus y penser.

UNA - Je me lève à peine. Un dernier rêve m'a réveillée. Je ne sais ce qu'il faut en penser.

MONOS - Ne me racontez rien ! Je veux d'abord vous entretenir de ma promenade matinale.

UNA - Vous n'avez rencontré personne ! Et je connais les lieux. Il ne s'est rien passé, je le sais.

MONOS - En effet. Il faisait encore nuit quand je suis sorti. Je guettais le jour pendant que vous feigniez de dormir. Et je voulais arriver le premier.

UNA - Le premier ? Vous, mon Monos ?

MONOS - Oui, le premier. Là-bas. Le plus près possible de nulle part. J'ai quelquefois ce besoin d'anéantissement. Je suis sorti pour ne pas vous réveiller.

UNA - Vous m'avez tenue éveillée toute la nuit !

MONOS - Vous dormiez quand c'est arrivé. Je crois...

UNA - Mais que vous est-il arrivé ? Vous semblez encore sous le coup de cet...

MONOS - ...de cette improvisation.

UNA - Vous improvisiez ?

MONOS - Mon esprit exigeait cette improvisation. Je venais d'admettre que mon existence n'avait plus aucun sens, conséquence inévitable du non-sens que j'accorde au monde depuis que je ne le reconnais plus comme monde mais comme séjour provisoire. D'habitude, quand cela arrive, je songe à des aventures...

UNA - ...amoureuses ?

MONOS - Non ! L'aventure des voyages. Les traversées horizontales. Les rencontres décisives. Les recherches verticales. Vous connaissez mes passions. Je ne vous cache plus mes découvertes.

UNA - Vous avez commencé par là.

MONOS - Puis nous nous sommes aimés. Et je vous ai raconté mon premier voyage. Avec quelle fidélité ! Les mots...

UNA - Les personnages agissaient comme si le désir venait de je ne sais quelle volonté au détriment des besoins naturels. Jeune littérature de l'idée. Je me souviens.

MONOS - Oh ! Jeune... puis nous avons voyagé ensemble.

UNA - Moi avec vos bagages et vous avec les invités de la première heure. On les retrouvait dans d'autres circonstances. Je m'épuisais facilement en argumentation. Ils étaient...

MONOS - Vous étiez impatiente en ce temps-là.

UNA - Ce n'était pas faute de chercher à comprendre. Vous paraissiez joyeux quelquefois, je ne me souviens pas en quelles circonstances. Mon esprit aurait dû en retenir les répétitions. Je joue si mal quand je joue !

MONOS - Je l'étais, joyeux ! Souvenez-vous. Je revenais à vous. Et il vous est arrivé de m'accompagner.

UNA - Où voulez-vous en venir ce matin ? Oui, je feignais...

MONOS - Je m'en doutais sans désirer le savoir...

UNA - Partiez-vous pour ne plus revenir ? Si près ?

MONOS - Il y a peut-être des choses que je ne veux pas revivre.

UNA - Mais avec moi, vous ne revivez que ces choses ! Il vous faudrait inventer une autre femme. Je ne le supporterais pas !

MONOS - C'est la raison pour laquelle je me suis longtemps contenté des personnages que je dois à votre exigence et à vos passions. On ne compose pas des personnages avec des fragments de corps. On les trouve tels qu'ils sont. Ils sont tout de suite doués de la parole.

UNA - Je n'y suis pour rien ! Vous partez et vous revenez. C'est encore le matin. Mon rêve...

MONOS - Ne m'en parlez pas ! Je voulais vous revoir.

UNA - Vous repartez ?

MONOS - Partir ? Sortir ? Je ne sais plus...

UNA - Vous revenez plus souvent, en effet.

MONOS - Vous m'avez rarement surpris en flagrant délit d'éloignement. Je vous ai plutôt donné des voyages.

UNA - J'évitais de vous rappeler.

MONOS - On ne siffle que son chien.

UNA - Je souhaitais votre bonheur, même avec une autre, pourvu que vous revinssiez sans elle.

MONOS - Je ne suis jamais allé aussi loin !

UNA - Nos personnages...

MONOS - ...ne m'accompagnaient pas. Je craignais trop qu'ils vous inventassent.

UNA - J'ai souvent été seule. Il fallait que je connusse la joie à défaut du bonheur. J'ai toujours souhaité être appréciée, laisser une bonne impression de moi-même. Et je n'ai jamais cherché à prendre la place de ces souvenirs, s'ils n'ont jamais existé. On me l'a confirmé quelquefois et chaque fois j'ai connu la joie d'une *retrouvaille* avec moi-même. On se perd de vue si on ne revient pas de loin pour se retrouver.

MONOS - J'y songeais en marchant plus vite que d'habitude. Je voulais arriver avant moi. Vous savez comme on se retrouve. L'être que nous serons est déjà une conscience. Nous sommes tellement habitués à converser avec les reflets de nos apparences qu'une pareille aventure nous éternise... un moment.

UNA - J'appellerais cela le bonheur.

MONOS - Mais ce n'était qu'un instant de connaissance pure. Du moins, je le crois. J'étais ce que je serai, ce que je ne suis pas encore, pas si vite. Cela ne dure pas.

UNA - Et vous revenez par le même chemin.

MONOS - Je vous retrouve.

UNA - Comme si vous m'aviez perdue.

MONOS - Je ne savais pas que vous seriez éveillée et prête à recommencer ce que vous n'avez pas achevé hier. La minutie et la patience vous honorent de petites satisfactions dont le spectacle prend quelquefois toute la place.

UNA - Les fruits ?

MONOS - Les fruits, les hommes, les nuits passées avec vous, les jours où je vous perds en route. Le recueil inachevable de mes aubades et de mes sérénades.

UNA - Vous êtes l'écriture même.

MONOS - N'exagérons rien. J'ai failli même me résoudre à ne plus rien écrire, ce qui chez moi équivaut...

UNA - ...au suicide...

MONOS - ...à la disparition. Je disparaissais comme j'étais venu : sans la langue.

UNA - Et vous revenez me demander si je la parle encore. Je vous rassure : je la comprends pour vous lire.

MONOS - Je ne souhaite pas que vous me lisiez. Je ne désire rien d'autre que votre...

UNA - ...disparition.

MONOS - Rien n'est possible sans vous. À part la promenade du matin dont je reviens toujours parce que vous l'expliquez. Votre présence est une explication. Je ne vais jamais plus loin que...

UNA - J'aimerais connaître ce lieu.

MONOS - Ou l'instant qu'il promeut.

UNA - Nous ne sommes jamais allés plus loin que l'écume. Mes pieds...

MONOS - Vos jambes...

UNA - Ma noyade !

MONOS - Mon attente !

UNA - Vous êtes déjà passé par là. Vous reconnaissez je ne sais quel détail de sable ou de coquillage. Vous paraissez indécis. Je lutte contre cette présence !

MONOS - Nous en revenons comme si rien ne s'était passé. Et je vous interroge sur vos goûts. Je n'ai pas honte de vous mentir. Nous croisons d'anciennes connaissances. Tout ce qui n'a servi à rien remonte à la surface et nous plongeons ensemble dans ce silence. Parfait ensemble pour une fois. À midi...

UNA - Il est trop tôt pour en parler. Je me réveille à peine. Vous êtes revenu. Et nous ne connaissons personne. Pas de traces ?

MONOS - Ni de ce que je voulais savoir ni de ce qu'il a rendu possible. J'ai vite fait le tour. Je suis descendu dans la nuit. Je vous laissais à vos affectations de dormeuse. Le vestibule était peuplé des conséquences de ma dernière aventure avec l'existence des autres. Puis la nuit, dès le seuil que j'hésitais à franchir, toisant les marches qui descendaient dans l'inconsistance du gravier. Mes pas vous eussent réveillée si je n'avais pas eu l'impression de légèreté qui accompagne toutes mes rencontres avec le premier mot. Je ne sais pas jusqu'où je suis allé. Des oiseaux apparaissaient dans l'ombre, déjà criards. Ils me révélaient ainsi au monde que je voulais dépasser sans le quitter.

UNA - J'étais loin de soupçonner votre tourment ce matin en me réveillant.

MONOS - Je ne me tourmentais pas. Rien ne me forçait à ne pas aller plus loin et je ne souffrais pas d'y parvenir sans peine. Je me sentais...

UNA - ...inutile. Tandis qu'une espèce de joie m'envahissait, promesse vite envolée avec la vision globale de la chambre réduite à l'inventaire de ses objets. Je me suis sentie impatiente pendant une seconde, et prête à n'importe quel désordre. Mais vous n'étiez pas là pour me le dire.

MONOS - C'est peut-être ce que je cherche en lui.

UNA - Je ne comprends pas...

MONOS - Je cherche à le dire avec son corps !

UNA - Mais vous ne le connaissez pas.

MONOS - Pas aussi bien que vous, c'est entendu. Je n'ai pas vécu ce premier instant de la découverte. J'étais trop occupé à relever les détails de votre présence. Je voyais de près ce qu'ils regardaient de loin. J'ai mon idée...

UNA - Vos idées confinent l'être au personnage. Vous n'allez jamais plus loin que...

MONOS - ...que vous-même !

UNA - ...que ce que je vous inspire ! Je ne suis pas un personnage ! J'existe.

MONOS - Donc, nous existons. Ce qui n'implique pas que j'existe moi-même. Je suis peut-être votre personnage.

UNA - Mais je ne sais pas écrire !

MONOS - Ce qui complique tout...

UNA - ...et fragilise vos observations...

MONOS - ...surtout quand vous vous en prenez à un fruit...

UNA - ...et qu'un étranger me séduit d'assez loin pour ne pas exister...

MONOS - ...comme je voudrais qu'il existât.

*

UNA - Mais enfin, Monos, en quoi consiste votre philosophie ? Je vous connais depuis assez longtemps pour savoir que l'apparent désordre de vos pensées ni l'abondance des hypothèses contradictoires ne constituent chez vous un paravent de la misère intellectuelle. Ce n'est pas seulement par amour que je m'interdis le soupçon ; mon expérience de notre conversation m'enseigne tous les jours la plus grande attention à l'égard de vos... propos. Vous abondez dans ce qu'il convient je crois d'appeler le chantier, et toutes vos allégations sont autant de pierres apportées à un édifice qui n'est pas la forme qu'on attend d'abord du penseur, ni surtout ce fond indiscutable ou difficilement aporétique que les inventeurs de tous crins proposent à l'esprit dès les prolégomènes. Il semble que vous enrichissiez votre laboratoire à tel point qu'on ne s'y retrouve pas sans s'y perdre *vraiment*. Vous invitez à la réflexion uniquement dans votre jardin. Je ne vous ai jamais vu ailleurs quand il s'agit de se mettre à l'ouvrage.

MONOS - Vous voulez dire : quand il est temps de le faire. Après, on ne peut plus rien envisager de franchement fertile ("arable", dit Saint-John Perse). Mes fruits et votre bouche, ma douce Una (douce à ma pensée) sont la parabole de mon destin. Je ne suis ni ne possède ni l'un ni l'autre. J'assiste en spectateur médusé à une rencontre que mon désir a préparé tout en reconnaissant que je ne m'y attendais plus. Je cultive les fruits, j'en entretiens les saisons et vous êtes l'approche de ce qui leur convient le mieux : le plaisir de les mordre, d'en savourer la chair et de savoir que c'est encore possible.

UNA - La philosophie a connu deux rencontres décisives : *la chose*, avec Descartes, et *l'homme*, avec Nietzsche. Il fallait que l'homme s'imposât à Dieu pour que la chose prît tout son sens. Mais vous ne prenez pas la chose. Vous attendez l'évènement. ce pouvait être autre chose que ma bouche et si ce n'était pas moi, ce serait une autre. Qui est cette autre, Monos ? En quoi reconnaissez-vous que ce n'est pas moi ?

UNA - Je sais toujours que c'est vous sinon je ne suis plus sûr de rien, ni même s'il s'agit de quelqu'un ou du produit de mon imagination. Cette autre dont vous parlez avec une pointe de jalousie qui me flatte, mon Una, n'existe que parce que vous existez. Vous la rendez possible comme la persistance des fruits que j'offre à votre attente en dépit sans doute des saisons.

UNA - Vous ne répondez pas à ma question, Monos. Qui est-ce ?

MONOS - C'est une autre question. Qui est-ce si ce n'est pas vous ? me suggérez-vous. L'autre serait cette personne que je distingue parfaitement, ou du moins clairement, de moi-même et de ce que vous êtes pour moi. Je ne l'invite pas alors que je vous attendais.

UNA - Elle entre dans le jardin. Vous la voyez m'observer. Elle s'enrichit en même temps que votre pensée...

MONOS - ...pensée est ici pris dans son acception la plus large...

UNA - Est-ce le premier personnage ?

MONOS - Comment voulez-vous l'être si elle arrive en second ?

UNA - Elle se distingue nettement. Elle ne m'imité pas. À quoi la destinez-vous ?

MONOS - Mais je n'en suis pas le maître ! Vous en parlez comme si je la connaissais depuis longtemps.

UNA - Elle existait avant moi, je le sais...

MONOS - Vous ne savez rien ! Avant vous...

UNA - ...les fruits existaient...

MONOS - J'existais moi aussi. Je suppose que vous existiez. On me prendrait pour un fou si j'affirmais le contraire.

UNA - Et elle ?

MONOS - Je ne la vois pas. Non ! J'ai beau tenter de me souvenir...

UNA - Mais qui vous parle de la mémoire ?

MONOS - Les Muses...

UNA - Les Muses ? Ces femmes qui n'en sont pas ? Il y a bien un moment où elle n'est plus la seule...

MONOS - ...parce que vous vous mettez à exister dans la même proximité. J'ignore à quoi on doit les hasards de la vie ni même si on les doit...

UNA - Nous avons exclu le bon Dieu et augmenté la chose !

MONOS - Il est inutile de me le rappeler. Mais maintenant, sans Dieu pour chapeauter et avec cette chose qui a pris des proportions...

UNA - ...inimaginables.

MONOS - Je les imagine très bien ! Je veux dire que j'en imagine la portée.

UNA - Mais pas les limites qu'il faudrait calculer et qu'aucun raisonnement, si parfait soit-il, ne réussit à représenter un tant soit peu... visiblement.

MONOS - Comme vous y allez ! Nous avons déjà dit qu'en la matière nous manquons des ressources de la comparaison. Comme si...

UNA - ...elle était la première et que le désir ne pouvait arriver que par moi. Dans ce jardin, vous n'avez jamais été seul, ce qui explique votre passion.

MONOS - Ma passion ?

UNA - Vos fruits ! Vos saisons ! Ma bouche !

MONOS - Je n'oublie pas !

UNA - Vous entrez cependant à une date certaine mais sans le moindre souvenir d'avoir frappé à la porte.

MONOS - La myélinisation a fait une œuvre dont j'aurais tort de me plaindre !

UNA - Vous vous... comparez à la médiocrité !... Effet de contraste plutôt facile.

MONOS - Facile et momentané. Je cloue ainsi le bec à mes doutes... redondants.

UNA - Ceux que vous n'avez pas choisi d'exercer sur les tenants de la chose.

MONOS - Et sur ses aboutissants. La chose implique l'existence, donc l'évènement. C'est trop simple ! Un peu comme cette constatation que l'être vivant est cerveau, digestion et appréhension ; autrement dit : tête, tronc et membres. La chose existe, donc le temps est histoire. La chose inspire la possession donc le temps c'est de l'argent ! Que de conclusions que je ne tire pas de ma propre activité cognitive, mais de ce que l'on convient d'appeler la lecture. Je ne lis plus.

UNA - Vous ne pouvez pas ne pas lire ! Tout est prétexte à déchiffrement. La moindre babiole que la nature...

MONOS - ...la chose. Le monde ne peut être à la fois centrifuge et centripète. J'ai songé à l'immobilité comme clinique de la complexité.

UNA - Je m'en souviens : vous parliez alors de tranquillité. Vos vers...

MONOS - Des essais de jeunesse ! Prenons-les pour ce qu'ils sont : des essais d'existence quand c'était l'être qui me réclamait tout entier.

UNA - Vous croyiez... donc.

MONOS - Je tentais de voir plus loin que les fruits que je devais au hasard. Comment imaginer alors que je les devais à l'Histoire ? Moi qui n'héritais de rien...

UNA - Vos livres témoignent du contraire.

MONOS - Ceux que j'ai écrits, oui.

UNA - Vous les avez écrits sans moi.

MONOS - J'ai écrit le premier quand j'ai commencé à vous voir.

UNA - Elle me surveillait.

MONOS - Qui voulez-vous que ce fût ?

UNA - Je ne veux rien. La place était déjà prise. Je me sentais comme une comédienne...

MONOS - Vous m'emmenez au théâtre maintenant !

UNA - C'en est un, pour le spectateur.

MONOS - Qui est-il ?

UNA - N'importe qui ?

MONOS - Vous créez le nombre.

UNA - Si vous y tenez.... Nous allons y venir, car il nous faut achever notre conversation d'hier, avant...

MONOS - Oh ! Oui, celui-là !

UNA - Vous ne pouvez pas l'oublier. Ce matin, vous marchiez dans ses pas.

MONOS - Vous m'en attribuez, des personnages ! Elle, lui... eux !

UNA - J'essaie de comprendre. Ce n'est pas si facile. Avec un...

MONOS - Oh ! Avec moi...

UNA - Sans vous, je suis une autre. J'imagine les autres autres.

MONOS - Vos peuplements vous éloignent de moi.

UNA - Mais pas de votre jardin. Vous êtes ce que vous êtes dans le jardin. Ailleurs...

MONOS - ...je ne suis pas chez moi, je sais !

*

UNA - Vous ne pensez plus à la ville.

MONOS - Vous me parlez trop de mon jardin.

UNA - Vous ne me parlez pas de l'été.

MONOS - C'est le printemps.

UNA - Du printemps, on dit que c'est encore l'hiver ou que c'est déjà l'été.

MONOS - Vous écoutez trop les gens. Leur conversation vous perdra, ma bonne Una. Vous deviendrez une commère si vous perdez votre temps avec ces...

UNA - Monos ! Est-il bien nécessaire d'en reparler ? Il y a en vous... une voix qui n'est pas la vôtre. Je n'aime pas l'entendre. Les gens sont merveilleux et vous le savez. Sans eux...

MONOS - Sans eux, ma douce Una, nous serions heureux. Je veux le croire.

UNA - Trois personnages dans un jardin. C'est tout ce que vous exigez de l'imagination pour vous mettre à l'ouvrage !

MONOS - Euh !

UNA - Midi approche. Nous n'avons pas mangé ce matin. Nous mangerons...

MONOS - Vous mangerez les fruits de mon jardin, en plein après-midi, sur le lent et solennel déclin de notre soleil, le lent et solitaire soleil qui décline tandis que notre après-midi se remplit de sa solennité.

UNA - Des vers !

MONOS - Que de biens communs quand ils sont inaccessibles ! Mais il suffit que la chose se trouve à portée de la main pour qu'elle fasse l'objet d'une requête en propriété légitime. Le Droit est une ignominie, plus que la guerre. Au fond de nous, nous le savons pertinemment. Nous nous organisons pour posséder et non pas pour connaître. Or, le bonheur est dans la connaissance. Propriété égale ignorance. Mais la propriété donne sur le jardin de la connaissance où croît l'éternité. On pousse alors le savant à s'y aventurer alors que sa seule aventure est l'instant. Personne n'est à sa place dans ce monde : les savants dans les jardins d'agrément, les riches dans leurs palais, les pauvres dans la rue et l'ignorance dans le travail. Concevez-vous un seul instant de bonheur quand la propriété nous est enfin acquise ?

UNA - Votre amertume, Monos...

MONOS - Vous avez raison ! Il n'y a guère que le pardon pour pallier l'effet de ces appréciations sur l'esprit. Et non pas l'oubli comme vous le préconisez quelquefois, je ne sais pas à quel moment de votre silence, je n'ai jamais su cueillir la fleur de vos attentes et je ne le saurais sans doute jamais. Pardonnons à ceux dont la présence même nous offense !

UNA - Oh ! Monos !

MONOS - Midi ! Écoutons. Je ne me pose plus la question de savoir si l'erreur a quelque conséquence sur notre destin de promeneurs de l'après-midi.

UNA - Je ne comprends pas...

MONOS - Cet écart différentiel entre la seconde de temps et celle de l'horloge. L'enfant que j'étais y trouvait une peur inexplicable.

UNA - Vous auriez dû en parler.

MONOS - À qui ? L'enfant qui s'écarte du chemin passe ce temps à revenir à la place qu'on lui a assignée. Il ne prend pas ce temps pour en découvrir les aventures. C'est plutôt l'imagination qui s'invite et tout est à recommencer. L'œil s'exerce. Il n'y a guère

que cette alternative : l'aguet et la mire. On ne m'enseigne rien d'autre. Comme tout le monde, j'ai perdu la majeure partie de mon temps à me "préparer" au lieu d'"apprendre" à connaître. On nous réduit ainsi à l'attente et au projet. Comment voulez-vous que je leur pardonne ?

UNA - Je ne suis donc pas dans l'erreur quand je vous demande sur "quoi" vous fondez votre philosophie ?

MONOS - Mais vous êtes impertinente, ce qui vaut mieux que l'injure à l'enfance, je le reconnais volontiers. Oui, c'est la première question "ordinaire" que je pose au premier venu : "Fondez-vous votre doctrine sur *quelque chose* ?"

UNA - La question prend rarement au dépourvu.

MONOS - On commence par mentir au lieu de répondre. L'idée même de cette chose qui fait le lit de la pensée est difficilement discutable. On peut mettre fin à l'interrogatoire en répondant non. C'est prendre le risque d'avoir à s'expliquer là où un oui eût emporté la sympathie de la question suivante. Non, c'est aussi interdire cette seconde chance. C'est se mettre à la place du questionneur alors qu'un oui affecte la soumission. "Oui, ma pensée s'assoit sur *quelque chose*. Vous voulez maintenant savoir ce qu'est cette chose ?"

UNA - Il n'y a pas d'autre question.

MONOS - Et bien je ne la pose pas. Je ne propose pas non plus une variante. Je demande *alors* si l'on est "conscient" de cette chose.

UNA - On ne répond pas tout de suite. On veut d'abord s'expliquer, justifier la question de savoir ce qu'est cette chose.

MONOS - Moment de pur comique. Il s'agit d'interrompre, de forcer à s'exprimer sur cette "conscience" !

UNA - Pourquoi ne pas tout simplement admettre que, oui, on est "conscient" de la chose qui précède la pensée ?

MONOS - On se pose plutôt la question de savoir ce qu'il faut entendre par "conscience". Chose. Conscience. On vient d'installer les conditions du débat philosophique (je devrais dire "procès" mais le mot, à cet endroit de ma réflexion, est encore trop entaché de polémique).

UNA - Pure dialectique ! On n'en finira plus de s'expliquer. La chose c'est ceci, cela, je ne sais pas, j'en sais trop ! Tandis que le *degré de conscience* prend des allures de barreau sur l'échelle de la considération. On ne peut pas mieux tourner en rond.

MONOS - Ni en bourrique ! D'où le peu d'attrait éprouvé par les gens pour la philosophie qui demeure le fait et la science des philosophes. Une philosophie pour philosophes. Une philosophie qui ne sert pas à *quelque chose* !

UNA - Comment en sortir ?

MONOS - En posant la bonne question.

UNA - Suicide ?

MONOS - Non. Le suicide se tire de l'absurde comme la sardine de sa boîte. L'un ne va pas sans l'autre. Si c'est absurde, la mort prend un sens considérable. On connaît la suite.

UNA - L'abandon ?

MONOS - Trop religieux.

UNA - L'indifférence ?

MONOS - Pour s'imposer l'intérêt ? À quoi bon ? On finirait mal.

UNA - Ma langue au chat.

MONOS - Vous ne croyez pas si bien dire ! Je demande *alors* jusqu'à quel point on est prêt à aller pour augmenter cette conscience de la chose quelconque qui fonde la pensée. Jusqu'où ? Le temps n'a plus *alors* d'importance. On mesure des distances, des portées, des encablures, des probabilités. Jusqu'où suis-je prêt à aller pour en savoir plus long sur le degré de conscience que j'ai de la chose ? Une philosophie préparatoire aux grands examens. C'est tout ce que j'ai pu concevoir dans le genre. C'est peu, mais je m'en nourris jusqu'au personnage.

UNA - Ce qui pourrait vous faire passer pour un romancier traditionnel.

MONOS - Avec le coup décisif que prend alors l'histoire ? On m'en veut plutôt de ne pas conclure.

UNA - Servez ou disparaissez !

MONOS - Le salut au drapeau. On s'enveloppe de rituels. Le cœur y est, remarquez bien ! Il faut faire partie de l'équipe. Si c'est possible, on atteindra l'élite pour y implanter son influence ou plus tragiquement pour ne plus avoir à vivre avec les siens ! Que d'ambitions vaines et nocives !

UNA - Revenons à notre "degré de conscience".

MONOS - Ou plus exactement, ma bonne Una, à ce qu'on est prêt à faire, à sacrifier peut-être, pour l'atteindre.

UNA - Il faut l'avoir fixé comme but, avoir déjà conscience de son importance et des relations à l'importance. Inextricable réseau d'intrications complexe ! Comment cela commence-t-il ? Il semble que l'influence des autres est décisive, déterminante, essentielle...

MONOS - Vous n'épuiserez aucun sujet avec des adjectifs. Leçon romanesque. Reprenons. Je vous ai d'abord demandé si votre pensée repose sur "quelque chose" et nous avons admis l'hypothèse d'un oui. Quel meilleur début au roman ! "Oui, je sais *quelque chose*."

UNA - C'est le valet de Pinget !

MONOS - Pourquoi pas ? Avec le temps, il rattrape les modifications et autres jalousies. Il fut, en son temps, plus radical, moins séducteur. Il sera (pour reprendre encore une constatation intranquille sur les temps de l'indicatif).

UNA - Il n'était *plus* !

MONOS - Una ! Reprenons.

UNA - Oui, mon bon Monos.

MONOS - On sait ici à quoi il faut répondre oui ou non., en admettant que l'une ou l'autre réponse *finisse* par composer une suite. Sans conséquences, pas de roman. Le personnage qui s'esquive n'en est pas un. "Oui ou non répondez". - Vous forcez ensuite le personnage à exister, ce qui confirme votre propre existence.

UNA - Bien. Je réponds oui et je m'attends un peu à une deuxième question dont la nature ne m'est pas tout à fait inconnue...

MONOS - Parce que vous y avez déjà réfléchi. On ne se surprend jamais comme on souhaite dissimuler la chose à l'interlocuteur dont on attend *autre chose*.

UNA - En effet, je ne me suis jamais posé la question du degré de conscience. C'est la noix de la chanson. Mais je vais plus loin que le chansonnier : une fois ouverte, le cerneau a bien l'air d'un cerveau exactement comme l'après-midi le soleil et le sommeil se confondent l'instant de la sieste...

MONOS - ...réparatrice. C'est que ce questionnement, tout anodin qu'il a l'air, vous a contrainte à passer de l'*intégrité* à la *mesure*. Passage délicat que ne franchit aucune dialectique.

UNA - Ça se complique ! Ce n'est plus... naturel. Devons-nous prendre le temps d'en parler avant d'examiner la troisième question qui, je n'en doute plus, contient toute votre philosophie ?

MONOS - Tout à l'heure, ma mie.

*Mangeons et sortons.
Restons ensemble
Et ne partons pas....*

UNA - Nous sommes en plein jour. On n'a aucun moyen de reconnaître la pleine nuit, sauf cette horloge qui fascine encore votre attente de guetteur et de franc-tireur.

MONOS - Demandez à ce serviteur de nous servir.

UNA - Monos, soyez patient avec lui.

MONOS - Patient avec les lents ! Vous m'en demandez trop ! Hep ! Ragazzo !

*

Le jardin. Entrent Monos et Una, un peu à distance l'un de l'autre. Una étend la jarapa et se couche sur le côté. Monos choisit de s'asseoir sur la murette de l'aire de battage.

UNA - Personne.

MONOS - Qui voulez-vous...

UNA - Personne. Et pourtant, tout est à recommencer.

MONOS - De ce côté, on aperçoit la ville.

UNA - Et donc la mer. Les touristes...

MONOS - Là, le chemin que les femmes remontent jusqu'au lavoir. Des roses dans les feuillages.

UNA - Le bouquet d'arbres et son ombre où les hommes s'assoient pour bavarder.

MONOS - La croisée où apparaît quelquefois l'étranger qui vient d'on ne sait où.

UNA - La première maison dont on aperçoit le toit bleu.

MONOS - Carte postale cylindrique. Il m'arrive d'utiliser une Hulcher.

UNA - Je préfère ma boîte de couleurs mais je l'oublie pour ne pas oublier que je suis avec vous.

MONOS - Nous attendrons le coucher du soleil.

UNA - Comme hier. Nous avons attendu...

MONOS - ...six longues heures...

UNA - ...nous attendrons...

MONOS - ...six autres heures...

UNA - ...longues et solennelles.

MONOS - Vous souvenez-vous...

UNA - ...d'avoir évoqué notre jeunesse...

MONOS - Il n'y avait pas encore de personnages. Je me souviens des croissances. Je me comparais avec les herbes du jardin où dormaient...

UNA - ...les lents lézards verts qui bornaient votre imagination. J'imagine.

MONOS - Je voulais pénétrer dans l'impénétrable au lieu de m'éloigner avec les autres vers les lieux de l'invention romanesque. Je touchais à des objets insoupçonnables autrement. Ces carcasses et ces masques m'observaient à travers l'herbe folle, m'interdisant d'aller plus loin. Alors je pénétrais les yeux fermés et...

UNA - ...il ne se passait rien.

MONOS - Rien que le cri de ma mère ou celui de ma petite voisine dont la blondeur d'épi apparaissait au-dessus d'un mur envahi de lierre et de liserons. Ses yeux en disaient long sur l'admiration...

UNA - ...ou l'attente...

MONOS - Nous n'en parlions pas !

UNA - Future femme pénétrable.

MONOS - Elle ne le savait pas mais je m'en doutais.

UNA - Un an d'avance tout au plus.

MONOS - Pourquoi commencer toujours nos conversations de l'après-midi par ces cristallisations de la mémoire ? Vos yeux se ferment sous l'effet conjugué de l'ombre et de la chaleur. Vous ne m'écoutez peut-être plus...

UNA - ... le sommeil...

MONOS - ...vous rend disponible mais c'est le soleil qui caresse vos cheveux, par langues de lumière interposée, agitée de feuillages et d'insectes.

UNA - Qu'il me caresse... je dors peut-être...

MONOS - ...ou votre corps s'éveille.

*

UNA - Expliquez-moi !

MONOS - Un exemple ?

UNA - Concret si ce n'est pas trop vous demander.

MONOS - Qu'est-ce, à votre avis ?

UNA - Un rond. Un rond tracé dans le sable. Vous avez tracé un rond avec votre bâton !

MONOS - C'est un rond. Voici deux ronds.

UNA - Il est déjà difficile d'admettre qu'ils sont semblables.

MONOS - Ils sont égaux par hypothèse.

UNA - Un rond est un rond.

MONOS - Définition même de l'*intégrité*.

UNA - Il n'y a rien de plus précis, de plus net...

MONOS - De plus individuel.

UNA - Et rond et rond...

MONOS - Una ! Je tente d'approcher ma pensée pour que vous en saisissiez au moins le sens...

UNA - Je suis... disponible. Continuez, mon Monos.

MONOS - La vie est ainsi faite que la nature l'emporte sur toute autre espèce de spéculation. Un rond, un personnage, un objet, une rencontre...

UNA - On finit alors dans le plus strict dualisme. Ou le pire. Quel est le rapport entre le cercle compris et celui qui comprend ? Vous m'aviez promis cette démonstration. Sans métaphore. Votre rond a l'air d'un triangle de jeu de billes !

MONOS - Encore l'enfance, ô jardin ! Si nous nous en éloignons enfin ? Je pourrais vous expliquer...

UNA - ...*alors*...

MONOS - Oui, *alors*... là, plus tard, ainsi... Le moment est-il bien choisi pour... Oh ! Una, vous paraissez distraite. Par quoi ?

UNA - Je m'éveille. Examinons ce rond. Que faut-il en dire ? Vous tracez des ronds parfaitement circulaires.

MONOS - Oubliez le carré, ma bonne Una ! Je ne prétends vous entretenir que de la *mesure*.

UNA - Un rond n'est plus un rond ? Évènement fictif...

MONOS - On peut encore l'appeler un rond. Mais nous en sommes à examiner sa surface.

UNA - Surface de rond.

MONOS - Vous connaissez la formule.

UNA - Il n'y a pas deux ronds qui se ressemblent.

MONOS - Ou *alors* tout à fait par hasard.

UNA - De naturel qu'il était, il devient complexe. Voici un rond. C'est un rond. Quelle est sa surface ? C'est une question... En quoi consiste le procédé ?

MONOS - Mais il n'y a pas de procédé ! C'est un fait. Nous avons un rond, pour jouer aux billes si vous voulez. Voici, ou plutôt ne voilà pas la surface. Son calcul est tellement exact que l'application à ce rond particulier est d'une imprécision remarquable. En passant dialectiquement de l'intégrité à la mesure, nous avons résolu la difficulté même du naturel exprimé par le rond qui est un rond. Le résultat est une approximation concrète d'une exactitude tout abstraite. Si nous nous contentions de vivre avec des ronds...

UNA - Oh ! Monos... Vous ?

MONOS - Eh bien nous jouerions aux billes comme les enfants que nous avons été. Tandis que le calcul nous force à penser ou du moins à commencer à le faire.

UNA - En quoi consiste la leçon ?

MONOS - Elle nous ramène en Occident.

UNA - Avec Virgile ? À Brindisi ?

MONOS - Nous voyagerons si notre amour y trouve le bonheur. Nous en parlerons cette nuit. Pour l'heure...

UNA - Si le rond est un objet, je suis. Si c'est un résultat, je doute.

MONOS - Vous doutez mais vous savez. Vous ne savez rien de l'objet mais vous avez découvert le résultat.

UNA - Je ne peux être que l'un de ces deux personnages. Le premier est philosophe, comme vous, mon Monos. Le second est...

MONOS - ...un Occidental, ce que vous n'êtes pas, ma belle Orientale !

UNA - Expliquez-vous !

*

MONOS - Una ! Una ! Je deviens fou !

UNA - Monos ! Vous m'aviez promis...

MONOS - ...l'amour, je sais. Mais le désespoir...

UNA - Vous revenez encore à votre jeunesse...

MONOS - ...à mes vers ! Oh ! Que ce mot est mal choisi ! ;*Versos ! Verses !* Vers de terre !... Vers quoi ?... Vers du poème... C'est un récit ! Ah ! Una, tout est récit. Il n'y a pas de temps, pas d'espace. Effets d'illusions, erreurs de jugement. Il n'y a que le récit, les récits, le récit des récits. Retrouvez-moi ce livre !

UNA - Je préfère manger vos fruits. Ils sont délicieux. Vous devriez les partager avec...

MONOS - ...l'étranger ?

UNA - Oui ! D'ailleurs, le voilà.

MONOS - Il faut recommencer.

UNA - Il monte.

MONOS - Le chemin ? Il connaît le chemin ?

UNA - Non. Il nous a vus et souhaite nous demander quelque chose. Cette nuit...

MONOS - Ne parlons pas de cette nuit !

UNA - Il s'en souviendra.

MONOS - Ne lui posons pas la question.

UNA - S'il évoque...

MONOS - Mon regard ? Cette facilité que je dois à l'expérience ?

UNA - À l'habitude, mon cher Monos, à vos petites manies qui font de vous le personnage que nous connaissons.

MONOS - Nous ?

UNA - Oui. Moi et... l'étranger.

MONOS - Pourquoi lui ? Il vous reconnaît ? Cette facilité...

UNA - Nous ne parlerons ni de cette nuit ni d'hier après-midi. De quoi voulez-vous parler ?

MONOS - Laissez-le d'abord poser la question qui l'amène ici.

UNA - Quoi, par exemple ?

MONOS - Je ne sais pas... son chemin, l'auberge la plus proche, un de ces fruits, votre...

UNA - Le voilà !

MONOS - Scène courte ! Mauvais signe !

*

MONOS - Il n'a pas insisté.

UNA - Vous n'avez pas été aussi aimable...

MONOS - ...que lui ? J'étais ravi.

UNA - Vous n'avez pas cessé d'insinuer...

MONOS - Il a refusé de goûter à mes fruits ! Il n'a même pas parlé du chemin. Nous entretenir pendant une heure de Brindisi et de son économie touristique !

UNA - Il aurait volontiers évoqué avec vous ce livre qui vous empêche d'écrire...

MONOS - ...un roman. Vous êtes cruelle quelquefois de me le rappeler. J'écris des polars dans un pur esprit de rhétorique. Nous avons cette nostalgie de la cohérence, de la clarté et de... l'intérêt. Attention. Curiosité. Affinité. Utilité. Dit le dictionnaire. Révélateur, n'est-ce pas, de notre... coutume.

UNA - Nous n'avons guère le temps d'en parler.

MONOS - Je vous sens... ennemie. Comme si vous n'étiez pas là quand nous construisons les fossés de notre mythologie. Enfants, on pousse des goélettes de papier ou de feuilles d'automne. Se concentrer mentalement. Ce désir de connaître l'autre. L'évidence de la parenté, de l'analogie. La cohérence de la conception. Oh ! Una , tout y est ! Le récit se continue dans toutes nos adductions. Si j'avais réussi à placer un mot dans cette conversation avec l'étranger...

UNA - ...vous n'auriez rien dit de ce que vous vouliez dire, évidemment. Mais vous ne vous êtes pas privé de dire ce qu'il ne souhaitait pas entendre ! Virgile...

MONOS - Ce n'est jamais ainsi que j'en finis avec la douleur, vous le savez, mon Una. Nous avons même perdu le fil de notre conversation.

UNA - Ce n'est pas ce qu'il vous demandait !

MONOS - Il ne demandait pas vraiment quelque chose ! Il...

UNA - Vous ne l'écoutez pas ! Avec vos fossés, vos paraboles, votre...

MONOS - Allez ! Una, dites-le !

UNA - Votre lenteur, Monos. Vous êtes...

MONOS - Lent ? Vous voulez dire patient.

UNA - Patient ? Vous ? Même l'impatience ne vous retient pas.

MONOS - Vous n'avez pas dit grand-chose.

UNA - Dire ? Moi qui voulais sentir...

MONOS - Encore votre peau ! L'art n'utilise pas la peau. L'œil et l'oreille sont seuls invités au festin. Tout le reste est imitation, spéculation, incertitude, temps perdu sans espoir de le retrouver. L'œil, mon Una, et *son* oreille !

UNA - Oh ! L'oreille et *son* œil. Quelle réciprocité ! Quelle dialectique ! Quelle intimité ! C'est le lit de la modernité ou le tombeau de l'intelligence. En voilà un être parfait ! S'il faut se réduire à cette apagogie pour comprendre un peu ce qui se passe dans votre tête...

MONOS - Eh bien ?

UNA - Eh bien on a envie de manger, de boire, de respirer, de...

MONOS - De ?

UNA - De nager, de courir, de...

MONOS - Etc. On voit ça au cinéma. Navrante réussite de l'industrie et de l'investissement. Chacun y choisit son créneau. Il s'agit de s'extasier. L'œil et l'oreille au service de la peau ! Je ne vous reconnais plus, Una. Ou plutôt oui, je reconnais votre goût immodéré de la fugue, petit voyage pas plus loin que le piano.

UNA - Vous en jouez à merveille quand vous daignez perdre un peu de votre sacré temps avec... nous.

MONOS - Je joue... pour vous plaire, pour exister avec vous, pour vous montrer le chemin.

UNA - Mon petit animal domestique !

MONOS - Vous pouvez vous moquer. Vous lui avez tapé dans l'œil !

UNA - Vous savez bien que je tape dans l'œil de tous les hommes.

MONOS - Mais vous ne le saviez pas aussi *facilement*.

UNA - Une heure d'absence et...

MONOS - Une heure d'angoisse. Mais que peut-on attendre après une scène courte ou écourtée, sinon l'attente de votre retour ? Il est toujours possible que vous ne reveniez pas.

UNA - Il voulait me montrer l'endroit où on loue des barques. Nous n'avons jamais ramé plus loin que vos coquillages.

MONOS - Mes coquillages ! Vos fugues ! Une heure pour voir des barques !

UNA - Une heure pour prendre le temps. Vous n'avez pas voulu nous accompagner.

MONOS - Vous suivre. J'attendais quelqu'un.

UNA - Qui donc ?

MONOS - Vous.

UNA - Moi ?

MONOS - Qui d'autre ?

UNA - Comment m'attendiez-vous s'il est encore possible...

MONOS - Ah ! Cette angoisse qui me tourneboule ! Je ne vous conseille pas l'angoisse.

UNA - Vous ne voulez pas savoir...

MONOS - Je ne veux *rien* savoir. Vous ne me demandez rien sur cette attente ?

UNA - Situation absurde.

MONOS - Non, baroque. Je ne me suicide pas. Je me donne en spectacle.

UNA - On vous regardait ?

MONOS - Ici, nous sommes aux loges et sur la scène, comme à la foire et au moulin !

UNA - Vous me l'apprenez. Je ne reviendrai plus dans ce jardin sans me sentir regardée alors que j'y reviendrai pour voir. Vous me plongez dans votre attente.

MONOS - Dans quelle attente vous plonge-t-il, si ce n'est pas indiscret de vous le demander ?

UNA - Il voulait savoir si vous étiez sincère.

MONOS - De quoi voulait-il parler dont il ne parla pas devant moi ?

UNA - Votre idée d'un Occident prêt mentalement à tout détruire l'a séduit.

MONOS - Il ne m'a pourtant pas donné le temps de développer ma thèse. L'Occident détruit la nature et les conservatoires de l'humanité au seul profit de sa jouissance. En voilà une idée capable de séduire l'étranger ! Il se sent solidaire, ce qui le sauve de l'exclusion. Mais vous êtes là, ma bonne Una, pour recueillir les fragments de sa déconfiture. De ma fenêtre, je vois le monde tel que l'Occident le forge. Si vous n'aviez pas eu cette curiosité pour ces barques désuètes...

UNA - Je reconnais que j'ai mis fin à la conversation...

MONOS - ...au moment où j'en venais à l'essentiel, à des idées autrement profondes que ces pauvres gnosies sur le pouvoir destructeur de l'Occident, représentations exactes en un sens, mais totalement dénuées de...

UNA - ...de poésie ?

MONOS - Mon amour d'Una ! Vous ne m'avez pas quitté ! Ne parlons plus de cette escapade.

UNA - Une escapade ? Les barques...

MONOS - Chhchhchchchut ! Achéons le jour juste un instant avant qu'il ne s'achève.

UNA - Un instant, c'est un tant...

MONOS - ...suffisant. Une éternité si nous y pensons exclusivement.

UNA - Mais je ne veux pas mourir, mon Monos !

MONOS - Qui vous parle de mourir ? Je vous propose de conclure notre conversation. Demain sera un nouveau jour !

UNA - Et cette nuit ?

MONOS - Je n'irai pas à la fenêtre. Pas une seconde !

*

De nouveau la nuit, la chambre, le lit où ils sont couchés. La fenêtre est fermée.

UNA - Monos, mon ami, vous ne dormez pas.

MONOS - Je n'ai plus sommeil. Tout à l'heure, après cet abus, peut-être, de viande cuite sur la braise...

UNA - ...et peut-être un peu après ce vin qui vous a fait chanter avec les autres.

MONOS - Comment ne pas chanter quand tout vous y invite ? La viande saignait sous le couteau et je vous regardais chipoter des feuilles de salade.

UNA - Vous vous moquiez de moi dans l'oreille de votre voisine. Le vin vous avait communiqué la rougeur de ses joues. Le bleu de ses yeux voyageait dans votre regard et le cuivre de ses épaules effleurait vos lèvres pour en dénaturer le discours.

MONOS - Je ne sais pas ce qui m'a pris d'absorber ainsi tout ce qui s'offrait à ma curiosité. Je reconnais vous avoir un peu abandonnée. L'étranger revenait en habit de serveur. Il vous proposait ses liquides et renonçait à visiter les miens. Vous n'avez pas accepté de danser avec lui.

UNA - Mais je n'ai pas refusé sa conversation. Il s'est assis pour me regarder.

MONOS - Et je me suis levé pour ne plus vous voir !

UNA - Le vin commençait à trouver la douleur où vous savez la dissimuler. Vous chanceliez parmi ces marionnettes agitées de rythmes faciles.

MONOS - C'est alors que le sommeil m'a ralenti à la limite du ridicule et je vous ai demandé de rentrer avec moi.

UNA - Vous l'avez demandé par-dessus les têtes, les mains en porte-voix ! Il s'est levé et vous a salué. Nous ne le reverrons peut-être jamais plus.

MONOS - Raven ! Vous m'en voulez d'être le témoin de vos recherches.

UNA - Je suis la spectatrice des vôtres.

MONOS - Mais vous ne témoignez pas ! En rentrant, j'ai cru être capable de tout écrire sans un seul instant de cette obscurité qui se cherche un style.

UNA - Mais vous n'avez rien écrit.

MONOS - Le sommeil...

UNA - La nuit. Seulement la nuit. On s'agite dans la lumière artificielle, exactement comme ces insectes dont on se sent tellement différent. Les visages sont masqués, les jambes rapides, les regards fuyants.

MONOS - Il vaut mieux être seul quand la nuit s'installe. Un bon lit...

UNA - ...une fenêtre sur la ville en cas d'insomnie.

MONOS - Scène courte, Mauvais, mauvais signe !

*

UNA - Chaleur ? Quelle chaleur ? Voulez-vous que j'ouvre la fenêtre ? Le vin vous travaille maintenant de l'intérieur. Et tout ce sang que vous avez avalé !

Elle se lève et ouvre la fenêtre, y demeurant.

MONOS - Les rideaux bougent, mais je tiens ma promesse.

UNA - Ne la tenez pas, je n'y tiens pas moi-même. On devine des passants. ce pourrait être leurs ombres. Même effet de glissement, d'apparition et de dissolution. Une telle économie de bruit m'inquiète...

MONOS - L'économie touristique de Brindisi, l'influence de Broch...

UNA - J'ai envie de crier.

MONOS - J'ai envie de crier moi aussi !

UNA - Mais nous ne crions pas. C'est ainsi. Vous trempez le lit de vos suées et je reçois l'air de la nuit comme une nouvelle venue de loin.

MONOS - Quand partons-nous ?

UNA - Partons-nous ensemble ?

MONOS - Imaginez-vous deux voyages ?

UNA - Seraient-ils différents ? Complémentaires ? Contradictaires ?

MONOS - Pourquoi rechercher la comparaison ?

UNA - Qui comparera si nous ne nous retrouvons pas ?

MONOS - Ma mie ! Votre imagination...

UNA - ...ne traverse pas la nuit sans souci de visages, de mots, de relations peut-être...

MONOS - Vous n'imaginez rien. Vous n'êtes même pas inspirée. Vous... vous extrapolez. On ne part pas sans horaires, sans séjours, sans incidents de parcours, et que dire des trouvailles, des coups de foudre et des abandons à l'autre ? Je ne ferai plus rien sans vous.

UNA - Vous écrirez. Je n'écirai pas. Deux voyages. Vous agissez, à votre manière, et je me déplace, toujours à votre manière. Venez à la fenêtre.

Elle revient au lit et tire Monos par les mains qu'il a tendues. Il résiste.

UNA - Vous êtes fiévreux.

MONOS - Trop de calories ! Je bous. Je ne veux pas me frotter à la nuit. Pas maintenant.

UNA - Plus tard, j'aurai trouvé le sommeil. En attendant, je passe entre la nuit et votre agitation. Je ne suis plus moi-même. Cette femme qui coulisse sur le fil narratif, ce n'est pas moi. Je sens bien à quel point on est votre personnage dès qu'on ouvre la bouche pour répondre à vos invitations à exister. De quoi avons-nous parlé pour ne pas en parler ?

MONOS - Nous cherchions le repos. Nous avons trouvé une espèce de tranquillité. Équanimité, disais-je.

UNA - Quelle différence ? Vous voulez être le baladin occidental. Je vous ai suivi pour ne pas m'ennuyer de vous. Nous n'allons jamais bien loin.

MONOS - Oui, je sais, vos fugues, mes coquillages !

UNA - Finalement, vous n'avez rien écrit pour en témoigner.

MONOS - Qui donc lirait le témoignage du chemin le plus court d'un point à un autre ? Qui perdrait ce temps précieux ? Vous ne connaissez pas les hommes comme je les connais. Je suis un pragmatique et un faussaire.

UNA - Vous ? Le baladin occidental ? Pragmatique et faussaire, comme l'araignée ? Pragmatique comme l'animal domestique et faussaire comme l'enfant qu'on n'accompagne pas ? Vous changez de personnage !

MONOS - Non, non. Je l'ai toujours été, pragmatique et faussaire. Pragmatique parce que j'obtiens des résultats et faussaire parce que ces résultats ne sont pas tout à fait justes. Cependant, j'avance, avec mon temps, avec les autres. Au fond, je suis un pédagogue. On en retient quelque chose. C'est même clair et utile. On en conçoit d'autres opérations. L'Occident est une application de lui-même sur l'ensemble du monde.

UNA - Oh ! Oh ! Vous ne dormez vraiment pas. C'est la fièvre qui vous retient dans cette démesure.

MONOS - J'essayais de mettre au point mon intervention de demain à la Faculté de médecine.

UNA - Vous avez pris un acompte avec le vin et cette fille goulue qui...

MONOS - Oublions-la ! Je l'ai à peine envisagée...

UNA - Envisagée ?

MONOS - Je n'y pensais plus. J'ai oublié ses détails. Vous savez comme je tiens aux détails d'ordinaire.

UNA - Mais ce n'était pas ordinaire ! Vous pensiez vraiment à votre discours aux carabins ? Je vous connais moins préoccupé par l'effet à produire.

MONOS - Raven ! Vous ne connaissez pas mes extrêmes. Vous n'avez jamais pratiqué que *l'homme du milieu*.

UNA - Vous allez vous expliquer, dites-moi ?

MONOS - Laissez la fenêtre ouverte et venez vous coucher. Vous vous êtes mise à ma place !

UNA - Sans le vouloir. Vous avez peut-être raison. mais ne nous précipitons pas. Je suis à votre place, je ne suis pas moi-même, mais de là à penser que je tente de vous remplacer, il y a loin. Par quoi allez-vous commencer votre discours aux carabins ? Par quelque chose de moins... romanesque ?

MONOS (*ravi*) - Dites-moi l'effet que ça fera : "Je possède 1,40..."

UNA - Un quarante quoi ?

MONOS - 1,40 de la monnaie courante.

UNA - Il faudra le préciser. Ces pauvres carabins...

MONOS - "Or, un pain vaut 1,40. Donc, je peux posséder un pain."

UNA - Vous pouvez aussi en être dépossédé !

MONOS - "Je peux le manger ou le partager. Je peux perdre 1,40 avant de l'acheter."

UNA - Je vous suis. Vous me tenez éveillée.

MONOS - "Ce simple récit avec son commentaire recoupe la réalité :

- le flux économique ;
- le délit de vol ;
- les nécessités vitales,
- la générosité, la vie sociale ;
- la malchance, sa possibilité."

UNA - Cette histoire est aussi vraie en Occident qu'ailleurs :

- le flux économique existe aussi ailleurs, il est même fournisseur de l'Occident ;
- le vol est une constante humaine, animale même ;
- les besoins vitaux aussi ;
- la vie sociale, bien que franchement différente d'un côté et de l'autre, mais seulement par le spectacle qu'elle donne, rend possible le partage ou toute autre participation à l'existence de l'autre ;

— perdre est une constante.

Perd-on de la même manière ? Sans doute. Partage-t-on dans les mêmes conditions ? Oui. Les corps sont-ils différents ? Non. Peut-on être volé ? Oui. S'il y a une différence, elle consiste dans la manière d'acquérir 1,40. C'est le Code qui détermine les droits d'acquérir. On n'acquiert jamais "légalement" par vol ni par trouvaille.

MONOS - Je n'irai peut-être pas jusqu'à mettre le vol et la trouvaille sur le même plan.

UNA - Vous ? Un poète ?

MONOS - Pas devant une assemblée de carabins qui souhaitent me connaître un peu mieux. Mes livres ne me livrent pas assez. J'ai des chaînes à rompre. Voyez l'effet.

UNA - Et s'ils essaient de comprendre ?

MONOS - Vous voulez dire : d'aller plus loin ?

UNA - Le baladin occidental est un pragmatique et un faussaire qui prétend que l'Occident et le monde ne se différencient que dans la manière d'acquérir. Partout, on acquiert par contrat : de vente, de mariage, de succession. Quand on ne vole pas et si on n'écrit rien de méritoire. Vous avez pourtant affirmé, dans le cours d'une autre conversation (je ne suis pas votre seule interlocutrice) que l'étranger, ce n'est pas l'Occidental. Cette idée prend toute son ampleur quand l'Occidental devient capable de détruire ce qui n'a plus à ses yeux aucun intérêt et ce qui s'oppose à ses résolutions de propriétaire. Maintenant, vous dites que l'étranger et l'Occidental fondent leurs désirs réciproques sur une ressemblance presque parfaite. Vous voulez dire qu'un homme est un homme, qu'il n'y a que des gagnants et des perdants, qu'il n'y a rien de plus proche du désir que le désir lui-même ? J'y voyais, moi, la différence, dans ce désir de posséder. J'espérais la révélation de deux rites à ce point différents que l'un est étranger à l'autre, et que l'autre est le propriétaire potentiel de ce que l'un possède encore. L'un désir se consumerait tandis que l'autre promettrait.

MONOS - Je comprends mieux votre curiosité à l'égard de cet inconnu que nous n'avons d'ailleurs pas réussi à connaître. À moins que les barques...

UNA - L'Occident voit juste. Il ne détient pas l'exactitude ni la perfection, mais il sait voir juste. Tout le reste, vos conservatoires de l'humanité comme vous les appelez, ces traditions du pouvoir et de la foi, tout le reste est...

MONOS - ...littérature. Mais il faudrait raisonner un peu avant de proposer cette conclusion imminente et ...étrange.

UNA - Oh ! Non, je vous en prie ! Assez de démonstrations pour ce soir ! La littérature...

MONOS - ...serait celle de l'étranger. Avez-vous lu, ma bonne Una, ce que l'Occident propose à l'humanité comme... littérature ?

UNA - J'ai lu tout ce que...

MONOS - Que croyez-vous qu'il restera de notre... temps ? Nos recherches impériales, y compris l'expression d'une douleur qui témoigne du temps incommensurable qui préside à l'accomplissement de notre identité ? Ou les chants de l'ailleurs, qui nous paraissent

quelquefois enfantins tant ils nous sont étrangers, exotiques ou cacophoniques, ces chants qui reviennent de loin et qui promettent longtemps, menace de décadence, d'étouffement, mais que la lenteur retient à la surface de l'existence ? Pensez-vous vraiment, ma bonne Una, que nos romans grammaticaux et dramatiques formeront le recours au chant dans un temps où l'ailleurs aura rejoint l'infiniment petit ? Nous n'aurons pas la chance d'ailleurs donnée aux mythologies par nous-mêmes. C'est en cela que les imitateurs se trompent et mystifient. Mais ils ont si peur de l'anonymat, ces poètes dont la voix est déjà celle du chant des chants ! Ulysse, il le faudra bien, laissera toute la place à l'étranger. À la place de personne, symboliquement personne, l'étranger, tragiquement. Je donnerais cher pour en savoir un peu sur ces moyens prosodiques et narratifs, moyens que mon impuissance à concevoir autrement réduit à la prosodie et au conte. L'Occident impose une impasse. Ailleurs, ailleurs qu'en Orient sans doute et ailleurs que dans l'aventure désespérée de l'émigration, on pense déjà autrement et nous n'en savons rien. Il suffira d'un geste court, pourtant, pour basculer dans l'oubli et donc dans cette attente qui ne peut être que celle d'un chant à venir. La littérature sera ce manquement aux convenances alors qu'elle aura été pour nous la pédagogie de l'égalité et de la propreté à la fois. Nos livres auront le charme des nostalgies de l'enfance tandis que la littérature, moins consommable, plus rare et moins appréciable, conservera le peu qui n'aura pas pu être détruit ou approprié. Espérons que cette fois, nul prophète ne viendra changer le cours de l'Histoire. Una ?... Elle dort. Ce jeune corps se repose, ayant trouvé naturellement les points d'appui qui garantissent son immobilité. Respiration tranquille qu'un peu de littérature détourne des traces qu'on suit par habitude de la proie. J'ai envie de la prendre dans mes bras et ainsi de la donner à ma propre peau, mais la vision de cet équilibre parfait de corps humain et de soie volatile me contraint moi-même, non pas à l'immobilité, mais à l'arrêt, à l'interruption, à l'attente forcée sans objet nommable. Je ne peux pas dire que je l'aime bien que toutes les apparences disent et redisent le contraire. Elle est le hasard qui me reconduit sans cesse à la source de mon inspiration. Rien de moins étranger à mon habitude du retour. Rien d'aussi nécessaire que ces tournolements de la pensée au sein de ce que la pensée décrit comme le vin crée le verre où il attend d'être bu. Ce contenant ne se laisse pas décrire autrement. Il faut à la fois être sage et réaliste. Sage en n'allant pas plus loin et réaliste en reconnaissant qu'aller plus loin est encore possible. Mais rien sans elle. J'ai beau la réduire à ses parfums, elle contient ce que je sais, comme le vin, comme le verre, comme le vin épouse et comme le verre se laisse épouser. Quand elle s'éveillera à la faveur d'une brise, elle murmurerà :

UNA - J'ai rêvé.



Patrick Cintas est auteur de poésies et de narrations. Il dirige depuis quelques années la RAL,M – Revue d'Art et de Littérature, Musique – site Internet qui connaît un succès croissant auprès des lecteurs exigeants et des auteurs soucieux de bien faire. Cette activité a donné naissance à une maison d'édition, le Chasseur abstrait, qui édite les présents Cahiers. Entre l'essai sur le langage – voix multiples – et la force du témoignage – stigmates indélébiles – sa poésie explore tous les genres et leurs instances. On y côtoie des personnages, traversant les lieux qu'ils habitent et qu'ils hantent quelquefois, au fil d'une histoire et des histoires qui en composent l'espace plus que le temps. On y reconnaîtra peut-être un voyage, mais sans la nostalgie du style ni des passions langagières. Le plus souvent, c'est de chanson qu'il s'agit, avec son théâtre quotidien et ses inspirations polysémiques. Pas d'absurde à l'horizon, mais la complexité d'un monde en friches.

Site de Patrick Cintas **TÉLÉVISION**

patrickcintas.ral-m.com

